



2022 : RIEN N'EST JOUÉ

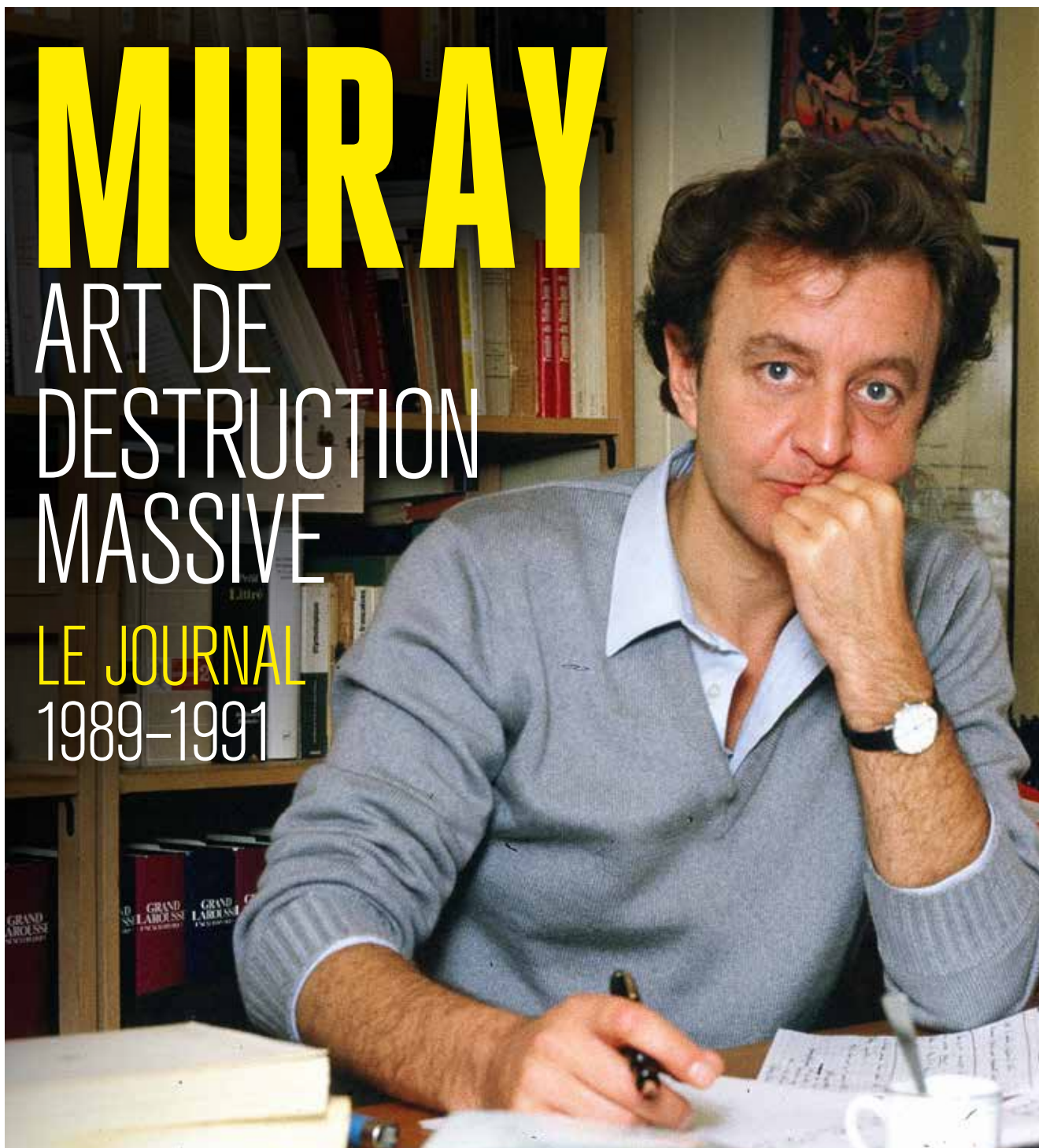
CAUSEUR.fr

CAUSEUR

MURAY

ART DE
DESTRUCTION
MASSIVE

LE JOURNAL
1989-1991



TCHERNOBYL TOURISME AU CŒUR DU RÉACTEUR

www.causeur.fr – Surtout si vous n'êtes pas d'accord – mensuel n° 74 – décembre 2019

ISSN 1966-6055

Belg : 6,60 € – Lux : 6,60 € – Suisse : 10,60 CHF – Canada : 12,50 CAD – Maroc : 66 MAD – Dom surface : 6,60 €

L 19516 - 74 - F : 5,90 € - RD



Cyberdjihadisme : quand Internet repousse les frontières du champ de bataille

Matthieu CREUX & Antoine VIOLET-SURCOUF

Dans leur guerre contre les démocraties et les valeurs occidentales, Internet représente une arme de prédilection pour les combattants islamistes les plus radicaux. Champ de bataille à part entière, le Web et ses divers outils – comme les réseaux sociaux ou applications de messagerie – sont avant tout vecteurs de communication, de propagande et de recrutement pour les djihadistes. Internet participe également au financement des organisations djihadistes et pourrait, demain, être directement mis à profit pour frapper leurs adversaires, conférant ainsi une réalité au cyberterrorisme le plus dévastateur.

Sortie le
30
janv.
2020



Disponible avant janvier sur VA Press,
et fin janvier dans toutes les bonnes librairies

VA EDITIONS



L'ÉDITORIAL D'ÉLISABETH LÉVY RIRE ET CHÂTIMENT

Il est surprenant que personne n'ait encore songé à créer un musée ou un parc d'attractions dédié à l'humour, ou à inscrire ce dernier dans les programmes scolaires. Quand l'espèce se met en tête de détruire un élément fondamental de l'existence humaine, elle opère plus volontiers par l'embaumement et l'encensement que par l'attaque frontale. Comme la sexualité, l'humour est partout. Il est l'objet d'une adoration consensuelle – qui admettrait qu'il déteste l'un ou l'autre ? Et comme la sexualité, à mesure qu'il est domestiqué, enrôlé, objectivé, il se transforme en autre chose que ce qu'il était. Cette marchandise frelatée qui se déverse dans tous les tuyaux médiatiques suscite du rire et plus encore du ricanement. Elle n'a plus rien à voir avec l'humour qui est, selon Octavio Paz, « la grande invention de l'esprit moderne » – donc une voie singulière de la pensée. La preuve de l'humour, ce n'est pas qu'il fait rire mais, qu'en faisant rire, il dévoile.

On peut se raconter que la sexualité, aussi vieille que l'humanité, survivra à toutes les entreprises visant à l'éliminer. En revanche, comme le souligne Milan Kundera à la suite de Paz, dans *Les Testaments trahis* « l'humour n'est pas une pratique immémoriale de l'homme ; c'est une invention liée à la naissance du roman ». En conséquence, cette merveilleuse disposition de l'esprit humain peut disparaître. La dernière affaire Finkielkraut, prouve qu'elle est en train de devenir hors-la-loi (voir « L'Esprit de l'escalier », pages 40-42). Les brigades du premier degré, selon la formule de Renaud Camus, sont aux aguets.

Pour ceux qui auraient raté ce croustillant épisode, le 13 novembre, l'écrivain était invité (avec une douzaine d'autres participants) à débattre sur LCI. En butte aux insinuations, interruptions et accusations constantes de Caroline de Haas, qui lui reprochait notamment son soutien à Polanski (mais plus généralement d'exister), il a contre-attaqué par une blague : « Bien sûr, je dis aux hommes Violez, violez, violez ! Violez les femmes. D'ailleurs, je viole la mienne tous les soirs ! » Même en ignorant que notre cher académicien affiche volontiers sa dépendance conjugale, et même avec une mauvaise foi à toute épreuve, il était impossible de prendre cette phrase relevant de l'exagération comique au sérieux. David Pujadas, anticipant le saucissonnage malveillant des réseaux sociaux, a d'ailleurs précisé qu'il s'agissait de second degré – on en est déjà à sous-titrer les blagues. On n'en a pas moins assisté au carnaval habituel de la censure et de la délation : airs outragés, torrent d'indignation numérique, saisine du parquet et du CSA, pétition réclamant son éviction de France Culture. Quand ils n'ont plus pu feindre de ne pas avoir compris qu'il s'agissait d'une blague, les vigilants se sont repliés sur leur deuxième ligne d'attaque en annonçant le mantra préféré du politiquement correct : « On ne plaisante pas avec ça. ». Et pas non plus avec ça, ça, ça et ça. Comme l'a résumé le présumé ami-des-violeurs, « c'était La Plaisanterie sans le communisme ».

Milan Kundera situe la naissance de l'humour chez Rabelais, précisément dans cette scène d'anthologie du *Quart Livre* où Panurge, pour se venger de marchands de moutons, jette le sien à l'eau¹. Les moutons des marchands, suivent, puis les marchands eux-mêmes et pendant que ceux-ci se noient, Panurge disserte à leur intention sur les malheurs de ce monde et les joies et bienfaits de l'autre. C'est ici « le mariage du non-sérieux et du terrible » qui produit l'effet comique, conclut Kundera. Mais attention, précise-t-il, « le contrat entre le romancier et le lecteur doit être établi dès le début ; il faut que ce soit clair : ce qu'on raconte ici n'est pas sérieux ».

Dans le monde de l'hyperdémocratie, ce contrat ne peut plus exister. Pour être sûr d'être compris de tous, le seul moyen est de se cantonner à une langue littérale, qui colle à la réalité qu'elle décrit, de sorte que signifiant et référent se confondent. A contrario, l'humour s'insinue naturellement dans l'écart que le langage se plaît à créer entre l'une et l'autre, ébranlant les certitudes les mieux ancrées. Ainsi, poursuit Kundera, « l'humour n'est pas le rire, la moquerie, la satire, mais une forme particulière de comique, dont Paz dit qu'il "rend tout ce qu'il touche ambigu" ». L'ambiguïté, voilà ce que les vigilants ne peuvent pas supporter, eux qui adorent étiqueter et assigner – puisqu'il n'existe que deux couleurs, le blanc et le noir.

Privé de sa fonction corrosive de révélateur, autant dire désactivé, l'humour cesse donc de surcroît d'être l'un des régimes naturels de la conversation humaine. Bien sûr, comme nous sommes encore beaucoup à penser qu'on ne peut pas vivre sans humour, on continuera à le pratiquer en privé et dans des cercles restreints où l'on est sûr de parler le même langage, un peu comme ces originaux qui devisent en latin ou en grec ancien.

Vous pensez que j'exagère. Quelques jours après l'émission de LCI, Alain Finkielkraut enregistrerait l'« Esprit de l'escalier » pour Réac'n'Roll. Comme je lui faisais remarquer que la hargne de ses ennemis lui valait de nombreux témoignages d'affection, il a répliqué par une boutade : « Vous avez raison, je vais me présenter à l'élection présidentielle et je gagnerai au premier tour. » Mes camarades, malicieux, ont donc annoncé par voie de tweet qu'Alain Finkielkraut serait candidat en 2022 – ils auraient aussi bien pu déclarer que Finkielkraut avait dévoré deux enfants pour son petit déjeuner. Croyez-le ou pas², le lendemain, il recevait un appel d'un journaliste du *Parisien* lui demandant si l'information était exacte. Réjouissons-nous donc : le comique involontaire n'a pas encore disparu. En attendant, le jour où la police de la blague nous jettera à l'eau, ne comptez même pas sur elle pour se divertir à nos dépens par de plaisants discours. •

1. Pour Octavio Paz, le fondateur de l'humour est Cervantès.

2. Il y a une preuve : « Non, Alain Finkielkraut ne sera pas candidat à la présidentielle ! », leparisien.fr, 25 novembre.

CAUSEUR

Directeur de la publication
Gil Mihaely

Directrice de la rédaction
Élisabeth Lévy

Directeur adjoint de la rédaction
Daoud Boughezala

Rédaction en chef
Martin Pimentel (causeur.fr), Jérôme Leroy (pages culture).

Rédaction
Hervé Algalarrondo, Sami Biasoni, Cyril Bennasar, Laurent Cantamessi, Paulina Dalmayer, David Desgouilles, Alain Finkielkraut, Jean-Luc Gréau, Basile de Koch, Roland Jaccard, Jean-Paul Lilienfeld, Patrick Mandon, Gabrielle Perier, Olivier Ranson, Frédéric Rouvillois, Peggy Sastre.

Correction
Frédéric Baquet

Secrétaire de rédaction
Cécile Michel

Ont participé à ce numéro
François-Xavier Ajavon, Bertrand Alliot, Sophie Bachat, Corinne Berger, Françoise Bonardel, Jean Chauvet, Adèle Deuez, Jacques Drillon, Frédéric Ferney, Geoffroy Géraud-Legros, Yvonne Guégan, Pierre Lamalattie, Barbara Lefebvre, Bérénice Levet, Frédéric de Natal, Anne-Sophie Nogaret, Ana Pouvreau, Jean-Baptiste Roques, Jeremy Stubbs, Emmanuel Tresmontant.

Direction artistique
Aymeric Dutheil

Iconographie
Alexandre Denef

Direction marketing et commerciale
Marina Leroux
Charles Lévy
01 84 79 01 34

Distribution
MLP

Gestion de la diffusion en points de vente
BO Conseil Analyse Média Etude
Otto Borscha - oborscha@boconseilame.fr
09 67 32 09 34 (contact points de vente)

Abonnements et anciens numéros :
www.causeur.fr/boutique
01 84 79 01 35
(Du lundi au vendredi 10h – 17h)
ou clients@causeur.fr

Impression
Berger Levrault Graphique
2780, route de Villey Saint-Étienne
54200 Toul

Image de couverture
Philippe Muray au milieu des années 1980.
© D.R.

Causeur est édité par Causeur.fr
SAS au capital de 101 900 euros - RCS Paris
Siret 504 830 969 000 29 Naf 5814 Z.
Dépôt légal à parution - ISSN 1966-6055.
Commission paritaire : 0320 D 90295.
Enregistrement CNIL 1296122.
32, rue du Faubourg-Poissonnière
75010 Paris
01 84 79 01 35 / info@causeur.fr
www.causeur.fr

SOMMAIRE N°74 – DÉCEMBRE 2019

3



Rire et châtiement

Élisabeth Lévy

16

Macron
Encore des mots,
toujours des mots

Bérénice Levet

20

Jérôme Sainte-Marie
« Le macronisme reste
structurellement minoritaire »

Propos recueillis par Daoud Boughezala

24

École pour tous
Savoir pour personne

Corinne Berger

28

Le bûcher des humanités

Adèle Deuez

30

Le clan des barbares

Barbara Lefebvre

32

USA : le racisme revient
(aussi) par la gauche

Geoffroy Géraud-Legros

34

Tchernobyl : tourisme
au cœur du réacteur

Par Bertrand Alliot

40

L'Esprit de l'escalier

Alain Finkielkraut

MURAY
ART DE DESTRUC-
TION MASSIVE

44



Muray, le désenchanteur

Élisabeth Lévy

48

Journal d'un écrivain
radicalisé

Jacques Drillon

54



Michel Desgranges
L'ami des Belles Lettres

Daoud Boughezala

CULTURE &
HUMEURS

60



Caubère, Œdipe roi des
planches

Frédéric Ferney

70

Qui vit par la morale,
périra par la morale

Pierre Lamalattie

74

Le trône contre l'autel

Jean-Baptiste Roques

76

Laïcité, la République
adoucît les mœurs

Françoise Bonardel

80



Marie-Antoinette,
retour à la Conciergerie

Patrick Mandon

82

Le bourreau et les putains

Jérôme Leroy

84



Chagnon, l'anthropologue
contre les idéologues

Peggy Sastre

90

La brigade des femmes

Emmanuel Tresmontant

96

Les carnets de Roland Jaccard

98

Le journal de l'ouvreuse

Prochaine parution :
le 3 janvier 2019

LE CERCLE DE LA DERAISON

Par Basile de Koch

À l'affiche de ce Moi, une ronde de stars : Marcel Klouellebecq, Bernard-Harry Potter et Kuki, ma perruche calopsitte !

LE TRAMPOLINE DE ZEMMOUR

Lundi 4 novembre

Les plus anciens d'entre vous s'en souviennent : le discours d'Éric Zemmour à la « Convention de la droite » avait déclenché un tir de barrage de nos plus hautes autorités politico-médiatiques contre le « délinquant de la pensée », le « provocateur à la haine » et même le « nouveau Drumont » (*mutatis mutandis*).

Deux mois après, l'offensive ne semble pas avoir eu les effets escomptés. Certes, Zemmour a été « écarté de l'antenne » de RTL, mais on ne l'y entendait plus que trois minutes par mois. En revanche, il n'a jamais été aussi en gloire à la télé. Lancée sur CNews en pleine polémique, la quotidienne « Face à l'info » a triplé, sur son seul nom ou presque, l'audience de la chaîne – désormais leader sur le créneau du 19/20 h devant l'ex-indéboulonnable BFM TV.

Inutile de vous dire que je me suis rué pour voir cette performance politico-économique : une contre-programmation réussie en forme de doigt d'honneur ! Si c'est ça maintenant, l'« esprit Canal », j'adhère.

Grâce au talentueux M. Replay, j'ai même pu rattraper les épisodes manqués – quitte à faire un peu de *binge-zemmouring*. Après un débat entre chroniqueurs sur l'actu, vient le meilleur : un face-à-face d'une demi-heure entre Éric et un économiste, politicien, sociologue ou autre. L'interlocuteur est parfois passionnant (Onfray), parfois inexistant (Geoffroy Didier). Qu'importe ! Lorsqu'il s'avère inutilisable autrement, Zemmour transforme son sparring-partner en punching-ball, et c'est sympa aussi.

Mon « face-à-face » préféré reste celui avec BHL. Les dialogues semblent écrits, tant ils collent aux personnalités respectives des protagonistes. Deux échanges notés au passage :

EZ : « Vous appelez tous les peuples à la rébellion, les Kurdes, les Bosniaques, les Libyens... mais les Français, jamais ! Et quand ils veulent se révolter, vous dites que c'est des pétainistes et des racistes ! »

BHL : « Mais la France n'est pas en péril ! Ou alors si elle l'est, c'est à cause du RN et des propos que vous avez tenus lors de cette "Convention de la droite"... ou de l'extrême droite ! »

EZ : « Vous avez un problème avec le réel ! Il vous donne tort à chaque fois... »

BHL : « Je suis un résistant, y compris contre les "collabos du réel" ! »

Comme dit Éric à Bernard-Henri : « J'aime bien vous écouter : les méchants ; les gentils... J'ai l'impression d'être dans Harry Potter. »

VOX POPULISTE

Mercredi 13 novembre

« Une seule parade au péril "voxiste" », conclut *Le Monde* au terme d'une enquête fouillée sur la situation politique en Espagne : « Les partis de gouvernement doivent faire passer l'intérêt du peuple avant leurs rivalités personnelles. »

Je suis confiant.

LA POSSIBILITÉ D'UNE FORME PLATE

Mardi 19 novembre

« Une poignante méditation sur les ravages du bien-être et du succès. » *Mélatonine*, de Pascal Fioretto, met en scène un écrivain riche et célèbre, Marcel Klouellebecq, qui découvre avec horreur qu'en devenant heureux, il a perdu sa source d'inspiration. Il va tout mettre en œuvre pour retrouver ce malheur dont il doit, chaque année, par contrat, « faire un roman-événement d'au moins 300 pages. »

Du foutage de gueule comme j'aime, subtil et pertinent. Vous me direz aussi que l'auteur est un ami qui, dans les *roaring 90's*, fut un membre éminent de Jalons. Même que sa demande d'adhésion, téléphonique, fut des plus baroques :

– Bonjour, je voudrais participer à Jalons. Est-ce que ça pose un problème que je sois gay ?

– Bien au contraire ! lui répondis-je, non sans lui proposer aussitôt de prendre la tête d'un nouveau courant créé ad hoc : l'Inter-AZERTYUIOP+.

Mais le bon Dr Sam Bloch, peu porté sur le militantisme, a préféré nous faire profiter de son expérience analytique en devenant le psy officiel du groupe – qui en avait bien besoin. À ce titre, il a notamment publié dans Jalons un dossier intitulé « Allonge-toi et marche ! » qui fait encore autorité.

Après Jalons, Sam a jugé bon pour sa carrière de franciser son nom en Pascal Fioretto. Bien lui en a pris ! Au fil des années, ses parodies lui ont conquis un solide public de fidèles ; moins qu'Amélie Nothomb peut-être, mais plus marrants.

Pour en revenir à *Mélatonine*, « c'est Houellebecq tout entier à ses proies attaché », comme dirait à peu près Phèdre. Tout y est, le trait à peine appuyé : le fond pessimiste, la forme lymphatique et les figures imposées



©Philippe MATSAS/Opale/Leemage

Pascal Fioretto.

(incommunicabilité, supermarchés, érections variées).

Mon passage préféré reste « l'atelier d'écriture ». L'écrivain s'y inscrit pour apprendre à écrire « comme les gens ordinaires », mais très vite il en est exclu pour « niveau insuffisant »...

Juste un petit bémol final, pour éviter l'accusation de copinage. Emporté par ma lecture, j'ai eu une ou deux brèves absences, au cours desquelles je me suis surpris à penser : « Quel chieur, ce Houellebecq ! »

KUKI FAIT SON NID

Dimanche 24 novembre

J'ai fait l'acquisition d'une perruche qui répond plus ou moins au nom de Kuki.

Faute de siffler vraiment, Kuki émet un charmant gazouillis – qui parfois se transforme sans raison apparente en une série de cris stridents. Dans ce cas, il est recommandé de changer de pièce.

Amateur de musique aux goûts éclectiques, il joint volontiers sa voix aux airs que j'écoute en travaillant. Il a par ailleurs sa propre playlist sur YouTube où il peut écouter à loisir, en mon absence, tout un répertoire sifflé, de *La Marche turque* à *La Habanera* en passant par *Le Pont de la rivière Kwaï*.

Kuki n'est pas non plus une perruche de gouttière : il est labellisé « E.A.M. » (élevé à la main). Ces oiseaux-là, habitués depuis toujours à la présence humaine, se montrent ordinairement plus sociables que les autres.

De fait, Kuki raffole de la compagnie et met volontiers son grain de sel dans les conversations. Mais ce qui le met vraiment en joie, ce sont les conversations téléphoniques avec haut-parleur. Là, c'est bien simple, il met tant d'enthousiasme à participer qu'on ne s'entend plus causer. Pour les appels professionnels, je suis désormais condamné aux écouteurs, sous peine d'horripiler M. De Mesmaeker.

Bref, Kuki ne sait pas se tenir. Dieu sait que je l'aime bien, mais si la vie venait à nous séparer, je choiserais pour le remplacer un perroquet gris du Gabon. Nettement moins beau et dix fois plus cher, mais un peu moins con quand même.

Les gris du Gabon vous reconnaissent, s'attachent à vous, sifflent, chantent et ils ne manquent pas de répondre : ils peuvent retenir jusqu'à 800 mots, et en utiliser plusieurs dizaines à bon escient dans la conversation. Et en plus, ça tombe bien : ils sont francophones, au Gabon. •

Les jérémiades de Peter Pan

Par Martin Pimentel

Tout coupable est un malade qui s'ignore. Dans notre société victimaire, si on se fait prendre, mieux vaut assurer ses arrières en s'inventant une pathologie psychiatrique. C'est ce qu'a tenté de faire Jérémy, 39 ans, qui comparait devant le tribunal correctionnel de Montpellier fin octobre pour vol, détention de stupéfiants, mise à sac d'un appartement et coups portés sur sa petite amie Sylvie, qu'il a frappée une première fois quand elle lui a annoncé son intention de le quitter, avant de débarquer en pleine nuit dans l'appartement, saoul et hors de lui. *La Gazette de Montpellier* cite le juge : « [Sylvie] a eu tellement

peur qu'elle a pris le risque de faire passer sa fille de huit ans par le balcon pour la mettre en sécurité chez le voisin ! » Plutôt que de nier les faits, Jérémy s'invente une première circonstance atténuante : l'alcool ! « Je l'ai jamais tapée à jeun. C'est pas compliqué, quand je ne bois pas, je suis un ange, quand je bois, je suis un démon. » Peinant à convaincre son public, l'ange démoniaque ajoute : « J'ai toujours dit qu'à 40 ans, j'arrêtera les conneries. Heureusement je les aurais très bientôt. Je vais vous dire la vérité : j'ai le syndrome de Peter Pan. Vous savez : celui qui ne veut pas vieillir. » Devant tant de toupet, le juge ironise : « Mais je n'ai jamais lu que Peter Pan frappait sa femme ! » Le grand costaud multirécidiviste n'a pas davantage ému le procureur, aux réquisitions pleines d'ironie : « J'ignore si monsieur est Peter Pan, mais si c'est le cas, je plains la fée Clochette. Qu'il aille en prison y grandir tranquillement ! » Jérémy écope de quatre ans ferme. On ignore si un divan sera mis à sa disposition en cellule. •

CCIF vs Waintraub : cherchez l'islamophobe

Par Gil Mihaely

Le 25 novembre, la journaliste du *Figaro Magazine* Judith Waintraub, accusée de diffamation pour avoir qualifié le Collectif contre l'islamophobie en France (CCIF) d'« *officine salafiste [...] au service de l'islamisation de la France* », a été relaxée. Après quatre ans de procédure, l'évidence politique est devenue une vérité judiciaire.

Les faits reprochés à Judith Waintraub remontent au début de l'été 2015, six mois après les attentats de *Charlie hebdo* et de l'Hyper Cacher. Le 26 juin, Yassin Salhi, un chauffeur livreur, kidnappe son employeur et le décapite avant de foncer avec sa camionnette dans une usine de production de gaz industriel à Saint-Quentin-Fallavier (Isère), espérant la faire exploser pour provoquer une tuerie de masse.

Cet attentat islamiste est le premier cas de décapitation en France. L'opinion publique est sous le choc. Dans ce contexte, lefigaro.fr interviewe Pascal Bruckner. Judith Waintraub publie alors sur Twitter un lien vers cet entretien avec un extrait d'une phrase de l'essayiste : « Pourquoi n'a-t-on pas dissous le #CCIF, une pure officine salafiste ? » Puis Waintraub répond à un twitto qui lui cherche querelle : « Si vous ne voyez pas que le #CCIF est un instrument de propagande au service d'un projet d'islamisation de la France, j'abandonne. »

Trois mois plus tard (soit quelques jours avant la fin du délai légal), le CCIF dépose plainte devant le tribunal de grande instance de Paris pour diffamation



publique. Au-delà du jugement rendu le 25 novembre, les arguments des juges méritent qu'on s'y arrête. Pour le tribunal, « *force est de constater que le salafisme [...] est un courant religieux fondé sur une lecture littérale des textes fondateurs de l'islam. [...] Appartenir à ce courant ne saurait donc [...] porter atteinte à l'honneur [...] et ne traduit en rien la constitution d'une infraction pénale.* » Les magistrats expliquent en outre que « *le fait de vouloir "islamiser" la France ne peut en l'absence d'autres détails ou éléments factuels, être considéré comme insinuant la commission d'infractions pénales.* » En somme, si le CCIF estime que l'étiquette de salafiste constitue une atteinte à l'honneur, les juges d'un État « islamophobe » déclarent cette mouvance rigoriste parfaitement compatible avec la loi française. Et c'est ainsi qu'Allah est grand. •

© D.R.

Uber Matisse

Par François-Xavier Ajavon

L'époque, on le sait, cherche à tout désacraliser : les figures d'autorité, l'héritage historique et même Notre-Dame de Paris que l'on enlaidirait volontiers d'un « *geste architectural* » contemporain pour la faire basculer dans l'époque. Ainsi, l'art et les institutions qui le portent deviennent des « lieux » où vivre des expériences récréatives. Le théâtre du Châtelet, sous la responsabilité de la mairie de Paris, a ainsi transformé son salon Nijinski, au sommet de l'édifice, en boîte de nuit. Mais la soirée hip-hop a viré au fiasco (voir la « *Chronique de l'ouvreuse* »). La presse s'interroge gravement : l'avenir du clubbing est-il compromis au théâtre ?

Autres errements cultureux, l'œuvre « flashy » temporaire commandée à l'artiste suisse Felice Varini pour rendre plus sexy les murailles de la Cité médiévale de Carcassonne, inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco. Ce collage monumental de cercles concentriques a également tourné au fiasco. Un an plus tard, l'œuvre n'apparaît plus si éphémère que ça. Après démontage, on découvre que les pierres ont été abîmées. Mais qu'importe, il fallait bien donner du tonus à cette cité bimillénaire...

Quant aux musées, engagés dans une course à l'audience, ils se métamorphosent en parcs d'attractions. Le Louvre a invité Jay-Z et Beyoncé à créer leur propre parcours d'œuvres. Le centre Pompidou propose un atelier « Art détox », permettant au public de « *humer* » des parfums. On peut aussi faire du « *yoga en famille* » ou participer à un mystérieux « atelier bébé ». L'invasion de nouveau-nés gagne même le musée Matisse qui propose un atelier allaitement. Mieux, à l'occasion de son agrandissement, le musée consacré au peintre proposera une activité couture et un espace de coworking « *ouvert à tous* ». Ubérisons Matisse ! •



© D.R.

Les tribulations d'une Gabonaise en Tunisie

Par Daoud Boughezala

Pas facile d'être noire en Tunisie. C'est ce qui ressort du témoignage d'Arielle Taylor, 25 ans, dans le quotidien national *La Presse*. L'étudiante gabonaise a élu domicile depuis huit ans avec ses sœurs au Kram, dans la banlieue nord de Tunis. Inscrite à la faculté des sciences humaines, elle décrit sans pathos ni faux-semblants les difficultés que les Noirs rencontrent dans ce pays du Maghreb pourtant réputé pour sa tolérance. Si Arielle comptait sur la fraternité entre frères africains, c'est raté. « *Nous avons été victimes de méchanceté gratuite de la part de nos voisins, des passants dans la rue, des enfants... Nous avons alerté la police, mais elle n'est jamais intervenue. Nous avons essayé de chercher une alternative et de contacter les parents de ces enfants, en vain ! Nous avons même reçu des menaces de mort ! Nous avons vécu aussi des situations qui traduisent la haine, l'intolérance, le mépris et la pure méchanceté ! Propos racistes, injures...* » Malgré l'aide de quelques « *personnes gentilles* » et son goût pour la gastronomie locale, la jeune femme ne prévoit pas de s'installer dans sa contrée d'adoption une fois ses études achevées. De toute manière, la préférence nationale empêche les entreprises de recruter des étrangers.

Le vote d'une loi contre la discrimination raciale en décembre 2018 par l'Assemblée tunisienne n'a pas fondamentalement changé la condition des Noirs en Tunisie. Initié par Jamila Ksiksi, députée du parti islamiste Ennahdha, au lendemain de l'agression au couteau de trois Congolais à Tunis, cette réforme pénalise le racisme, mais ne suffit pas à faire évoluer les mentalités. « *Nous sommes tous kif-kif* », déclarait la parlementaire indignée contre la fâcheuse tendance de l'arabe dialectal à qualifier les Noirs d'esclaves. Dans les faits, les Tunisiens de couleur, qui forment 15 % de la population, ne se marient pratiquement qu'entre eux et se contentent d'emplois subalternes. Quant aux Noirs de nationalité étrangère, ils se subdivisent en deux groupes : les riches coopérants, tels les cadres de la Banque africaine du développement, qui fréquentent les Français expatriés, et les plus modestes, cibles du racisme ordinaire comme Arielle Taylor. Cette dernière dit avoir vécu « *une expérience très enrichissante sur tous les plans qui [lui] a beaucoup appris sur les relations humaines, la culture, les us et coutumes de tout un pays* ». Des expressions occidentales telles que « *racisme structurel* » et « *privilège blanc* » ne font visiblement pas partie de son vocabulaire. •

Gandhi déboulonné ?

Par Frédéric de Natal



Héros de l'indépendance indienne, le Mahatma Gandhi ne fait plus l'unanimité. Depuis cet hiver, l'association étudiante Manchester Student Union (MSU) l'accuse du pire des maux contemporains : le racisme. Sous le hashtag #GandhiMustFall (#Gandhidoittomber), ses militants ont lancé une campagne Twitter doublée d'une pétition en ligne exigeant le déboulonnage de la statue de bronze de 2,75 mètres récemment installée devant l'université mancunienne.

Dans une lettre adressée au conseil municipal de Manchester, la MSU cite les propos peu amènes qu'a tenus Gandhi durant son séjour en Afrique du Sud. Sous sa plume, notamment dans ses articles à l'*Indian Opinion*, les Africains apparaissent comme des personnes « sauvages », « non civilisées » et « sales comme des animaux ». Et pour alourdir son dossier, ces étudiants en quête d'une cause reprochent à Gandhi de s'être rendu « complice des exactions raciales au sein de l'empire britannique en Afrique ».

Avant d'agiter Manchester, l'affaire a démarré au Ghana, pays chantre du panafricanisme, qui a exhumé de vieux textes où le Mahatma fait l'apolo-

gie de la pureté raciale. Choquée, l'université d'Accra a fait déboulonner la statue du héros de l'Inde. À quelques milliers de kilomètres de là, la Manchester Student Union entend bien lui emboîter le pas, dénonçant par ailleurs l'utilisation de l'image du Mahatma par le gouvernement de New Delhi comme « outil de propagande ».

Une fois n'est pas coutume, les élus ont refusé de céder aux oukases du syndicat étudiant. « *Gandhi a inspiré les dirigeants africains, y compris Nelson Mandela, [...] c'est un citoyen du monde et une icône de la paix. La statue de Manchester est ici pour célébrer le pouvoir universel de son message* », ont répondu les élus de Manchester. Loin de se laisser convaincre, les syndicalistes étudiants ont exigé des excuses du conseil municipal, le sommant par ailleurs de « commémorer un militant antiraciste noir ayant eu des liens avec Manchester, comme Olive Morris ou Steve Biko ».

Contre vents et marées, la statue a bel et bien été inaugurée le 25 novembre à Manchester en présence des officiels indiens. Gare à ce qu'elle ne tombe pas de son piédestal. •

© The Associated Press.

Que cent coquelicots s'épanouissent

Par Sophie Bachat



La bataille du coquelicot n'est pas un titre des Beatles période psychédélique, mais la polémique qui a agité la twittosphère britannique à l'approche du 11-Novembre. Traditionnellement, les sujets de Sa Gracieuse Majesté ainsi que les membres du Commonwealth célèbrent la mémoire des combattants de la Grande Guerre en ornant leur boutonnière d'un coquelicot, « *poppy* ». Rouge, comme il se doit. Du moins jusqu'à récemment. Il aura suffi d'une annonce publiée sur eBay pour tout chambouler. Y étaient proposés des badges rappelant vaguement un coquelicot arc-en-ciel à paillettes, dans un style très *seventies*. Or, le twitto lambda ayant le devoir de mémoire qui flanche, beaucoup y ont vu un badge en mémoire des anciens combattants gays... Pro ou anti-homosexuels, les commentateurs grossiers et vulgaires se sont déchaînés, jusqu'à provoquer le retrait de l'annonce. Cette mésaventure soulève un problème de fond : faut-il saucissonner l'hommage aux soldats ? Et comment connaître l'orientation sexuelle des héros morts au front de 14-18 ? L'interrogation n'est pas nouvelle puisqu'en 2016, la poétesse Trudy Howson avait lancé une campagne pour honorer les soldats homosexuels. Depuis, elle publie tous les ans sur les réseaux sociaux l'image d'un coquelicot dont l'un des pétales est arc-en-ciel. Dans le Commonwealth, ce parti pris différentialiste exaspère les associations canadiennes. Par la voix de son porte-parole, la Royal Canadian Legion, qui commercialise les coquelicots du 11-Novembre, a ainsi fait savoir : « *Nous ne faisons pas la distinction entre les différents groupes de vétérans et nous demandons aux Canadiens de respecter la tradition.* » Contre toute attente, le principal groupe LGBT a opiné du chef.

Cette retenue n'empêche pas les déclinaisons du coquelicot commémoratif, plus saugrenues les unes que les autres, de fleurir chaque année. Des *poppies* violets pour les animaux qui ont servi au combat, des noirs pour les soldats noirs, des blancs pour les combattants supposés pacifistes, etc. Comme le marché des fiertés postmodernes sied fort bien au capitalisme, ces variantes font exploser les ventes de coquelicots. •

© D.R.

Docteur Greta et Mrs Thunberg

Par Yvonne Guégan



Un bien curieux cliché en noir et blanc, daté de 1898, circule depuis quelques semaines sur la Toile. Il proviendrait de l'université de Washington. Une jeune femme ressemblant étrangement à Greta Thunberg lave de l'or, à la main, dans le Yukon Territory, c'est-à-dire le Klondike.

Bien évidemment, cette image alimente les théories les plus complotistes. La plus évidente étant que la jeune Suédoise, en plus de toutes ses autres qualités, voyage dans le temps. Sa mission : refroidir l'atmosphère. Les internautes américains s'amuse comme des fous. Chacun y va de son petit scénario. Greta a travaillé un temps chez les Ingalls. Elle a aussi bien connu l'inspecteur Murdoch qui séjournait au même endroit, au même moment. Les agents du FBI Mulder et Scully sont sur le coup. Ce sera le prochain épisode de *X-Files*. Spielberg en négocie les droits.

Dans l'Hexagone, d'aucuns s'interrogent : quel est le bilan carbone de son engin spatio-temporel ? Ne devrait-elle pas avoir honte de gaspiller de l'énergie pour de pareils voyages ? Ce ne peut pas être la vraie Greta puisque l'orpailleuse de la photo... travaille. Quelques insolents demandent à la Greta de 1898 de rester dans sa mine, d'autres intimement à la Greta de 2019 de retourner dans son Klondike. Quels ingrats ! Ces esprits chagrins sont sans doute ceux qui pensent que l'effet Greta se résumera à une nouvelle taxe sur les billets pour les vacances.

Ironie du sort, la jeune orpailleuse n'a pas dû avoir un énorme impact sur l'avenir environnemental de sa terre natale puisque la Goldcorp Inc., la Newton Mining Corp et la Barrick Gold Corp y investissent. C'est qu'il en faut de l'or pour fabriquer nos portables ! •



GALÁPAGOS, MACAQUES ET HOMOS

Par Peggy Sastre



Iguanes marins des Galapagos.

L'ABSENCE DE DANGER N'ÉVITE PAS LA PEUR

Le 24 novembre, *L'Origine des Espèces* de Charles Darwin fêtait ses 160 ans. Que le naturaliste ait conçu la théorie de l'évolution en observant notamment les pinsons des îles Galapagos est aujourd'hui connu. Ce qui l'est peut-être moins, c'est ce qui lui a facilité la tâche : les piafs n'ayant jamais vu d'humain, ils n'avaient pas peur du bonhomme et se laissaient choper comme de rien. Ensuite, les choses se sont gâtées. Avec la colonisation de l'archipel, c'est toute une tripotée de prédateurs invasifs – surtout des chats et des rats – qui se sont mis à se jeter sur les oiseaux, qui plus est avec des motivations bien peu scientifiques. En toute bonne logique évolutionnaire,

les pinsons sont donc devenus plus trouillards : une fois l'environnement modifié (des prédateurs à gogo), les oiseaux vigilants et peureux ont eu davantage de descendants et les espèces ont ainsi proprement évolué pour compter une majorité d'individus vigilants et peureux. Mais dans un sens – l'apparition du comportement – comme dans l'autre – sa disparition –, les processus évolutifs interviennent avec un effet retard par rapport à l'état de l'environnement et des organismes à l'instant T. C'est sur une telle inertie qu'a travaillé Kiyoko M. Gotanda, du département de zoologie de l'université de Cambridge (Royaume-Uni). Dans son étude, publiée quelques jours avant l'anniversaire éditorial de son illustre ancêtre

académique, la chercheuse montre que sur les îles où les pinsons cohabitent avec des prédateurs, les oiseaux s'envolent plus vite et plus loin que ceux des îles préservées d'invasifs importés par les humains. Ce qui semble aller de soi. Mais elle montre aussi que le comportement antiprédateur des oiseaux perdure sur les îles où les chats et les rats ont été totalement éradiqués depuis une bonne dizaine d'années – ce qui, compte tenu du renouvellement des générations des pinsons, ne peut s'expliquer par le fait que les oiseaux en aient un quelconque souvenir. Sa meilleure hypothèse : que le comportement ait été transmis de génération en génération, qu'importe que les prédateurs aient disparu. Par quel mécanisme ? La scientifique compte prochainement élucider le mystère.

Référence : tinyurl.com/PinsonsPeureux

POUSSE-TOI DE MON MÂLE ALPHA

On aurait tendance à l'oublier lorsqu'on offre trop de temps de cerveau disponible à la propagande néoféministe, les liens que tissent les hommes et les femmes sont un élément positivement structurant des sociétés humaines. Contrairement à la grande majorité des espèces animales en général et mammifères en particulier, les humains sont l'une des rares où le commerce des sexes ne s'arrête pas à la fécondation. Par exemple, la division du travail reproductif – que nos mâles prennent tendanciellement en charge la collecte des ressources matérielles nécessaires au bon fonctionnement de la famille lorsque nos femelles sont occupées aux tâches énergiquement demandeuses que sont la grossesse et l'allaitement – est aujourd'hui analysée comme l'un des principaux moteurs de l'évolution, non seulement du couple humain, mais aussi et surtout de notre espèce et de ses caractéristiques parmi les plus exceptionnelles. Soit un gros cerveau, des aptitudes cognitives sophistiquées et une adaptabilité quasiment à toute épreuve aux quatre coins de la planète. Assez logiquement, la sélection sexuelle aura poussé les femmes humaines à se tirer la bourre pour se dénicher le meilleur mâle – le plus protecteur, le plus pourvoyeur et le plus redoutable. Mais si le phénomène est largement documenté dans notre espèce, les données chez d'autres primates se font plus rares. L'équipe de Julia Ostner, spécialiste d'écologie comportementale au sein de l'Institut Johann-Friedrich-

Blumenbach de zoologie et d'anthropologie de l'université de Göttingen, a décidé de combler ces lacunes en allant faire un tour du côté des macaques d'Assam. Il en ressort que la concurrence entre femelles macaques cible directement le pouvoir et le potentiel d'investissement paternel des mâles. En l'espèce, deux traits déterminent l'attractivité des mâles aux yeux des femelles : le rang dans la hiérarchie sociale, qui indique que le mâle pourra se débrouiller pour trouver des ressources et se défendre si jamais on cherche à les lui piquer, et le fait que monsieur ait été vu en compagnie de juvéniles. Deux traits que l'on sait d'ailleurs cruciaux chez les humains pour faire chavirer le cœur de ces dames.

Référence : tinyurl.com/MonMacaqueAMoi

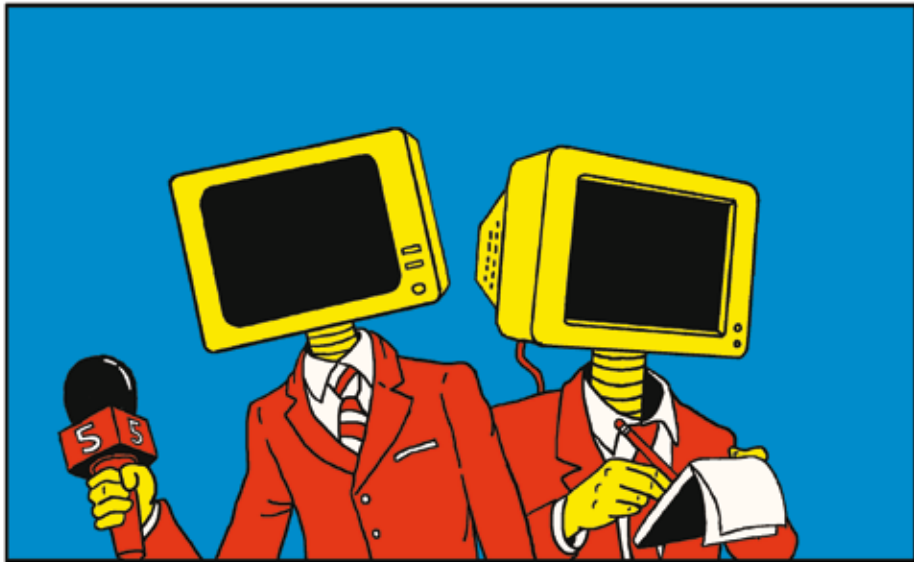
HOMOSEXUALITÉ PRIMORDIALE

En l'état actuel de nos connaissances, il n'existe pas moins de 1 500 espèces au sein desquelles des comportements homosexuels ont été documentés. On est donc très loin du « contre-nature ». Une universalité qui turlupine tant les biologistes que le sujet a désormais son petit nom, le « paradoxe darwinien » : pourquoi l'homosexualité existe-t-elle, et existe-t-elle autant partout, alors qu'elle semble stérile ? Depuis un petit bout de temps, des chercheurs ont pris à bras-le-corps cette question pour montrer que l'homosexualité avait en réalité des avantages reproductifs – une des hypothèses parmi les plus solides veut que les mêmes gènes « générateurs » d'homosexualité chez les hommes induisent une plus grande fertilité des femmes apparentées. L'équipe de Caitlin E. McDonough, doctorante en biologie reproductive évolutionnaire à l'université de Syracuse (État de New York) va encore plus loin : le problème tient surtout à la question qui a été posée. Au lieu de « pourquoi l'homosexualité existe-t-elle ? », les chercheurs proposent de se demander « pourquoi n'existerait-elle pas ? ». Selon ce modèle, ils estiment que l'homosexualité étant rarement exclusive chez les animaux, elle relèverait d'un comportement « neutre » et que l'évolution, en grande paresseuse devant l'Éternel, ne s'est pas fatiguée à l'éliminer. Un changement de paradigme ouvrant sur une autre passionnante question : et si l'homosexualité était en réalité une forme de sexualité primitive ? •

Référence : tinyurl.com/NouvelleDonne

FAKE NEWS : L'ARME FATALE

Par Jean-Paul Lilienfeld



Grâce à Flint, une intelligence artificielle de veille journalistique élevée par Benoît Raphaël, j'ai reçu un lien vers une vidéo incroyable du *New York Times*. Elle est en anglais, mais l'équipe explique comment elle a travaillé. Et c'est époustouflant.

En compilant des milliers de données audio, vidéo, balistiques, géographiques, des témoignages locaux et des expertises scientifiques, cette vidéo prouve le bombardement d'hôpitaux civils en Syrie par l'armée russe, les 5 et 6 mai. Des frappes évidemment niées par le gouvernement russe. D'autant plus que ces hôpitaux figuraient sur une liste de « désescalade » adressée à la Russie par les Nations unies. En clair, il s'agissait de cibles interdites par l'ONU. Il était donc prudent de prétendre que c'était l'aviation de Bachar el-Assad, déjà en délicatesse avec l'ONU, qui avait transgressé l'interdit.

Je ne m'étendrai pas ici sur l'éventualité selon laquelle les malades et le personnel de cet hôpital faisaient office de boucliers humains pour

certaines factions (comme cela s'est parfois passé à Gaza). Il est tout à fait possible que les méchants Russes n'aient pas eu pour seule cible la population malade de l'hôpital. Du reste, il n'est pas complètement avéré que l'hôpital ait été en fonction au moment du bombardement. Il apparaît néanmoins qu'après avoir été plusieurs fois détruit, il venait d'être reconstruit en « semi-enterré »...

L'intérêt particulier de cette vidéo, c'est qu'elle préfigure ce que pourrait être le journalisme du futur, l'anti-fake news. Ses auteurs utilisent toutes les possibilités de la technologie pour recenser les informations disponibles, y compris celles dépourvues de toute fiabilité, diffusées sur les réseaux sociaux, mais ne les valident qu'après avoir vérifié et croisé les infos.

Comment parviennent-ils donc à faire émerger la vérité ?

Pour commencer, ils recueillent les données. Des photos et des films de l'hôpital auquel ils

avaient décidé de s'intéresser, il y en avait plein Facebook et Telegram, deux réseaux sociaux sur lesquels des citoyens sur le terrain (et éventuellement enfumeurs patentés) déversent leurs images.

En contactant ces témoins, mais aussi les organisations médicales locales, ils ont fini par obtenir de la part de certains des images et des rapports internes qui n'avaient pas été publiés. Il s'agit là d'un travail classique de journaliste d'investigation, mais qui se perd tellement à l'heure des fake news et de l'indignation bon marché qu'il est déjà très appréciable de voir ces bonnes vieilles méthodes encore en usage.

Ces deux étapes n'ont cependant pas permis aux journalistes de demain de trouver des preuves directes de l'implication de la Russie dans ce bombardement, d'ailleurs démenti par les responsables russes.

Nos cyberenquêteurs ont donc minutieusement rassemblé des données de vol enregistrées des mois durant par un réseau d'observateurs syriens, qui suivait des avions de combat pour avertir les civils de frappes aériennes imminentes. Les observations de vol mentionnaient l'heure, l'emplacement et le type général de chaque aéronef repéré. Ils se sont également procuré des dizaines de milliers d'enregistrements audio inédits des conversations entre des pilotes de l'armée de l'air russe et des officiers de contrôle au sol en Syrie : celles-ci, d'une durée de seulement quelques secondes chacune, se déroulaient dans un jargon militaire incompréhensible. Des journalistes ont alors passé des semaines à traduire et déchiffrer ce langage codé pour comprendre comment les pilotes russes menaient des frappes aériennes en Syrie. Quelles expressions revenaient régulièrement ? À quels moments ? Petit à petit, des occurrences se sont dégagées...

Il fallait ensuite mettre à jour les correspondances entre ces données de vol russes et les autres informations connues sur les frappes aériennes, par les images satellite et les déclarations des médecins. À cette fin, toutes les informations collectées ont été versées dans une base de données. Puis un technicien maison a conçu un outil d'analyse permettant de rechercher des données par heure et par lieu.

Pour chaque frappe aérienne, ils ont examiné

les éléments de preuve enregistrés au moment de l'attaque : les avions de l'armée de l'air russe étaient-ils en vol ? Ont-ils été repérés près des hôpitaux par des vidéos ou des témoins oculaires ? De quoi parlaient-ils sur les enregistrements audio interceptés ?

Restait aussi à s'assurer que les vidéos aient été réellement tournées près de l'hôpital concerné. Google Earth a fait le travail : une géolocalisation manuelle peut déterminer le site exact d'une photo ou d'une vidéo en utilisant des points de repère vus sur la vidéo (un minaret et un château d'eau dans les environs de l'hôpital), des caractéristiques géographiques (dessin des collines et la crête de la montagne dans ce cas) que l'on corrobore ensuite avec des images satellite. On a ainsi réussi à géolocaliser avec certitude toutes les vidéos : les explosions se sont toutes produites à l'hôpital chirurgical Kafr Nabl.

À ce stade, les journalistes du *New York Times* pouvaient affirmer de manière certaine que, les 5 et 6 mai, les forces aériennes russes et syriennes étaient actives au-dessus de l'hôpital. Mais il était impossible de savoir lesquelles l'avaient bombardé. Bachar ou les Russes ?

C'est l'analyse des enregistrements audio qui a donné la clef : « *Srabota !* » a déclaré un pilote russe à 17 h 30. Ce mot qui se traduit par un innocent « Ça marche » revenait dans nombre des échanges entre ce pilote russe et la base de guidage au sol. Et « *Srabota !* », il l'a répété cinq minutes plus tard, à 17 h 35 – et encore à 17 h 40 et puis à 17 h 48.

Or, il y a bien eu en tout quatre largages de bombes sur l'hôpital, à environ cinq minutes d'intervalle. Mieux, à chaque fois, c'est environ quarante secondes avant le moment de l'impact, connu grâce aux métadonnées extraites des vidéos des témoins (le time-code fournissant l'heure locale de la prise de vue), que le pilote russe lâchait son « *Srabota !* » Il confirmait tout simplement qu'il avait bien largué sa bombe sur sa cible.

Plusieurs mois de recherches multidisciplinaires et huit minutes de vidéo imparables.

Le journalisme de demain vous salue bien. •

La vidéo est ici : <https://nyti.ms/2OFIHFk>

MACRON ENCORE DES MOTS, TOUJOURS DES MOTS

Par Bérénice Levet

Rattrapé par le réel, le président Macron dresse désormais des constats lucides sur l'état de notre société. Mais ses beaux discours sur l'islamisme ou le malaise des gilets jaunes ne se transforment jamais en actes. La cécité progressiste du quinquennat reste intacte.

En matière de communication politique, nous étions, nous sommes accoutumés aux discours de dénégation (ne pas « voir ce que l'on voit », selon le mot de Péguy). François Hollande, pour sa part, a excellé dans l'art de la dénégation publique et des confidences privées (il voyait, par exemple, la « partition » de la France par le communautarisme islamiste, mais il en réservait l'aveu à ses « visiteurs du soir »). Emmanuel Macron, lui, s'est spécialisé dans l'exercice de ce que le philosophe Clément Rosset appelait la « perception inutile » : « C'est une perception juste, expliquait l'auteur du *Réel et son double*, qui s'avère impuissante à faire embrayer sur un comportement adapté à la perception. [...] J'ai vu, j'ai admis, mais qu'on ne m'en demande pas davantage. Pour le reste, [...] je persiste dans mon comportement, tout comme si je n'avais rien vu. » Dans cette opération, le langage, sous la forme qu'affectionne notre président, la grandiloquence, joue un rôle majeur : on s'enivre de mots, mais les mots ne sont plus qu'un « abri », un moyen de « tenir à distance les vérités les plus éclatantes » (Marcel Aymé, cité par Rosset). Beaucoup de bruit pour rien, beaucoup de bruit afin de produire du rien, du néant, conclut le philosophe.

Et c'est bien ce qui impatiente. Le mot est faible. Et

singulièrement depuis ce qu'il est convenu d'appeler l'acte II du quinquennat, autrement dit depuis la commotion populaire des gilets jaunes, le président ayant décidé de descendre des hauteurs jupitériennes et de se mêler à son bon peuple. De parler à tout le monde, et tout le temps. Et il parle, en effet. Le magistère de la parole est celui, et il le sait, qu'il maîtrise le mieux.

Avec Emmanuel Macron, il ne s'agit pas simplement de belles paroles qui se révèlent finalement vaines – auquel cas, il n'y aurait pas grand-chose de nouveau sous le soleil de la politique. Non, avec le président, c'est autre chose, ce sont plus que des paroles. L'homme a, à la fois, la passion de la théâtralisation, de la mise en scène de soi et le goût des tableaux de la France. Il multiplie les scènes d'apparition, maniant l'art de la gestuelle, nullement encombré de son corps qu'il déploie dans l'espace, il tombe la veste, il se retrouse les manches, joue des mouvements de bras et, s'offrant le meilleur rôle, au fil de longues et interminables tirades, proposent une analyse sagace de la situation de la France.

Lui qui, du temps où il était candidat, avait congédié les Finkielkraut, les Onfray, les Guilluy pour cause de « déclinisme » (« Ils ne m'intéressent pas tellement. Ils sont dans les vieux schémas. Ils font du bruit avec de vieux instruments. [...] Ce sont des esprits tristes englués dans l'invective permanente »), voilà que, rattrapé par le réel, il se fait presque aussi lucide qu'eux. Au point de désespérer, dans les rangs mêmes de son mouvement, toutes les belles âmes qui, comme lui, hier, ne veulent pas être inquiétées dans leurs évidences et n'entendent pas être privées du confort moral que dispense l'appartenance au camp du bien.

Souvenons-nous de sa longue allocution du mois d'avril dernier, au sortir du cycle du « Grand Débat ». Énumérant les « malaises » dont les gilets jaunes étaient le nom, le trait touchait juste : « Malaise des travailleurs qui ne s'y retrouvent plus », « malaise des territoires, des villages où les services publics se réduisent et le cadre de

vie disparaît », « malaise démocratique, sentiment de n'être pas entendu », « malaise face à une laïcité bousculée et des modes de vie qui créent des barrières et de la distance » (euphémisation du communautarisme qu'il nomme toutefois plus loin !) ; sur le chapitre de l'islam et de l'insécurité culturelle, son discours ne manquait pas non plus d'à-propos : « Nous ne devons pas nous masquer : quand on parle de laïcité, [...] on parle du communautarisme qui s'est installé dans certains quartiers de la République. [...] On parle de gens qui, au nom d'une religion, poursuivent un projet politique, celui d'un islam politique qui veut faire sécession avec notre République. » Et il légitimait le rejet qu'inspire aux Français le voile en invoquant les mœurs françaises : le voile « n'est pas conforme à la civilité qu'il y a dans notre pays ». On pourrait également mentionner son intervention du 8 octobre, après la tuerie islamiste de la préfecture de Paris, où le président ne craint pas de parler de l'« hydre

islamiste », ou celle du 16 septembre devant les députés LREM qui fit grand bruit : « Les flux d'entrée n'ont jamais été aussi bas en Europe et les demandes d'asile jamais aussi hautes en France. Il est temps de regarder le sujet en face. [...] Les bourgeois n'ont pas de problème avec [l'immigration] : ils ne la croisent pas. Les classes populaires vivent avec. La gauche n'a pas voulu voir ce problème pendant des années. » D'aucuns en viennent à parler d'un tournant, d'une conversion populiste du progressiste.

Cependant, le président ne semble pas avoir fait le « job », comme lui-même dirait, une fois la scène quittée. On m'objectera qu'il faut laisser du temps au temps, assurément, et il ne s'agit pas de se comporter en enfants gâtés, en adolescents consommateurs, à la Greta Thunberg réclamant, incontinents la satisfaction de leurs désirs. Toutefois, du temps, il ne cesse

© Christophe ARCHAMBAULT / AFP



Discours d'Emmanuel Macron à Amiens, 21 novembre 2019.

d'en prendre : quelque sept mois se sont écoulés depuis ses premières déclarations sur l'islam faisant sécession et l'engagement de mener une politique de reconquête des territoires perdus de la République. Et l'on ne voit rien venir.

Comment expliquer ce décalage entre le rhéteur et l'acteur, entre l'homme parlant et l'homme agissant ? Il y a certes la spécificité macronienne, la martingale du « *en même temps* » qui autorise toutes les palinodies et permet de soutenir tout et son contraire au gré des interlocuteurs. Il entre aussi, dans le phénomène Macron, quelque chose de l'homme moderne tel qu'analysé par Péguy, il est cet homme « *qui ne croit pas ce qu'il croit* », si bien qu'il est dans chacune de ses paroles, aussi contraires soient-elles entre elles. Mais il est une autre explication encore, plus profonde sans doute.

L'homme est par trop doué, par trop éloquent : ses mots mordent sur le réel et l'entraînent là où il ne veut pas, là où il ne peut pas aller, sauf à se dédire. Je vois les ruines qui se sont amoncelées au fil des quatre dernières décennies, je les peins, mais ne m'en demandez pas davantage, car davantage, ce serait remettre en question la philosophie libérale-libertaire qui est la mienne et qui a produit ce monde. Si ses propres mots lui ouvraient réellement les yeux, si sa perception cessait d'être inutile, il serait contraint de mettre en question son progressisme.

Emmanuel Macron ne parvient pas à entendre ce que cependant le mouvement des gilets jaunes, en son inspiration initiale, et l'ample soutien que ce mouvement a rencontré dans l'opinion, avant qu'il ne s'abîme dans la violence, rendaient éloquent : les Français ne veulent plus de ce monde qu'on leur bâtit depuis quatre décennies. On vit mal dans le monde rêvé des progressistes.

Ce progressisme, obsédé de mouvement, de mobilité, de fluidité, exaltant l'individu et ses droits, et dont Emmanuel Macron se fait le chantre, ce n'est pas une belle idée qui tourne mal, comme on disait hier du communisme. La déstructuration de l'individu, la décomposition de la nation, l'archipellisation de la société, la destruction de la nature sont consubstantielles à l'idéologie libérale-libertaire qui fait de l'individu la mesure de toute chose, à l'économisme qui ne se soucie que de « *faire fonctionner la machine au mieux* » dans l'oubli de la question politique par excellence, puissamment et opportunément rappelée par Alain Finkielkraut dans son dernier essai, *À la première personne* (Gallimard) : « *La question de savoir ce qu'il faut préserver, empêcher, réparer ou changer pour que le monde soit habitable.* »

Ce qui est remis en question, et par les gilets jaunes, et par les agriculteurs, et par les hospitaliers, autrement dit par les Français, ce n'est pas telle ou telle mesure, c'est une philosophie qui passe par pertes et profits l'homme, les hommes, et leurs besoins fondamentaux.



Emmanuel Macron en visite à Rouen, 30 octobre 2019.

Emmanuel Macron est désespérément un homme de sa génération. Comme toute l'élite mondialisée, qui vit bien, très bien, parce qu'elle en a les moyens économiques, en état d'apesanteur, en situation de hors-sol, se flattant d'être et de se sentir chez elle partout et nulle part, il se refuse à comprendre les fondements anthropologiques du besoin d'identité, de continuité historique, et donc à en reconnaître la pleine légitimité. De sa génération aussi, en ceci qu'il méconnaît le génie français, et pour le peu qu'il en connaît, il ne le comprend pas, il n'en pénètre pas la noblesse. Imprégné d'idéologie diversitaire, communautariste, multiculturaliste, l'universalisme à la française lui reste étranger. De là sa défense, et depuis le 15 août, illustration (nous sommant de reconnaître la « *part d'Afrique* » qui serait dans la France), du « *patriotisme inclusif* ».

C'est un jeu dangereux que joue le président Macron. Précisément parce que ses discours mordent sur le réel. Rappelons l'avertissement de Tocqueville, évoquant Louis XVI promettant d'abolir la corvée après avoir peint, lui aussi, un tableau plus vrai que nature de l'injustice qu'il y avait à réquisitionner « *la partie la plus pauvre de nos sujets* » pour construire « *gratuitement* » des chemins qui ne profitaient qu'aux privilégiés : « *De semblables paroles étaient périlleuses*, écrit Tocqueville. *Ce qui l'était plus encore était de les prononcer en vain.* » •

© Raphaël Lafargue-POOL/SIPA

Date limite
31 DECEMBRE 2019
pour une déduction de
vos impôts 2019

CAUSEUR

A BESOIN DE VOTRE SOUTIEN

Faites un don...

À quoi
ressemblerait un paysage
médiatique dans lequel il serait
impossible de débattre de certains
sujets ou avec certaines personnalités ?

Causeur s'efforce de porter une parole vive,
éventuellement polémique, mais toujours constructive.
Pour poursuivre notre croissance et développer notre
notoriété, nous avons besoin de votre soutien
financier.

À quoi vont servir les dons ?

- Recruter de nouveaux journalistes
- Développer la notoriété du magazine
- Améliorer le site internet et l'application mobile
- Promouvoir les ventes en kiosque

Comment ça marche ?

Pour faire un don par internet

Rendez-vous sur
www.okpal.com/causeur

Exemple pour un particulier

Montant du don	Coût réel après déduction d'impôt
50 €	17 €
100 €	34 €
200 €	68 €
500 €	170 €

Causeur est adhérent de l'association « *J'aime l'info* »
qui permet aux médias de recueillir des dons.

Ce don est déductible de votre impôt sur le revenu à hauteur
de 66% si vous êtes un particulier et 60% si vous êtes une
entreprise.

Pour votre déclaration d'impôt, une attestation de dons vous
sera adressée par l'association « *J'aime l'info* ».

Merci de votre soutien.

Les frais de gestion prélevés par l'association « *J'aime l'info* » étant moins importants
pour un don par internet (5 %) que pour un don par chèque (8 % + 10 €), merci de
privilégier le don par internet.

Don par chèque

Montant de mon don : €

1. Chèque à libeller à l'ordre de : **J'aime
l'info/ causeur**

2. Remplissez le coupon ci-contre et
envoyez-le avec votre chèque à **Causeur,
32 rue du Fbg Poissonnière 75010 PARIS**

Nom : Prénom

Adresse :

Code Postal : [][][][][][] Ville :

Courriel :@

Tél. :

Les données recueillies sont nécessaires au traitement de votre don et à l'émission de votre reçu fiscal.

JÉRÔME SAINTE-MARIE

« LE MACRONISME RESTE STRUCTURELLEMENT MINORITAIRE »

Propos recueillis par Daoud Boughezala

Le politologue Jérôme Sainte-Marie ausculte la société française dans son essai *Bloc contre bloc*. Il identifie un conflit de classes entre un bloc élitare pro-Macron et un bloc populaire incarné par Marine Le Pen. Pour 2022, rien n'est joué.

Causeur. Depuis 2017, Emmanuel Macron a anéanti ces deux grands cadavres à la renverse qu'étaient le PS et LR. Or, tout en reconnaissant son caractère largement artificiel, vous semblez regretter le bon vieux clivage droite-gauche.

Jérôme Sainte-Marie. Je ne regrette rien, mais je constate que le remplacement partiel du clivage gauche-droite par un clivage entre un bloc élitare et un bloc populaire n'a fait qu'accroître les tensions sociales. Par le jeu des traditions locales ou familiales, droite et gauche étaient des ensembles largement culturels dans lesquels cohabitaient des classes populaires, moyennes et dominantes. Ces deux synthèses interclassistes sont remplacées par une polarisation politique en fonction du rapport à la mondialisation, sur des bases directement liées aux ressources économiques et scolaires des individus.

En somme, la lutte des classes oppose désormais deux « blocs historiques » au sein de la société : le bloc élitare et le bloc populaire. Si on admet que les gilets jaunes ont mobilisé une partie du bloc populaire, quelle est la base sociale du bloc élitare macroniste ?

Précisons d'abord que j'emprunte la notion de « *bloc historique* » au marxiste Antonio Gramsci. Au-delà d'une simple coalition politique, c'est un projet collectif visant à la domination sur la société, à partir d'une construction sur un triple plan, idéologique, politique et surtout sociologique.

Le bloc élitare au pouvoir a pour noyau dur l'élite réelle, c'est-à-dire les couches dirigeantes de la société dans le monde des affaires et la haute administration. Ces élites se sont mises en scène dans la commission Attali, dont Emmanuel Macron fut le rapporteur général adjoint. Mais le bloc élitare est aussi constitué de deux autres cercles plus larges. Tout d'abord l'élite « aspirationnelle », qui correspond au monde des cadres, ceux qui veulent « en être ». Ses membres partagent l'idéologie de l'élite réelle : le culte de la réussite individuelle, l'amour de la construction européenne, un rapport détendu à la mondialisation et un discours managérial. Ensuite, il faut compter avec une partie des retraités, ceux qui forment ce que j'appelle l'élite par procuration. Quelle que soit leur condition sociale, ils ont tendance à déléguer la protection de leurs intérêts à l'élite et se défient des forces antisystème qui leur paraissent menacer une stabilité économique dont dépendent leurs revenus.

On ne saurait résumer l'électeur macroniste à la caricature du nomade mondialisé.

© Manuel Braun

Jérôme Sainte-Marie.

La petite bourgeoisie urbaine et rurale, traditionnellement modérée, s'est-elle agrégée au bloc macroniste ?

Dans un premier temps, Macron a plutôt incarné la frange la plus dynamique de la bourgeoisie liée au capitalisme mondialisé. Pour reprendre la classification de David Goodhart, le candidat Macron de 2017 s'adressait davantage aux *anywhere* qu'aux *somewhere* par son éloge constant de la mobilité, de l'adaptation et du changement. Les parties conservatrices de la bourgeoisie provinciale se retrouvaient plutôt dans le vote Fillon. Puis, voyant se faire des réformes et du fait de la peur suscitée par le mouvement des gilets jaunes, cette bourgeoisie patrimoniale a migré vers le vote LREM aux européennes. Le macronisme aura donc accompli une triple réunification – politique, idéologique et sociologique : politique, en réunissant la gauche et la droite libérales ; idéologique, en assumant la convergence du libéralisme culturel et du libéralisme économique, comme l'analyse Jean-Claude Michéa ; et sociologique, car Macron a réuni une bourgeoisie jusqu'alors divisée en des forces politiques concurrentes. C'est un phénomène lourd de conséquences sur le climat social et le débat public.

Pourquoi ?

L'autocontrôle des classes dominantes a énormément diminué. Autrefois, les instances de direction et de contrôle de la société – Conseil constitutionnel, Conseil d'État, CSA, instances économiques, judiciaires... – comptaient en leur sein une équipe de gauche et une équipe de droite. Bien que tous issus de la France d'en haut, ses membres se surveillaient et maintenaient un certain pluralisme, car lorsqu'une des deux équipes en concurrence était au pouvoir, l'autre campait dans l'opposition et se préparait à l'alternance. Maintenant que ces élites sont réunifiées, leur pouvoir s'est débridé.

Mais le président Macron semble avoir infléchi sa politique. Plus ferme sur l'immigration, critique du dogme bruxellois des 3 % de déficit, Macron amorce-t-il un virage populiste à rebours de son tropisme libéral-libertaire ?

Je ne crois pas. Ce sont plutôt des tentatives de triangulation : Macron va chercher les thèmes de ses concurrents politiques directs. Il a tendance à monopoliser le débat politique pour une raison précise : le macronisme reste structurellement minoritaire. L'attachement profond au modèle social et le caractère minoritaire de la volonté de réforme dans le pays font courir un danger terrible d'isolement au bloc élitare. Rien d'étonnant à ce que Macron essaie de sortir de l'enclavement de ce bloc, dont l'influence oscille entre le quart et le tiers du corps électoral.

Entre les attentes de sa base électorale et

les aspirations de la majorité des Français, le président peut-il ménager la chèvre et le chou ?

Non. La parole politique ne peut se détacher des contraintes de son terreau électoral. Avant toute chose, il faut coller aux aspirations, aux intérêts et aux valeurs de ses partisans. Le macronisme est cohérent, stratégiquement très intelligent pour donner le maximum de force propulsive à la transformation du modèle social français, tel qu'il est exigé par la construction européenne, par la mondialisation et, pour certains, par la raison. Mais à force de trianguler, il encourt le danger de populariser les thèmes de ses adversaires.

La frontière entre partisans et adversaires du pouvoir macroniste n'est pas toujours très nette. Penchons-nous sur le cas des retraités. Ils représentent 17 millions de citoyens, soit le tiers du corps électoral et leur pension mensuelle est en moyenne de 1 400 euros. Ont-ils hésité entre les gilets jaunes et le vote LREM ?

Un ensemble social aussi vaste que les retraités ne peut être homogène. Cependant, le « survote » pour Macron parmi les retraités m'a frappé dès la présidentielle. Malgré la concurrence très vive de Fillon, Macron a rassemblé 26 % de leurs suffrages. En 2017, à rebours de l'image dynamique donnée par le président, plus on était âgé et plus on a voté Macron. Et, en même temps, d'autres retraités ont soutenu en nombre les gilets jaunes sur les ronds-points durant les premiers mois du mouvement. Mais, je le répète, observés globalement, les retraités sont enclins à soutenir l'élite.

Vous évoquez à leur sujet ceux que Marx appelait les « paysans parcellaires » de 1848. En quoi ces petits propriétaires agricoles sont-ils comparables aux retraités d'aujourd'hui ?

Je m'inspire des réflexions de Karl Marx dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Marx constate que ces paysans parcellaires, de loin les plus nombreux, et pas forcément les plus prospères, se solidarisent avec le pouvoir exécutif. Ils ne parlent pas en leur nom, mais délèguent le pouvoir à des forces sociales dominantes. Pourquoi ? Dans la France de 1848, ces agriculteurs qui ont acquis ou consolidé leur droit de propriété sur le sol lors de la Révolution vivent très difficilement. Enfermé dans le périmètre de sa petite parcelle, chacun d'entre eux est suspendu à la garantie de sa propriété par l'État et le pouvoir en place. Face à la contestation sociale, ce sont donc les principaux garants du système, comme les retraités aujourd'hui.

En 2005, ces derniers ont voté très largement pour le oui à l'Europe, puis ont massivement boudé Mélenchon et Le Pen en 2017, car ils s'inquiètent beaucoup des menaces pesant sur l'euro. S'ils approuvent les réformes libérales, c'est parce que leur revenu mensuel

dépend du travail des actifs. Or, ils représentent près d'un électeur inscrit sur trois.

Cela ne fait pas les affaires de Mélenchon ! Traditionnellement républicain, le chef de la France insoumise multiplie les signes d'adhésion au multiculturalisme, comme l'illustre sa participation à la manifestation anti-islamophobie du 10 novembre. Comment expliquer ce virage ?

J'ai du mal à expliquer comment on peut à ce point se tromper et piétiner ses propres intérêts. En 2017, le bloc populaire se partageait entre Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon. La moitié des électeurs insoumis était, par exemple, hostile à l'accueil de l'*Aquarius*. Alors qu'une part de son électorat du 23 avril exprime une demande forte de rigueur républicaine, de contrôle des flux migratoires et de laïcité, Mélenchon accentue depuis deux ans son parti pris promigrants. Localement, cela peut parfois s'expliquer par des raisons électoralistes. Mais, plus globalement, la culture politique des militants insoumis joue beaucoup. Venant essentiellement de la gauche, ils en partagent les codes, dont le refus de critiquer l'immigration, hérité de SOS Racisme et d'une certaine culture chrétienne de gauche. À gauche, de Hamon à Mélenchon, tant de monde se raconte les mêmes histoires sur l'immigration ! Sur le plan stratégique, la France insoumise a commis une erreur majeure en croyant que l'affaiblissement du clivage gauche-droite n'était qu'une parenthèse et qu'on y reviendrait vite. Mélenchon avait intelligemment mis sous le boisseau la notion de gauche durant la campagne présidentielle, mais il a ensuite repris tous les codes de la gauche en espérant la réunifier autour de lui. Cela a amené à l'effondrement de la France insoumise (6 % aux européennes) et rend impossible l'unification d'un bloc populaire autour de Mélenchon.

Puisque la France insoumise est dans l'impasse, le RN a-t-il une chance de conquérir le pouvoir, malgré la déconfiture de Marine Le Pen en 2017 ?

Oui. En 2017, il était évident que Le Pen était la principale chance de Macron, qui n'avait qu'à accéder au second tour pour prendre le pouvoir ; en 2022, ce raisonnement peut parfaitement s'inverser. La radicalité du projet macroniste et la force des oppositions qu'il suscite, ainsi que le phénomène classique d'usure du pouvoir, peuvent provoquer sa défaite. Cela donne une chance sérieuse au candidat qui représentera les intérêts des catégories populaires et des classes moyennes inférieures. De fait, le RN est arrivé en tête aux européennes, malgré un corps électoral très défavorable, les catégories populaires s'y mobilisant fort peu.

Le RN n'est-il pas prisonnier d'une

sociologie trop étroitement populaire qui l'exclut du pouvoir ?

Marine Le Pen est évidemment très clivante et peut-être trop identifiée aux classes populaires. Il y a un effet de miroir assez fascinant entre Macron et Le Pen, car ils sont tous deux prisonniers des milieux sociaux qui votent pour eux. Or, si le bloc élitare et le bloc populaire polarisent la vie sociale et politique, ils ne l'épuisent pas. Tout se jouera au niveau des classes moyennes qui, divisées, cherchent encore des options alternatives, tel le vote écologiste aux européennes. Comme le montrent les sondages, un second tour Macron-Le Pen se jouerait actuellement à 55 % contre 45 %. Malgré l'avantage actuel pour le probable candidat sortant, 2022 s'annonce donc comme une élection à l'issue incertaine.

Certains estiment que le poids démographique de l'immigration musulmane influera sur le vote. Est-ce un fantasme ?

Largement. Autant la question de l'immigration constitue un facteur de vote très important, autant c'est une réalité électorale très surestimée. Il y a sans doute 8 millions de musulmans en France, la plupart issus de l'immigration récente, dont 2 millions sont d'ailleurs étrangers. Une partie d'entre eux n'étant ni majeurs ni inscrits sur les listes électorales, et beaucoup des inscrits s'abstenant, leur influence n'est pas considérable dans un scrutin national. De plus, comme les chrétiens ou les juifs, les musulmans ne votent pas tant comme musulmans qu'en fonction de leurs intérêts pratiques. Issus de l'immigration récente, ils commencent un parcours plutôt en bas de l'échelle. De ce fait, ils sont souvent bénéficiaires de l'État social. C'est l'une des raisons du « survote » Hollande contre Sarkozy en 2012.

Les facteurs culturels ou religieux comptent-ils si peu que cela ?

Les facteurs identitaires ou culturels sont évidemment importants dans le vote mais, selon mon analyse, ils forment un élément second par rapport à la problématique sociale. Chez certains électeurs musulmans, l'appartenance peut contrarier le vote pour certains candidats identifiés à tort ou à raison comme hostiles à l'islam, notamment Marine Le Pen. Dans le passé, il arrivait de la même manière que le catholicisme du milieu ouvrier local le dissuade de voter communiste. Si les musulmans de condition modeste rechigneront à choisir le candidat de l'élite, ils auront beaucoup de mal à se rallier à celui du RN. Cela devrait les inciter encore davantage à l'abstention. •



Jérôme Sainte-Marie, *Bloc contre bloc - La dynamique du Macronisme*, 2019.

ÉCOLE POUR TOUS, SAVOIR POUR PERSONNE

Par Corinne Berger

Au nom de principes louables, écoles et lycées accueillent désormais des élèves autistes, hyperactifs, voire psychotiques. Ces handicapés parfois, hélas, inaptes à tout apprentissage scolaire plombent le travail des professeurs. Et ne parviennent pas à progresser.

Tout comme l'écriture inclusive massacre allègrement la langue, l'école du même nom porte un coup de plus à ce qu'il reste de l'institution.

Qu'est-ce que l'école inclusive ? Pour faire bref, c'est une école qui repose sur le principe d'inclusion de tous les enfants, quel que soit leur handicap, la loi pour la refondation de l'école de 2013 mettant en avant le droit à l'éducation pour tous. Najat l'a dit, Blanquer le dit à son tour : il faut inclure. Tout cela est bel et bon ; qui voudrait en effet priver les enfants et jeunes gens, quels qu'ils soient, de l'instruction nécessaire à leur développement psychique et intellectuel ?

Dans la réalité, comme souvent, les choses ne sont pas si simples : là où le principe est séduisant, sur le papier, l'expérience du terrain devrait refroidir les enthousiasmes bureaucratiques de la Rue de Grenelle. Dans le lycée où j'enseigne, au nom de cette inclusion devenue la règle, il n'est pas rare de trouver dans une même classe un ou deux élèves handicapés moteurs, ou sourds, malentendants, malvoyants, autistes, hyperactifs, voire psychotiques... dont la situation nécessite bien souvent l'assistance d'un AVS (auxiliaire de vie scolaire) ou d'un AESH (accompagnant d'élève en situation de handicap) pendant les cours et parfois même pendant les repas. Une amie m'a récemment parlé des troubles du compor-

tement d'un élève de collège, qui déchiquette les documents donnés par les professeurs, puis s'en prend à sa table à coups de ciseaux... Sont également considérés comme souffrant d'un handicap les élèves diagnostiqués « dys- », dyslexiques, dysorthographiques, dyscalculiques, dyspraxiques – et j'en oublie sans doute : il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur ces profils, dont certains présentent une pathologie avérée et beaucoup paraissent hélas simplement inaptes à tout apprentissage scolaire. Mais comme la tendance est à l'euphémisation, l'école ne nomme plus la carence intellectuelle et préfère parler de maladie : exit le mauvais élève, faites entrer le malade.

Et il y a inflation de malades dans cette école hospitalière : dans la classe de sixième d'un collègue, sur un effectif de 28 élèves, on n'en compte pas moins de 20 diagnostiqués « à problème(s) ». Les listes sont désormais interminables d'élèves bénéficiant d'un PAI (projet d'accueil individualisé) ou d'un PAP (plan d'accompagnement personnalisé), c'est-à-dire de protocoles spécifiques établis par un spécialiste de la spécialité, orthophoniste ou médecin, leur permettant d'utiliser un ordinateur en classe, d'avoir un tiers-temps supplémentaire pour un devoir surveillé, de se faire relire les consignes afin de s'assurer de leur bonne compréhension, sans parler de ceux à qui il faut donner un plan préalable du cours, voire un compte-rendu détaillé de ce qui aura été fait en classe, parfois en caractères d'impression adaptés à la déficience visuelle de l'élève concerné. Les documents de suivi que nous recevons sont remplis de formules du type « *lenteur dans les apprentissages* », « *difficultés de lecture* », « *mauvaise maîtrise du geste graphique* », « *concentration difficile* »... Peut-être faudrait-il s'interroger d'une part sur ce qu'a fait l'école avant que ces élèves arrivent dans le secondaire, et d'autre part sur la nocivité des écrans (parfois plébiscités par cette même école) dans leur construction personnelle. Beaucoup ne savent pas manier un stylo correctement, se concentrer plus de dix minutes, lire (et comprendre !) ce qui est écrit. Certains élèves ont d'ailleurs bien saisi le bénéfice qu'ils pouvaient en tirer : ils s'abritent derrière le diagnostic pour ne faire aucun effort et le brandissent parfois pour se dédouaner de toute responsabilité dans leurs insuffisances. Quand on vous dit qu'ils sont malades !

© Revelli Beaumont/DICOM/SIPA



Sophie Cluzel, secrétaire d'État chargée des Personnes handicapées, et Jean-Michel Blanquer participent à une réunion du Comité national de suivi de l'école inclusive, 4 novembre 2019.

Bref, le handicap, qu'il soit légitimement reconnu tel ou devenu un simple cache-misère, fait l'objet d'une explosion spectaculaire depuis quelques années. Et la tâche d'enseigner s'en trouve grandement compliquée, voire compromise : comment transmettre un savoir à 30 ou 35 élèves dont plusieurs parmi eux auraient besoin d'un effectif réduit et de structures adaptées à leur(s) pathologie(s) ? Comment envisager de dispenser simultanément 35 cours particuliers, en répondant aux besoins spécifiques de chacun et en tenant compte de la disparité des profils ?

L'une de mes collègues, cette année, enseigne dans une classe de seconde « à la Prévert ». Voyez plutôt la liste : un élève lourdement handicapé en fauteuil, issu d'une classe ULIS (c'est-à-dire un dispositif spécialisé pour des enfants/adolescents en grande difficulté), un élève autiste, plusieurs PAP/PAI – comme dans toutes les classes aujourd'hui –, auxquels s'ajoutent quatre Syriens fraîchement débarqués qui ne parlent évidemment pas la langue française. Loin de moi l'idée de considérer les Syriens comme des handicapés – il ne manquerait plus qu'une ligue de vertu antiraciste me tombe dessus ! –, mais à force d'inclure tout le monde, quelle que soit l'origine des difficultés d'apprentissage, on va sans doute faire beaucoup d'économies (serait-ce là le fin mot de l'affaire ?), mais on ne peut pas prétendre que la qualité de l'enseignement ne s'en ressent. Il a fallu récemment que ma collègue explique en classe les mots « lycéen » et « balançoire », on en est là. Je rappelle que nous sommes censés aborder avec eux les grands auteurs, les amener à réfléchir à de profondes problématiques littéraires, tout en les initiant aux subtilités du commentaire et de la dissertation. De qui se moque-t-on au juste ? Des professeurs, c'est sûr, des élèves également, qui sont plus à plaindre qu'à blâmer : ils sont certainement les premiers à se demander ce qu'ils font là.

Où l'on voit bien qu'il ne s'agit plus d'enseigner, de transmettre un savoir – puisque les conditions pour le faire ne sont pas réunies, et qu'on en multiplie même sciemment les empêchements –, mais de favoriser – tout du moins de le faire croire – l'épanouissement personnel de tous parmi tous. En réalité, tout le monde est perdant : l'élève réellement handicapé dont le profil suppose une structure adaptée pour espérer évoluer, l'élève abusivement décrété handicapé qui ne fournit aucun effort, l'élève lambda qui peut dans ce contexte être ralenti dans sa progression et le professeur qui voit ses conditions d'exercice lourdement aggravées. Et je ne suis pas persuadée que la vie qui attend cette multitude dysfonctionnelle fera preuve de la même bienveillance maternelle et lui accordera pour accomplir ses tâches et missions professionnelles les mêmes conditions d'accompagnement qu'à l'école. Décrétons le tiers-temps pour tous les « dys- » au sein de l'entreprise, les patrons vont bien rigoler ! Il ne s'agit pas de nier les difficultés des uns et des autres, mais les préparer aussi aux contraintes de la vie réelle ne serait peut-être pas

complètement stupide... Beaucoup parmi ces élèves, plutôt que de réclamer sans cesse des adaptations du système à leur(s) problème(s), gagneraient à s'efforcer de s'adapter à ce qui leur est demandé dans le cadre fixé pour le plus grand nombre. Accommoder l'apprentissage au cas par cas, au-delà de l'impossibilité pratique de la chose, ne fait que conforter les individus dans leurs difficultés et les empêche en fait de tenter de s'en extraire. On pourra juger du service qu'on leur rend...

Finalement, tout cela est assez caractéristique d'une époque qui, sous couvert de respect des différences, se refuse à discriminer, c'est-à-dire à reconnaître que, précisément, les différences existent : le handicapé n'est pas le valide, la femme n'est pas l'homme, l'étranger n'est pas l'autochtone. L'égalitarisme dont nous souffrons aujourd'hui est un nivellement, une indifférenciation, et finalement une négation de l'Autre. Tout est dans tout, et réciproquement : Alphonse Allais pourrait avoir défini avant l'heure notre formidable époque (moins drôle que lui !) qui vante les individus interchangeables et liquides.

L'ouverture tous azimuts a cours dans tous les domaines, et il est malvenu de la remettre en question : le procès en xénophobie n'est jamais loin quand il s'agit de défendre l'idée de frontière, de nation, d'identité, et critiquer l'école inclusive peut vite valoir soupçon de « handi-phobie ». N'est-il pas pourtant légitime de se demander si, derrière les bons sentiments, l'apparente générosité de cet accueil inconditionnel, on n'est pas en train de détourner l'école de sa mission première, qui consiste à transmettre un savoir et non œuvrer au « vivre-ensemble » ? Tout comme on est en droit de s'interroger sur les risques d'une société multiculturelle inclusive, qui détruit la cohésion en juxtaposant des différences inconciliables.

À ce titre, l'expression officielle, présente dans le texte de loi comme dans la bouche des technocrates qui vantent le processus d'inclusion, est loin d'être anodine : on ne parle pas d'élèves handicapés, mais d'élèves « en situation de handicap ». Intéressant glissement du terme propre à cette périphrase assez grotesque : non seulement on ne nomme plus pour ne pas stigmatiser, mais on laisse entendre que le handicap ne serait qu'une situation parmi d'autres, ni plus ni moins problématique. Habile façon de banaliser et de faire admettre l'amalgame de tous les élèves en ramenant le handicap à n'importe quelle autre situation. Inclure, disent-ils... tout en renonçant aussi à mettre dehors les absentéistes et les perturbateurs, c'est-à-dire ceux qu'on devrait exclure.

Il ne suffit pas de vouloir inclure pour que l'inclusion fonctionne ; on est encore une fois, comme dans bien des domaines, dans l'incantation qui fait fi du réel. Les problèmes existent, il est bon de les exposer, et cette école inclusive qui refuse de les envisager ressemble plutôt à une école élusive. •

NORMALE SUP LE BAZAR INTERSECTIONNEL

Par Un élève utopiste

L'École normale supérieure de la rue d'Ulm encourage les provocations gauchistes. Avec un mélange de sottise potache et d'esprit de sérieux, la droite et la police y sont conspuées et les élèves sommés de participer aux activités queer, féministes ou écolos.



En 1895, pour le centenaire de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, son directeur, Georges Perrot, demandait aux élèves « *d'entretenir cette flamme subtile et vivace, l'esprit même de l'École, qui s'est transmise jusqu'ici, comme le flambeau dont parle le poète, de génération en génération* ». « *Les destinées de l'École*, écrivait-il, *ne seraient compromises que le jour où les intelligences s'y endormiraient, où s'y éteindrait l'ardeur de la sainte curiosité, où, par l'effet de je ne sais quelle anémie que nous n'avons aucune raison de prévoir, la vie s'en retirerait*. "Vous êtes le sel de la terre", pouvons-nous dire, pour parler la langue de l'Évangile, à nos élèves d'aujourd'hui, de demain et d'après-demain ; "mais si le sel perd sa saveur, qui la lui rendra ?" »

La « flamme » brille-t-elle encore ? Une simple visite dans la salle Raymond-Aron de l'école permet d'en douter. Celui qui s'attend à se trouver dans un haut lieu de la République, où furent formés la plupart des meilleurs esprits du pays pendant deux siècles, a de quoi être ébranlé : « *Je pense, donc je casse* », proclame un tag infect. « *Nik la BAC et les connards de droite* », répond l'autre. On se demande qui sont ces vandales qui ont osé piétiner, souiller, dégrader le bien commun. Ont-ils été identifiés ? Appréhendés ? Si ce sont des élèves, ont-ils été sanctionnés ?

Ces questions n'ont probablement pas effleuré la direction et les professeurs. La barbarie fait partie du paysage, tout simplement.

Ainsi, entre deux cours, on peut croiser dans les couloirs de l'école des jeunes gens pieds nus et en pyjama, arborant une belle barbe calquée ostentatoirement sur celle de Marx. On peut s'inscrire aux soirées pour ainsi dire quotidiennes et aux multiples activités comme initiation à la tecktonik, aquaponey, bataille de polochons, etc., dont les horaires sont placardés dans chaque couloir. Si l'on loge à l'internat, on peut discuter avec ceux qui ont repeint le réfrigérateur de la cuisine commune aux couleurs d'Extinction Rébellion, et qui vous souhaiteront bonne chance dans votre « *cassage de CRS* » du lendemain. Peut-être vous invitera-t-on aux seules réunions partisanes qui semblent pouvoir – et peut-être devoir – exister en ces lieux : de « gauche », bien sûr ! Vous entendrez parler du collectif FRAAP (Féministes pour une réflexion et une action anti-patriarcales) qui semble obnubilé par le « *consentement éclairé et enthousiaste* » en matière de relations humaines, sexuelles ou non (dont on bassine la nouvelle recrue dès le jour de la rentrée), ou encore des membres de l'« *Hômonerie* », organisateurs zélés d'événements queer en tous genres (« *Pro queer stination* ») chapeautés par une administration plus que souriante. On le sent bien, aucune remarque ou objection ne saurait être tolérée au sujet de ces orientations : il faut raser les murs. Et cette ambiance qui conjugue la sottise potache et l'esprit de sérieux progressiste se reflète, d'une manière ou d'une autre, dans les cours, comme si l'école entière était habitée par cet « esprit ». •

LE BÛCHER DES HUMANITÉS

Par Adèle Deuez

Sous la pression de certains étudiants, l'université ouvre les esprits aux dernières lubies progressistes au lieu de les instruire. Forts de cette abdication, des groupuscules gauchistes musèlent leurs adversaires tout en se victimisant.

Le premier semestre de l'année universitaire touche à sa fin et, comme toujours à cette occasion, les étudiants doivent s'inscrire « pédagogiquement » – comprendre : choisir les cours qu'ils suivront au semestre suivant. Je n'y échappe donc pas. Sur la liste des enseignements possibles, figure un cours d'« *introduction à la philosophie féministe* », quand mes condisciples des autres promotions ont le choix entre un cours sur « *l'empathie* » ou un autre à l'intitulé prometteur, mais qui n'est toujours qu'un moyen un peu grossier d'aborder les questions de genre et de sexe à travers les livres de la sacro-sainte Judith Butler. Nous sommes à la prestigieuse Sorbonne.

Il ne s'agit pas de faire un mauvais procès à l'université. Ces choix ne sont évidemment pas exclusifs, mais ils représentent une part grandissante des possibilités. Certains classiques persistent bravement, entre autres la métaphysique aristotélicienne ou l'ontologie heideggerienne. Encore que le dernier soit, semble-t-il, sur la sellette... La question est donc à la fois légitime et lancinante : qu'enseignera-t-on dans les universités dans quelques décennies ?

L'université préfère aujourd'hui ouvrir les esprits plutôt que les instruire. Qui plus est, elle le revendique. Toutefois, si elle est en partie responsable, elle n'est pas fautive. Ce qu'on pourrait aujourd'hui reprocher à l'institution, c'est finalement d'être deve-

nue un grand supermarché, qui cherche à satisfaire la demande circonscrite à quelques thèmes à la mode de consommateurs toujours plus capricieux.

Le problème n'est même pas que la majorité des enseignants-chercheurs des universités soient de gauche et sensibles aux questions « sociales », mais que l'institution s'emploie à « faire le jeu » des étudiants, à alimenter cette soif jamais assouvie de « comprendre le monde qui les entoure » au détriment du reste.

Faisons table rase du passé pour ne plus nous consacrer qu'à la stricte immédiateté du présent comme seul substrat pour l'avenir. Attachons-nous à comprendre les tensions qui irriguent les questions d'identité, de genre, de sexe, de discrimination, de domination, de violence avant de nous employer à décortiquer tous les préfixes de la phobie – pour pouvoir ensuite en sanctionner toutes les expressions.

On blâme, à juste titre, la prégnance de la « bien-pensance » à l'université. Mais c'est surtout pour apaiser une violence insidieuse que l'institution joue le clientélisme. La frontière devient ténue entre la persuasion du logos et la revendication violente. Cette génération étudiante gouaille beaucoup et n'opère plus réellement de distinction entre les deux. S'il n'est plus de mise de renverser des poubelles sur la tête des « profs », les étudiants ont quand même réussi à dévoyer et radicaliser la noble arme qui leur a été donnée : la parole et avec elle, le discours raisonné et raisonnable. C'est en « arguant » – et non plus en argumentant – que la violence s'exerce. Et cette violence-là est encore plus délétère, puisque, sous couvert de démocratie et d'égalitarisme, elle pave la voie à une forme de tyrannie. Ce n'est donc pas la volonté d'embrigadement de l'université qui nourrit la toute-puissance idéologique des étudiants, mais plutôt son absence de courage face à leurs réclamations. L'université endoctrine moins qu'elle n'abdique face à toutes les lubies idéologiques de groupuscules. C'est là son grand tort. Face à la censure, que soit celle de Sylviane Agacinski, François Hollande, Alain Finkielkraut – la liste n'est pas exhaustive –, les maîtres consentent à redevenir des disciples et à



Rassemblement contre la précarité étudiante devant l'université Jean-Jaurès à Toulouse, 12 novembre 2019.

obtempérer face aux injonctions des étudiants devenus professeurs de bonne conscience.

Cette évolution n'est pas le seul fait de l'avènement d'une nouvelle génération hautement politisée. Elle trouve son origine directe dans la rupture que la nouvelle génération entend marquer d'avec ses aînés. Les étudiants cherchent, par tous les moyens, à rompre avec l'idée platonicienne selon laquelle « *les Anciens valent mieux que nous* ». Pour beaucoup discutable, cette affirmation n'en relève pas moins une forme de vérité. Il ne s'agit pas tant de savoir qui a raison, et dans quel camp se place le progrès (l'idéologie progressiste ayant de toute façon invalidé la question elle-même), que de se demander quel est le prix de cette condamnation des « vieux » par les « jeunes ». En réalité, ce sont les étudiants qui paieront (et paient sans doute déjà) ce lourd tribut. Fait symptomatique : l'époque des grands « professeurs » est désormais révolue (du moins à la Sorbonne), s'il en reste quelques-uns, ils ont été largement remplacés par des « chargés de TD », c'est-à-dire des doctorants chargés de dispenser un enseignement à des étudiants qui ont presque le même âge qu'eux.

Les revendications actuelles en disent long sur l'autre pendant du phénomène. En effet, le moyen le plus

évident qui est offert aux chevaliers de la « rébellion », c'est de jouer la carte victimaire. Le statut des étudiants est structurellement précaire, parce que provisoire. Il n'est pas étonnant que l'UNEF, en quête de compensation sémantique, ait, dans la charte de Grenoble de 1946, défini l'étudiant comme un « *jeune travailleur intellectuel* ». Mais force est de constater que, dans les faits et par définition, un étudiant n'est pas un travailleur (et encore moins un intellectuel à proprement parler). Il ne fait aucun doute que certains étudiants sont dans une situation financièrement et matériellement compliquée, mais s'insurger, de manière générale, contre le caractère provisoire de la situation des étudiants, c'est considérer comme une anomalie un état de fait qui est pourtant dans l'ordre normal des choses.

Parfois incapable d'assurer des conditions de cours décentes, l'université cède à tous les caprices idéologiques d'enfants gâtés. Mais, en devenant les esclaves de leur propre puissance victimaire, ceux-ci ne font que se tirer une balle dans le pied. Certains s'inscrivent peut-être à l'université pour passer le temps, mais de nombreux étudiants y vont avec de véritables attentes intellectuelles. Ce sont eux les véritables victimes de la haine du passé qui sévit désormais dans nos facultés. •

LE CLAN DES BARBARES

Par Barbara Lefebvre



Véhicule de police incendié à Viry-Châtillon (Essonne), lors d'une attaque contre les forces de l'ordre au cocktail Molotov, 8 octobre 2016.

Le docteur Maurice Berger traite à la fois les jeunes bourreaux et les victimes de violence gratuite. Pour ce pédopsychiatre, l'ensauvagement des enfants est dû à plusieurs facteurs – cadre familial défaillant, culture clanique, sentiment d'impunité – qui inhibent l'émergence de l'individu.

De nombreux commentateurs de la vie française s'accordent à constater l'ensauvagement de notre société. La regrettée Thérèse Delpech avait publié en 2005 un ouvrage décisif sur ce thème pour éclairer la faiblesse des sociétés occidentales face à leurs adversaires, faiblesse qui trouve sa racine dans la déroute intellectuelle et morale. Elle y analysait déjà « le cycle de cruauté gratuite » dans lequel nous sommes plongés depuis le début du ^{XXI}^e siècle. Déplorer l'ensauvagement comme le font certains politiques ou polémistes n'a de sens que si on s'interroge sur ses causes, ses formes, ses visages et surtout les moyens d'en interrompre le cours fatal. En qualité d'enseignante, j'ai maintes fois raconté combien l'état catastrophique de notre école publique révélait l'ensauvagement continu de la France, l'un des

© SAMSON / AFP

facteurs en étant la déculturation de masse encouragée par les pédagogistes. Mon discours s'est heurté au mur du déni de la médiacratie, aux insultes des boutiquiers de l'antiracisme, au mépris d'une certaine classe intellectuelle envers la petite prof de collège que je suis fière d'avoir été. Puis tous ces « sachants » se sont pris le mur du réel en pleine face avec les attentats de 2015, 2016 et les suivants, et soudain la « violence du monde » leur est apparue en toute lumière. Ils n'avaient pas vu, par exemple, qu'en 2006, avec l'assassinat d'Ilan Halimi par le « gang des barbares », tout était déjà là concernant l'ensauvagement, car, au-delà des motivations anti-juives de certains, les tortures infligées à Ilan par ses geôliers relevaient de la violence gratuite.

Ces jeunes sont incapables de supporter la solitude, le silence, le face-à-face avec soi-même

Dans un pays où près de 800 violences gratuites sont déclarées quotidiennement à la police, soit une toutes les deux minutes, on se dit que la réalité de l'ensauvagement mériterait une mobilisation aussi forte que celle concernant les violences conjugales et la centaine de meurtres qui en résulte ; d'autant que le lien existe entre les deux phénomènes. Un livre éclaire avec puissance, intelligence et pragmatisme la problématique des violences gratuites. Comme tous les précédents ouvrages du docteur Maurice Berger, celui-ci est une lecture indispensable pour les enseignants, les travailleurs sociaux, les élus, les « sachants » des sciences sociales.

Le docteur Berger a créé en 1979 le service de pédopsychiatrie du CHU de Saint-Étienne, puis y a dirigé de 1989 à 2014 le service de psychiatrie de l'enfant, prenant en charge des enfants violents âgés de 2 à 12 ans dans le cadre de deux hôpitaux de jour. Il travaille désormais dans un centre éducatif renforcé (CER) et dans un centre de réadaptation fonctionnelle pour adultes. Il traite donc les bourreaux et les victimes de violence gratuite.

À la différence de certains sociologues, Maurice Berger n'est ni un militant ni un idéologue, ce qui rend son travail si précieux. Factuel, il n'avance une analyse, une recommandation, qu'à l'appui de faits observables. Au fil des années, il s'est efforcé de montrer l'imbrication des causes de la violence gratuite, qui ne sauraient se réduire aux difficultés socioéconomiques ou à la ghettoïsation, comme la doxa nous le répète depuis trente ans. Cette doxa a conduit à laisser des milliers d'enfants dans la souffrance psychique, à abandonner certaines familles en détresse quand elle encourageait celles qui fonctionnaient sur la maltraitance au nom de la culture différentialiste de l'excuse.

Dans son dernier livre, Maurice Berger expose au fil de

chapitres thématiques les causes de la violence gratuite et montre comment on pourrait, si on s'en donnait les moyens, en limiter les conséquences tragiques. Les dysfonctionnements de la cellule familiale constituent le socle fondateur de ces violences. Plus de 60 % des jeunes reçus par le docteur Berger ont été exposés, avant l'âge de 2 ans, de façon répétée à des scènes de violences conjugales. Nombre de ces jeunes violents ont été négligés ou maltraités par leurs parents : une mère dépressive qui se désintéresse de sa progéniture parce que mariée de force et/ou violentée par son conjoint, un père fantomatique qui ne se manifeste qu'en frappant. L'absence de moments de jeu avec les parents, « *aliment de la croissance psychique* » de l'enfant comme le rappelle Maurice Berger, qui produit à terme une rigidité mentale. Autre cause saillante : le fonctionnement clanique du groupe familial qui emprisonne l'individu et lui interdit toute autonomie de pensée et d'action. Il observe ainsi chez ses jeunes patients issus de l'immigration maghrébine (88 % des résidents de son CER) une incapacité à s'éloigner du foyer familial, même maltraitant, et du quartier qui fonctionne aussi sur un mode clanique, où le jeune se promène constamment en groupe. En effet, autre point essentiel, ces jeunes sont incapables de supporter la solitude, le silence, le face-à-face avec soi-même. Cette capacité à l'individuation de la pensée n'a pas été acquise dans la petite enfance, faute d'interactions avec des adultes constituant un cadre rassurant, en même temps qu'une butée éducative quand les règles de la vie commune pacifique sont franchies.

C'est bien ici que le constat du docteur Berger rejoint celui de la société entière : l'ensauvagement résulte de l'impunité, de l'absence de butée éducative. Avec l'aide à la parentalité dès la naissance quand c'est possible, la meilleure prévention de la violence gratuite, c'est de faire en sorte que l'enfant qui dévie rencontre immédiatement la limite éducative tracée par l'adulte. Un mineur violent qui n'a pas reçu le cadre éducatif nécessaire, n'a jamais pu tolérer l'autorité du maître à l'école ni la vie au sein du collectif scolaire, peut aller très loin dans la transgression avant que la réponse judiciaire ne vienne l'interrompre. Une politique volontariste doit tenir les deux bouts de la chaîne : d'une part, engager des mesures pour assurer un cadre (familial ou non) rassurant où l'enfant peut se développer comme individu, et non comme membre du clan – car cela induit une violence inévitable puisque l'ordre public en France n'est pas établi sur la base de règles claniques ; d'autre part, assurer l'exécution de sanctions judiciaires qui sanctionnent et accompagnent ces mineurs dès le premier délit de violence ; la fameuse « tolérance zéro » dont, comme du yeti, on a tous entendu parler, mais qu'on n'a jamais vue ! •



Maurice Berger, *Chronique de la violence ordinaire*, L'Artilleur, 2019.

USA : LE RACISME REVIENT (AUSSI) PAR LA GAUCHE

Par Geoffroy Géraud-Legros

Relancée par un tweet, la « querelle de Pocahontas » oppose depuis sept ans Donald Trump à sa rivale Elizabeth Warren. Cette polémique autour des origines ethniques de la sénatrice démocrate révèle l'emprise des enjeux identitaires sur la vie politique américaine.

« **M**adame Warren porte peut-être le tribalisme dans son ADN. » Ce tweet posté mi-novembre par Lloyd Blankfein, l'ancien PDG de Goldman Sachs, a relancé la « polémique de Pocahontas ». Longtemps faiseur de roi au sein du Parti démocrate, appui décisif de Barack Obama dès 2008 et partisan d'Hillary Clinton en 2016, Blankfein répliquait aux attaques de la sénatrice Elizabeth Warren. La candidate à l'investiture démocrate, qui talonne Joe Biden et surclasse Bernie Sanders dans les sondages, l'accuse d'avoir réalisé « 70 millions de dollars de bénéfices » lors de l'effondrement financier de 2008.

L'hostilité de la « populiste des prairies » à Goldman Sachs et consorts est connue. Nommée en 2010 à la tête de l'Agence de protection des consommateurs (CFPA) par Barack Obama, M^{me} Warren promettait de « faire cracher les dents et le sang » aux *too big to fail*¹. Cette sortie lui a valu d'être évincée de la CFPA par la Maison-Blanche, sur les instances conjointes de Joe Biden et d'Hillary Clinton.

Face à la polémique déclenchée par son tweet, Lloyd Blankfein a déclaré qu'il s'agissait d'« art impressionniste ». Sa référence à l'ADN de Warren n'en a pas moins relancé l'invraisemblable polémique dite de « Pocahontas » qui oppose Donald Trump à sa rivale démocrate depuis 2013, date de l'élection de celle-ci



au poste de sénatrice du Massachusetts. Pendant la campagne de ce qui fut la sénatoriale la plus chère de l'histoire américaine, le républicain sortant Scott Brown avait dirigé ses attaques contre les origines familiales « cherokee » souvent mentionnées par sa concurrente, qui fait remonter son « sang indien » au *Trail of Tears* – la « Piste des larmes », la déportation,

au début du XIX^e siècle des Amérindiens vers les plaines de l'Oklahoma, où s'enracine la famille de M^{me} Warren : « Je suis très fière de cet héritage, [...] c'est l'histoire longue de notre famille, telle que nous l'ont transmise mon père et ma mère, mon papi et ma mamie », déclarait-elle à NPR en 2012. Mensonge, affirment les républicains, qui accusent la démocrate d'avoir voulu bénéficier des dispositifs de discrimination positive.

Inaudible lors de la campagne de 2013, qui s'acheva par la défaite de M. Brown, l'accusation a depuis fait florès dans la bouche de Donald Trump, qui, depuis 2012, affuble la sénatrice du sobriquet « Pocahontas ». La blague est vite devenue un des leitmotivs du discours trumpiste : en 2017, lors d'une cérémonie officielle en mémoire des *codebreakers* navajo, héros de la Seconde Guerre mondiale, le président a prononcé un discours mémorable mentionnant 26 fois « Pocahontas ». En juillet 2018, après avoir répété que M^{me} Warren n'avait « pas une goutte de sang indien », Donald Trump lançait un défi à la sénatrice : « Qu'elle fasse un test ADN. » Provocation assortie d'une offre d'un million de dollars « à l'œuvre de charité de son choix » si apparaissait la trace « du moindre sang indien ».

Piquée au vif, Elizabeth Warren postait à la mi-octobre 2018 sur Twitter un test ADN soumis anonymement à un laboratoire spécialisé, assorti de son décryptage par un l'éminent biologiste Carlos Bustamante, qui faisait apparaître la « preuve solide » de la présence d'un ADN amérindien « entre six et dix générations en arrière » – ce qui correspond peu ou prou à la « légende » familiale d'Elizabeth Warren, née Herring. Selon le scientifique, la sénatrice aurait « dix fois plus d'ADN indien » qu'un habitant de l'Utah.

Quelques semaines auparavant, un reportage du *Boston Globe* avait établi que les origines d'Elizabeth Warren n'avaient pas été prises en compte pour son recrutement à Harvard en 1993. Warren, qui était alors membre du Parti républicain et « conservatrice intransigeante », rappelle le magazine *Politico*, avait été recommandée par Charles Fried, un proche de Ronald Reagan peu suspect de sympathie envers les dispositifs d'affirmative action.

Digne d'un roman de Philip Roth, cette querelle du sang révèle la double pression des politiques identitaires et du politiquement correct sur le jeu politique américain.

En s'imaginant clore le débat par une expertise, la juriste Elizabeth Warren a fait preuve d'une confondante naïveté. Le président des États-Unis a répondu par la mauvaise foi – « Je n'ai jamais promis un million de dollars. » – et la vulgarité – « Je paierai si je peux tester moi-même l'ADN d'Elizabeth Warren. » Conclu-

sion, délivrée lors d'un meeting en Arizona : « Nous ne pouvons plus l'appeler Pocahontas... car elle n'a pas une goutte de sang indien. »

Que vaut « une goutte de sang » ? Beaucoup, tant pour Donald Trump, qui exige un test ADN, que pour M^{me} Warren, qui s'exécute. Il faut croire que la *one-drop rule* – la « règle de la goutte de sang » ségrégationniste est encore en vigueur dans bien des têtes.

La « race biologique » est, en revanche, étrangère aux règles tribales amérindiennes. Les représentants de la « Cherokee nation », qui maîtrisent l'inscription aux registres ethniques, rappellent régulièrement que M^{me} Warren n'est pas des leurs. En réalité, l'« indianité » affichée par M^{me} Warren se résume à quelques coquetteries aussi ridicules qu'inoffensives : de temps à autre, il lui a pris la fantaisie d'aller du statut de « Blanc » à celui de « Cherokee »... ou de signer « Elizabeth Warren, Cherokee », un chapitre d'un livre de cuisine collectif paru en 1984, où on trouve la recette « indienne » (*sic*) du « crabe mayonnaise ».

Chez les Afro-Américains, la recherche d'ADN est devenue « pop »

Le test ADN a cependant déchaîné l'extrême gauche qui voit désormais en Warren une raciste qui nie que la race « est une construction sociale ». Harcelée de tous bords, la sénatrice a en janvier dernier présenté des excuses aux Amérindiens, sans éteindre l'incendie. L'intransigeance des « radicaux » envers Warren serait soutenable si, en d'autres circonstances, les mêmes ne se pâmaient devant les revendications minoritaires étayées par la génétique. Ainsi, pour le *Los Angeles Times* et le *Huffpost*, ont-ils chaudement approuvé, en 2007, le test ADN qui a permis à l'acteur afro-américain Isaiah Washington d'accéder à la nationalité sierra-léonaise. Chez les Afro-Américains, la recherche d'ADN est, dit-on, devenue « pop ». Si on célèbre Washington là où Warren est clouée au pilori, c'est parce que l'acteur s'est trouvé des ancêtres qui lui ressemblent, à la différence de la sénatrice, à qui on reproche de faire état d'un lointain métissage alors qu'elle est blanche.

Les lois raciales « Jim Crow » interdisaient le *racial passing*, par lequel ceux qui avaient une « goutte de sang » noir se faisaient « passer pour des Blancs » ; ruse de la raison raciste, l'esprit ségrégationniste ressuscité par le politiquement correct souffle aujourd'hui à gauche dans le même sens que le racisme à la papa de Donald Trump. •

1. Entreprises trop grosses pour que l'État les laisse tomber en cas de risque de faillite.

TCHERNOBYL TOURISME AU CŒUR DU RÉACTEUR

Par Bertrand Alliot,
Photos : Louis-Marie Préau

Trente-trois ans après l'explosion nucléaire, Tchernobyl exploite la manne du tourisme. Dans cette cité fantôme, les voyageurs découvrent des animaux sauvages et une activité industrielle insoupçonnée. Reportage.

Après la sortie de Kiev, on roule vers le nord pendant deux heures, les nids-de-poule ralentissent l'allure du véhicule, le check-point apparaît. À partir de là, on ne peut plus voyager librement. Nos deux guides s'appellent Aleksandr, dont le fameux Aleksandr Sirota. Ce pionnier du tourisme dans la zone contaminée est un enfant du pays, évacué avec sa mère de la ville de Prypiat à la suite de l'explosion du réacteur 4 le 26 avril 1986. Les consignes sont données. Les vêtements doivent être couvrants. Il est interdit de manger ou de boire à l'extérieur des véhicules ou des bâtiments, interdit de s'asseoir sur le sol et même d'y poser son sac. Les chaussures ? Il suffira de les laver en rentrant... Ne rien toucher, ne rien prélever. Ne pas boire d'alcool. Nos deux guides nous suivront comme notre ombre. La zone des 30 kilomètres autour de la centrale est à nous. Ici vivaient 115 000 personnes, évacuées dans les jours et les semaines qui ont suivi l'explosion de la centrale de Tchernobyl. Aujourd'hui, ce no man's land supposé est loin d'être désert. Nous allons le découvrir, il est même le théâtre d'un étonnant manège.

Le sol sablonneux, les vastes étendues de pins et les prairies herbeuses évoquent parfois la forêt de Fontainebleau. La plupart des visiteurs empruntent directement la large route qui mène à la centrale où s'est joué le drame. Nous préférons les chemins de traverse qui nous mènent dans des villages abandonnés dont les

petites maisons de bois sont toujours debout, au milieu des bouleaux et des buissons. La météo clémente, les couleurs de l'automne, le calme donnent une impression de sérénité. Un panneau en forme de menhir indique en russe la direction à suivre pour rejoindre le « Camp pionnier, MERVEILLEUX ». La colonie de vacances des jeunesses communistes qui accueillait tous les enfants de 9 à 14 ans se trouve à quelques encablures, au milieu des bois. Construits dans les années 1970, les réfectoires et les dortoirs en ruine sont parsemés de trous béants, dans lesquels nos guides nous prient instamment de ne pas tomber, qui trahissent les anciennes infrastructures souterraines. Partout, il y a des vestiges des anciens jeux d'enfants, comme cette fine et grande pyramide rouillée à tête de girafe qu'Aleksandr, gamin, prenait pour un vaisseau spatial. Un auvent délabré réservé aux parents qui venaient rencontrer leur progéniture ressemble à une chapelle. Sur le mur qui soutient encore le squelette de l'édifice, un palais des mille et une nuits en mosaïque est resté intact, comme la croix brillante au milieu des décombres de Notre-Dame. Ici, les cris des enfants se sont tus subitement en 1986. Le lieu est devenu le camp de base des premiers liquidateurs, pionniers parmi les 600 000 hommes employés jusque dans les années 1990 pour nettoyer et assainir la zone.

Ces lieux de vie abandonnés sont légion. Nous déambulons ensuite au cœur d'une ferme collective dont les immenses étables bringuebalantes ou effondrées ont désormais vocation à abriter les animaux sauvages, puis sur les rives d'un port où les arbres abattus par les castors s'encastrent sur des bateaux rouillés. Nous sommes venus le constater et nous pouvons en témoigner : la nature reprend ses droits. La zone possède une qualité dont peu de réserves naturelles européennes peuvent se prévaloir : elle est libre de toute activité agricole. Dans les vastes étendues herbeuses qui longent les routes, on observe aisément les hardes de chevaux de Przewalski, introduits à la fin des années 1990. Certes, il ne faut pas s'attendre à voir surgir des animaux de chaque buisson, mais à l'aube et au crépuscule, nous apercevrons des groupes de cerfs et de biches, et dans les marais, au moins une dizaine d'élans, ces cervidés massifs qui courent comme des gazelles. À l'approche →



Le récepteur de radar de la base militaire DUGA-1, immense structure de ferraille de 80 mètres de haut et 250 mètres de long, novembre 2019.

© Louis Marie Préau

du véhicule, ils tournent rapidement les sabots. Surprenant, alors qu'on nous répète que personne ne les chasse... Peut-être un vieux souvenir du temps maudit de la liquidation où tout ce qui bougeait encore était pourchassé pour être enseveli. En surface, la radioactivité a largement diminué, mais elle est encore partout présente. Affecte-t-elle toujours la faune ? La question suscite toujours la même réponse des biologistes locaux : « rien à signaler ». Aucune anomalie dans les cellules ou l'ADN de la gélinotte des bois, ni chez les nombreux bouvreuils pivouines qui nous ont survolés ou chez les majestueux pygargues à queue blanche qui rodaient sur la rivière Prypiat.

La vie suit son cours dans la zone comme si de rien n'était. En rejoignant l'axe principal et en pénétrant dans la ville de Tchernobyl, à une dizaine de kilomètres de la centrale, tout paraît normal, ce qui procure une

impression d'étrangeté. Des chiens déambulent librement, les hommes en treillis – largement la tenue la plus répandue ici – marchent paisiblement dans les rues. Les pelouses sont entretenues, des bâtiments sont en ruine, mais beaucoup sont en parfait état. Un millier de personnes vivent encore ici, essentiellement des ouvriers travaillant sur le site de la centrale. Les touristes en excursion pour plusieurs jours y passent la nuit, comme ce fut notre cas. Sur le perron du bâtiment qui nous héberge, au milieu d'une meute de chiens inoffensifs, une bouteille de vodka surgit des mains de deux Ukrainiens. Nous buvons de bon cœur et armés de patience et de Google Translate, nous finissons par comprendre qu'ils sont routiers et chargés d'acheminer des grues jusqu'en Europe du Nord. Un jeune homme qui parle anglais est cantonné là pour la nuit avant de reprendre la route le lendemain, avec son groupe de touristes.



Aleksandr Sirota, pionnier du tourisme à Tchernobyl, devant le monument en l'honneur des pompiers, novembre 2019.

Au petit matin, il les mène devant le monument dressé à la gloire des pompiers. Ils furent les premiers sur les lieux de la catastrophe, luttant contre les flammes hostiles et subissant les foudres d'un mal invisible. Beaucoup l'ont payé de leur vie. Aleksandr déplore l'état du monument, se bat pour sa restauration et ne décolère pas. Sur l'ensemble des compagnies touristiques qui déversent chaque jour leurs clients au pied de l'édifice, une seule a dénié répondre à son appel aux dons. Le succès de la zone a attiré des profiteurs qui ont rompu avec l'esprit des pionniers. La manne du tourisme a fait rentrer dans l'arène radioactive ceux que nos guides appellent les « McDonald Tours ». Les bus partis de Kiev dès potron-minet, sans s'écarter de l'axe principal, déposent les visiteurs aux abords des sites d'intérêt jusqu'à la ville fantôme de Prypiat, le bouquet final. Le circuit est bien rodé et le retour au bercail se fait dans la foulée, le soir même. Aleksandr préfère les ambiances plus intimes. Comme à ses débuts, il y a plus de vingt ans, il continue à convoier de petits groupes soucieux de prendre leur temps.

Pour autant, nous ne faisons pas l'impasse sur les incontournables. Pour y accéder, il faut franchir le second check-point, celui des 10 kilomètres autour de la centrale, cette partie de la zone qui fut la plus contaminée. Les gardiens du temple contrôlent les autorisations et laissent le véhicule filer doucement vers l'ouest. Plusieurs cars sont déjà stationnés. À l'entrée d'un bâtiment de briques blanches, et devant un imposant buste de Lénine tout bariolé, un gardien tue l'ennui en faisant danser un chien sur ses pattes arrière. Ce petit spectacle se donne au pied de l'étrange structure visible à des kilomètres à la ronde. Il s'agit de l'émetteur d'un radar, un mur ajouré immense de plus de 80 mètres de haut et de 250 de long, surgissant de la forêt et fait d'un enchevêtrement de câbles rouillés. Duga 1, la base militaire à laquelle il appartenait, administrait un système antimissile intercontinental. Voici l'endroit d'où s'exprimait le fameux « pic-vert russe », ce signal radioélectrique saccadé qui, dans le monde entier, tapait sur les nerfs des radioamateurs, brouillait les radiodiffusions et s'infiltrait dans le réseau filaire ! Il se tut, le 26 avril 1986. Comme celui du canari dans la mine de charbon que le grisou fait taire, le silence du pic-vert était annonciateur. À Prypiat, Aleksandr allait avoir 10 ans.

À l'approche de la centrale, l'abord des routes devient moins sauvage. Nos guides nous invitent à observer le dosimètre. Il indique 0,96 millisievert (mSv), puis atteint momentanément 4,37 à l'endroit même où des véhicules de chantier stationnent et où une dizaine d'ouvriers s'affairent à reboucher des nids-de-poule. Le périmètre a été nettoyé depuis longtemps et le taux de radioactivité reste raisonnable. Il permet à plus de 2 000 personnes de travailler ici, à l'ombre de l'immense sarcophage blanc qui enchâsse le réacteur 4, de l'imposante unité 5 inachevée et de sa tour de refroidissement. Cette zone au cœur de la zone, épiceutre du plus gros

accident nucléaire civil, ne s'est jamais assoupie. La centrale a continué de fonctionner jusqu'en 2000 et reste aujourd'hui un important centre de distribution d'électricité pour l'Ukraine et la Biélorussie. Partout, les treillis militaires croisent les uniformes estampillés « Novarka », nom de l'entreprise qui a construit l'enceinte de confinement. Les projets chinois d'installation d'une centrale solaire géante et ceux européens d'implantation d'un site de stockage de déchets nucléaires devraient assurer à la zone un avenir radieux.

À deux pas, tandis que les ouvriers s'affairent autour de la centrale, partout les touristes et leurs guides déambulent dans la cité abandonnée de Prypiat. Depuis longtemps, pour garantir le dynamisme économique de la zone, le pacte est scellé entre les hommes qui bâtissent et la nature qui détruit. On se promène dans la cité fantôme comme un ramasseur de champignons. Le passé est partout : sur les façades aux vitres brisées des immeubles, sur les balcons où poussent les bouleaux, derrière la fenêtre qu'Aleksandr désigne et où l'on imagine sa mère servant le repas, à l'entrée du cinéma où se dresse une mosaïque presque intacte, sur ce pan de mur célèbre où est inscrit en lettres rouges « *Notre chère Prypiat, notre jeune ville* » ou sur cet autre qui le parodie, « *Place de parking bon marché à louer* ». Curieusement, au premier abord, rien n'est triste malgré le délabrement de cette cité dont, trente heures après l'explosion, 50 000 personnes furent évacuées. Le tourisme a remplacé la vie. De tous côtés, les visiteurs sortent du sous-bois et convergent au pied de la célèbre grande roue aux nacelles jaunes. Venus d'Allemagne visiter la ville de Kiev, Adrian et Jen n'ont pas longtemps hésité à s'offrir cette excursion atypique. Enthousiastes et avides d'apprendre, les nombreux fans de la série produite par HBO sont enfin sur place, après avoir trépané pendant des mois. Andrzej est plus flegmatique, mais tout aussi passionné. Bonnet noir, lunettes noires, veste noire, pantalon noir et appareil photo en bandoulière, ce Polonais est venu la première fois en 2009. En compagnie de son guide attiré, il entame son 17^e séjour. Il aime tout de cette vaste zone que la nature et les hommes continuent de façonner, surtout ces vieux villages aux maisons de bois délabrées. Le destin des petites gens le hante, de ceux qui n'avaient encore jamais franchi la frontière des communes voisines et qui s'en sont allés en laissant tout derrière eux.

La centrale s'éloigne alors que nous marchons à l'aube vers le sud, sur la digue qui pénètre au sein de l'immense réservoir de refroidissement. Un artiste pourrait poser là son chevalet, peindre le clinquant sarcophage blanc, la vieille unité 5 flanquée de ses grues rouillées et la tour de refroidissement d'où n'est jamais sortie la fumée blanche. •

Remerciements : Oleksiy Pichkurenko et Elena Lyshtvan
Pour visiter la zone de Tchernobyl, rendez-vous sur www.chernobyl1986.com.

BELFAST L'ARC-EN-CIEL MENACÉ

Par Ana Pouvreau



Belfast, octobre 2019.

Plus de vingt ans après la signature de l'accord de paix entre protestants unionistes et catholiques républicains, la capitale de l'Irlande du Nord risque de subir les affres du Brexit. En pleine crise politique, Belfast traverse une catastrophe industrielle et craint les ombres du passé.

© Paul Faith / AFP

Peu de villes dans le monde oseraient tenter de transformer l'une des plus grandes catastrophes maritimes de l'Histoire en un atout touristique de premier plan. C'est pourtant le cas de Belfast, capitale de l'Irlande du Nord, dont le musée Titanic Belfast¹, entièrement dédié à la catastrophe du *Titanic*, attire 900 000 visiteurs par an. Érigé à l'endroit même où le célèbre navire fut construit, le musée a été ouvert au public en 2012 à l'occasion du centenaire du naufrage spectaculaire qui envoya le luxueux paquebot, réputé insubmersible, et ses quelque 1 500 passagers sombrer par près de 4 000 mètres de fond, après une collision avec un iceberg.

Alors que Titanic Belfast témoigne de l'ouverture sur le monde et de la prospérité naissante d'une ville longtemps délaissée, la nouvelle de la fermeture des chantiers navals Harland and Wolff, mythiques constructeurs du *Titanic*, est tombée comme un couperet au mois d'août dernier. Dans cette province toujours sous perfusion du gouvernement de Londres, ces chantiers, fondés en 1861, ont constitué pendant des décennies la cheville ouvrière de l'économie de la ville.

Les négociations pour la reprise de Harland and Wolff ont été ardues, mais moins que celles sur l'avenir de l'Irlande du Nord. Lors du référendum de juin 2016, 55,8 % des habitants ont voté en faveur du maintien du Royaume-Uni dans l'Union européenne. Mais avec le Brexit, l'épineuse question de la frontière de 500 km qui sépare l'Irlande du Nord de la République d'Irlande est loin d'être résolue. Boris Johnson s'est rendu à Belfast une semaine après son investiture comme Premier ministre britannique. Mais depuis 2017, les Nord-Irlandais sont privés de gouvernement local, en raison des dissensions persistantes entre unionistes du Parti unioniste démocrate (DUP²) et républicains du Sinn Féin³, notamment.

Vingt et une années ont passé depuis la signature de l'accord de paix de 1998. Pour le professeur John Gillespie de l'université de l'Ulster⁴, il n'y a plus d'appétit pour la violence en Irlande du Nord et les communautés aspirent avant tout à la paix et à la prospérité. Mais au cœur du quartier protestant de Sandy Row, tout près du centre-ville et de la gare d'autobus, les édifices sont pavoisés aux couleurs de l'Union Jack, le drapeau britannique. Des étendards sont récemment apparus sur les façades des maisons en soutien au mystérieux « Soldier F. ». Le procès de cet ancien militaire britannique d'un régiment parachutiste – dont l'identité n'est pas révélée – a débuté le 18 septembre 2019. Il est accusé du meurtre de plusieurs personnes lors de la tuerie du « Bloody Sunday » à Londonderry. C'était en janvier 1972 !

Même atmosphère chez les protestants de Shankill Road. Là, nombre d'habitants ont travaillé de génération en génération sur les chantiers navals et dans

l'industrie avant d'être remplacés malgré eux par une main-d'œuvre moins chère, originaire de Pologne et des pays Baltes, entrés dans l'UE en 2004. Dans l'optique des laissés-pour-compte de ce quartier ouvrier, le Brexit laisse malgré tout entrevoir une chance de retrouver un travail lorsque l'immigration en provenance d'Europe de l'Est se sera tarie. 30 000 émigrés polonais et plus de 10 000 Baltes vivraient actuellement en Irlande du Nord sur une population totale de 1,9 million d'habitants.

Au bout de Shankill Road, jalonnée de plaques commémoratives et de mémoriaux en hommage aux victimes des attentats passés de l'IRA⁵, Lanark Way conduit vers des « portails de la paix » (*Peace Gates*), qui continuent de s'ouvrir et de se fermer à heures fixes chaque jour, afin d'éviter les affrontements communautaires. De l'autre côté de ces lourdes portes métalliques, s'étend le quartier catholique situé autour de Falls Road, véritable bastion républicain. En rebrousant chemin et en tournant sur Cupar Way, on tombe sur le « Mur de la paix » (*Peace Wall*), euphémisme désignant un mur de 7,5 mètres de hauteur séparant les deux communautés.

Dans cette atmosphère particulière, des autobus déversent des grappes de touristes étrangers venus admirer les *murals*, ces immenses fresques qui rappellent les trois décennies sanglantes (1969-1998), pudiquement appelées « les Troubles ». Du côté loyaliste, on affiche son soutien aux forces armées et de sécurité britanniques et aux paramilitaires de l'UVF (Ulster Volunteer Force). Dans le camp républicain, les *murals* honorent les « martyrs » de la cause, comme le militant de l'IRA Bobby Sands et les héros traditionnels de la gauche, comme Che Guevara ou Fidel Castro.

En contrepoint à la visite de Boris Johnson, le Premier ministre irlandais, Leo Varadkar, a fait pour la première fois, le 3 août 2019, le voyage de Dublin à Belfast pour apporter son soutien à la « fierté gay », la *Belfast Pride*. Ardent partisan de l'UE et militant de la cause LGBT, il a déclaré avec ferveur devant des milliers de participants drapés dans des étendards arc-en-ciel : « *L'Irlande du Nord n'est ni orange* (en référence aux protestants nord-irlandais) *ni verte* (couleur des catholiques), *mais elle a les couleurs de l'arc-en-ciel*. » Dans un contexte si émotionnellement chargé, il est peu probable cependant que ces paroles apaisantes suffisent à dissiper les nuages d'incertitude qui s'accumulent de plus en plus dans le ciel belfastois. En plus du Brexit, cinquante ans après le début des « Troubles », la volonté d'en découdre à nouveau semble se faire jour chez les militants de la nouvelle Armée républicaine irlandaise, dite « véritable », la New IRA (NIRA). •

Infos sur l'Irlande du Nord : discovernorthernireland.com

1. titanicbelfast.com

2. Democratic Union Party, partisan de l'union politique avec la Grande-Bretagne.

3. Le Sinn Féin est en faveur d'une Irlande unifiée.

4. Entretien avec l'auteur du 12 août 2019.

5. Armée républicaine irlandaise.

L'ESPRIT DE L'ESCALIER

Par Alain Finkelkraut



« L'Esprit de l'escalier », l'émission culte d'Alain Finkelkraut et d'Élisabeth Lévy, est de retour en exclusivité une fois par mois sur RNR.TV.

L'AFFAIRE POLANSKI

Faut-il aller voir *J'accuse* ? Oui et de toute urgence. De la scène inoubliable de la dégradation de Dreyfus à la réhabilitation finale, Polanski raconte l'Affaire du point de vue du colonel Picquart, l'officier plein d'avenir et de préjugés antisémites qui a mis sa carrière et même sa vie en péril quand il a découvert que le prisonnier de l'île du Diable n'était pas le traître. C'est un film tout ensemble austère et palpitant qui donne beaucoup à penser.

Mais comme Polanski est accusé de viol par une ancienne actrice, quarante-cinq ans après les faits, les néoféministes appellent au boycott, avec l'agrément du ministre de la Culture en personne. Et la bonne presse, *Télérama* en tête, nous explique qu'il est temps d'en finir avec le dogme proustien de la distinction entre

l'homme et l'artiste. Tzvetan Todorov affirmait déjà, naguère, que « si Shakespeare, miraculeusement revenu au monde, nous apprenait que son passe-temps favori était le viol de petites filles, nous ne devrions pas l'encourager dans cette voie, sous prétexte qu'il pourrait produire un autre Roi Lear. Le monde n'est pas fait pour aboutir à une œuvre d'art ». Mais admettons un instant que cette hypothèse délirante soit vraie ou que Shakespeare nous cache encore quelque secret honteux. *Le Roi Lear* n'en resterait pas moins une des pièces les plus profondément humaines du répertoire européen. Preuve éclatante du mystère de la création et qu'on ne peut confondre dans un même opprobre l'artiste et l'homme. Salaud intégral, Céline a écrit le *Voyage au bout de la nuit* qui n'est, en aucune manière, l'expression de son ignominie.

Mais nos procureur.e.s. n'en ont cure. Gauguin, Balthus, Woody Allen, Polanski : ils et elles ont mis sur pied un tribunal affranchi des règles du droit qui, pour faire la place aux femmes et aux minorités, n'épargnera bientôt aucun mâle blanc.

LA CONFESSION DU VIOLEUR

Sous l'influence de Cyrano de Bergerac (long, mon nez ? Non : immense. « C'est un cap. Que dis-je ? C'est une péninsule »), j'ai toujours pensé que la réaction la plus civilisée à une moquerie ou à une agression verbale était la surenchère ironique. À Caroline de Haas, qui m'accusait, sur le plateau de LCI, de faire l'apologie du viol, j'ai donc répondu par un vibrant *coming out* : « Je dis aux hommes : "Violez les femmes", d'ailleurs je viole la mienne tous les jours. » Résultat : le Parti socialiste a saisi le CSA, quatre députés de la France insoumise ont fait un signalement au parquet, une pétition exigeant l'arrêt immédiat de mon émission « Répliques » a été envoyée à Radio France et toute la gauche béarnaise – des radicaux aux communistes – a réclamé la déprogrammation d'une conférence que je devais tenir à Pau le 23 novembre. Les organisateurs n'ayant pas cédé, j'ai bénéficié dès ma descente d'avion d'une protection policière rapprochée. Et deux officiers de sécurité m'ont raccompagné jusqu'à l'aéroport. La gauche qui incarne longtemps, comme le dit Jacques Julliard, l'alliance de la justice et du progrès, est-elle en train de mourir de bêtise ? Le premier degré fait-il la loi en France ? Cette patrie littéraire devient-elle une société littérale ?

Toutes les personnes qui me clouent au pilori n'ont pas pris, il est vrai, mon « cri du cœur » au pied de la lettre. Mais, proclament-elles, *on ne rigole pas avec ces choses-là*. Ah, bon ? Croit-on



que lorsque, du fait de mon souci constant d'Israël ou de ma défense de l'identité française, on me traite de raciste voire de nazi, j'évoque, la voix tremblante, l'avant-bras tatoué de mon père ? Non, j'en rajoute et je dis que la déportation des mauvais Français est mon plus cher désir. Plus les accusations portées contre moi sont lourdes et plus ma fureur prend le ton de l'ironie. Cette indignation ridicule a dissimulé, qui plus est, le vrai scandale qui s'est produit pendant l'émission. La chercheuse militante Maboula Soumahoro développant le thème hélas rebattu du racisme d'État, Francis Szpiner l'a interpellée vivement : « Il y a du racisme en France, mais je ne vous permets pas de dire que la France est un pays raciste. » Réponse de Maboula Soumahoro : « Je suis française comme vous, je fais ce que je veux, je dis ce que je veux. » Je suis alors intervenu : « Vous êtes universitaire, vous n'êtes pas victime de la ségrégation, vous exercez dans ce pays. Ne pourriez-vous pas montrer un peu de gratitude ? » David Pujadas me demandant de m'expliquer, j'ai précisé que j'étais moi-même

un enfant de parents immigrés, que j'avais fait mes études à Paris, que j'avais pu enseigner à l'école Polytechnique et que j'étais reconnaissant d'avoir un accès direct, par ma langue maternelle, à une littérature magnifique. Et j'ai demandé à Maboula Soumahoro pourquoi, quels que soient par ailleurs ses griefs, elle se refusait à dire merci. La représentante des écologistes Sandra Regol a pris alors Pujadas à témoin de l'insulte dont je venais de me rendre coupable. Le contraire de la gratitude, c'est le ressentiment, c'est la haine. Et la haine, nous a-t-on appris sur le plateau de LCI, est l'attitude désormais requise par l'antiracisme. Cette francophobie va triompher, prévient, avec un large sourire, Maboula Soumahoro : « Vous paniquez parce que votre monde est en train de finir. » J'aimerais que sa prédiction soit fautive. Mais vu le train où va l'Histoire, je n'y mettrais pas ma main au feu.

LA MANIFESTATION CONTRE L'ISLAMOPHOBIE

Même s'ils sont beaucoup moins nombreux que les actes antisémites ou antichrétiens, les actes antimusulmans doivent être dénoncés sans relâche et punis sans faiblesse. Mais le concept d'islamophobie est l'alibi de l'islam séparatiste et de l'islam conquérant. Ce concept installe ses utilisateurs dans le seul registre du grief et de la plainte. Peu leur importe qu'il y ait aujourd'hui 3 000 lieux de culte musulmans contre 900 en 1985 : en tant que victimes d'une société et d'un État islamophobes, ils n'expriment que des doléances, comme si, en dépit même de toutes les violences commises au nom de l'islam, la pensée critique et la remise en question de soi devaient rester à jamais une prérogative européenne. La présence, le 10 novembre, à la manifestation contre l'islamophobie, de nombreux écologistes et des leaders de la France insoumise témoigne de la conjonction inédite entre l'idéalisme compassionnel et le réalisme sordidement calculateur. Nos « progressistes » se portent au secours des humiliés pour mieux flatter un électorat potentiel. À chaque fois qu'il fustige le communautarisme, Jean-Luc Mélenchon vise le CRIF. Aucun risque de sécession de ce côté-là, mais il n'y a que 700 000 juifs en France pour 6 millions de musulmans. Le compte est vite fait. Et comme les Insoumis n'ont pas, malgré une démagogie effrénée, réussi à séduire les gilets jaunes de la France périphérique, ils tablent sur la France des quartiers, dont la population ne cesse de croître. Il y aura donc aux prochaines élections des listes communautaires et des listes clientélistes, c'est-à-dire communautarisées. L'ingratitude a de beaux jours devant elle. •

MURAY

ART DE
DESTRUCTION
MASSIVE

LE JOURNAL
1989-1991

44

Muray, le désenchanteur
Élisabeth Lévy

48

Journal d'un écrivain radicalisé
Jacques Drillon

54

Michel Desgranges
L'ami des Belles Lettres
Daoud Boughezala

Philippe Muray au milieu des années 1980.

© D.R.



Philippe Muray.

MURAY LE DÉSENCHANTEUR

Par Elisabeth Lévy

Le troisième tome du *Journal* de Philippe Muray couvre une période charnière (1989-1991) durant laquelle il rompt avec ses parrains. Sûr de son génie, l'écrivain conjugue le style célinien et l'ambition balzacienne pour déclarer la guerre à son temps. Ainsi commence le combat de Muray contre le reste du monde.

Lire un journal intime, particulièrement celui d'un écrivain et particulièrement celui de Philippe Muray, c'est s'exposer d'emblée à une dissonance temporelle et mentale. Les phrases écrites au fil du temps, au rythme de la vie, au gré des tours, détours et retours de la pensée, nous parviennent – d'outre-tombe – comme un texte achevé dont la cohérence de fer, malgré toutes sortes de contradictions, semble presque miraculeuse. Ce qui l'est tout autant, c'est qu'avec trente ans d'avance, Muray voit naître le nouveau monde et ses fondations en forme d'oxymore : mort de Dieu et déploiement universel de la bondieuserie, minorités hargneuses et opprimées, culte de l'individu et haine de la singularité. Il s'amuse de voir une même société passer en quelques mois « de la protestation vertueuse en faveur de Rushdie, à l'indignation également vertueuse contre tout énoncé sexiste » (17 janvier 1990).

Mort de la transcendance, mort de l'art, mort de la littérature, mort du sexe. Muray ne cesse jamais de payer sa dette – d'autant que, comme tous les artistes, il préfère les rivaux morts aux vivants. Cependant, composer l'oraison funèbre du monde ancien ne l'intéresse pas, ce qu'il veut, c'est baptiser le nouveau en forgeant les catégories et les concepts qui permettront de le penser.

Page après page, Muray devient Muray, sa voix s'éclaircit, son écriture se trempe dans l'acide. La fin de l'Histoire pointe son nez, le Parti Dévot Global annonce l'Empire du Bien. Il fait son miel des célébrations du bicentenaire de 1789, rappelant le mot de Napoléon à Las Cases : « *La Terreur, en France, a commencé le 4 août.* » Tout en observant que cette Révolution qui lui inspire une franche aversion ne peut même plus être un objet de discussion : « *Que signifie-t-elle, à l'époque où les scooters des mers tranchent les cous bien plus efficacement et joyeusement que la guillotine ? Comment s'enthousiasmer pour les sans-culottes quand les filles, sur les plages, se promènent sans slip ?* » (20 août 1989) Fin 1989, il suit avec passion les événements de Roumanie et la fin télévisée des Ceausescu : « *La Société de Pacotille médiatique a enfin trouvé son contraire hideux. L'avertissement que le Spectacle adresse à ses ennemis est clair : qui n'est pas avec nous est avec ces deux monstres condamnés par le sens de l'Histoire, et finira comme eux, un jour ou l'autre, criblé de balles au pied d'un mur.* »

Si l'abattement, la prostration, la conviction d'avoir tout raté (à 45 ans) reprennent régulièrement le dessus – il lui arrive même d'être carrément pleurnichard –, une certitude résiste : celle d'être un génie. Le seul vivant. « *Le seul mot qui devrait être interdit de pluriel* » : écrivain (20 mars 1989). « *Relu Rubens hier et aujourd'hui. Mon impression ? Chef-d'œuvre.* » (4 janvier 1991¹). Ses ailes de géant ne l'empêchent d'être mortifié par le silence de plomb qui accueille *La Gloire de Rubens*, comme *Postérité*, trois ans plus tôt. Il ne pardonne pas ce double échec à Bernard-Henri Lévy et à Grasset. « *On n'a plus besoin de perdre ses manuscrits à la Bastille, de nos jours (comme Sade et les Cent vingt journées, Ndlr), pour assister à leur disparition corps et biens ; il suffit de les publier chez Grasset.* » (24 mai 1991). Et quelques jours plus tard, le 28 mai, il conclut : « *Je n'ai pas les moyens sociaux de mes moyens intellectuels. C'est-à-dire : je ne suis pas employé d'édition, journaliste, etc. Et pourtant, littéralement, esthétiquement, j'ai raison. Donc je suis foutu.* » Il lui arrive même de se plaindre de ce que son téléphone ne sonne pas. Le récit récurrent de ses démêlés avec Grasset et →

avec l'édition tout entière, coupable de vouloir tuer la littérature, nourrit un mimétisme plus ou moins conscient avec celui qu'il a élu comme double maudit : Céline, dont il relit inlassablement *Mort à Crédit* et *Guignol's Band*. « *Céline pendant qu'il écrit Mort à Crédit : "Il a fallu aussi remonter franchement tout le ton sur le plan du délire. Alors les choses s'emboutissent naturellement."* [...] *Ce sera désormais son unique souci esthétique, son seul impératif catégorique. Si pas délire (grossissement, densité, émotion, passage au "direct"), rien.* » Pendant quelques mois, Muray s'essaie au délire et fait un usage immodéré des points d'exclamation et de suspension. Mais l'invective et l'émotionnant ne sont pas son registre, ce *ton remonté* lui sied moins que la férocité joyeuse et bouillonnante qui deviendra sa véritable voix.

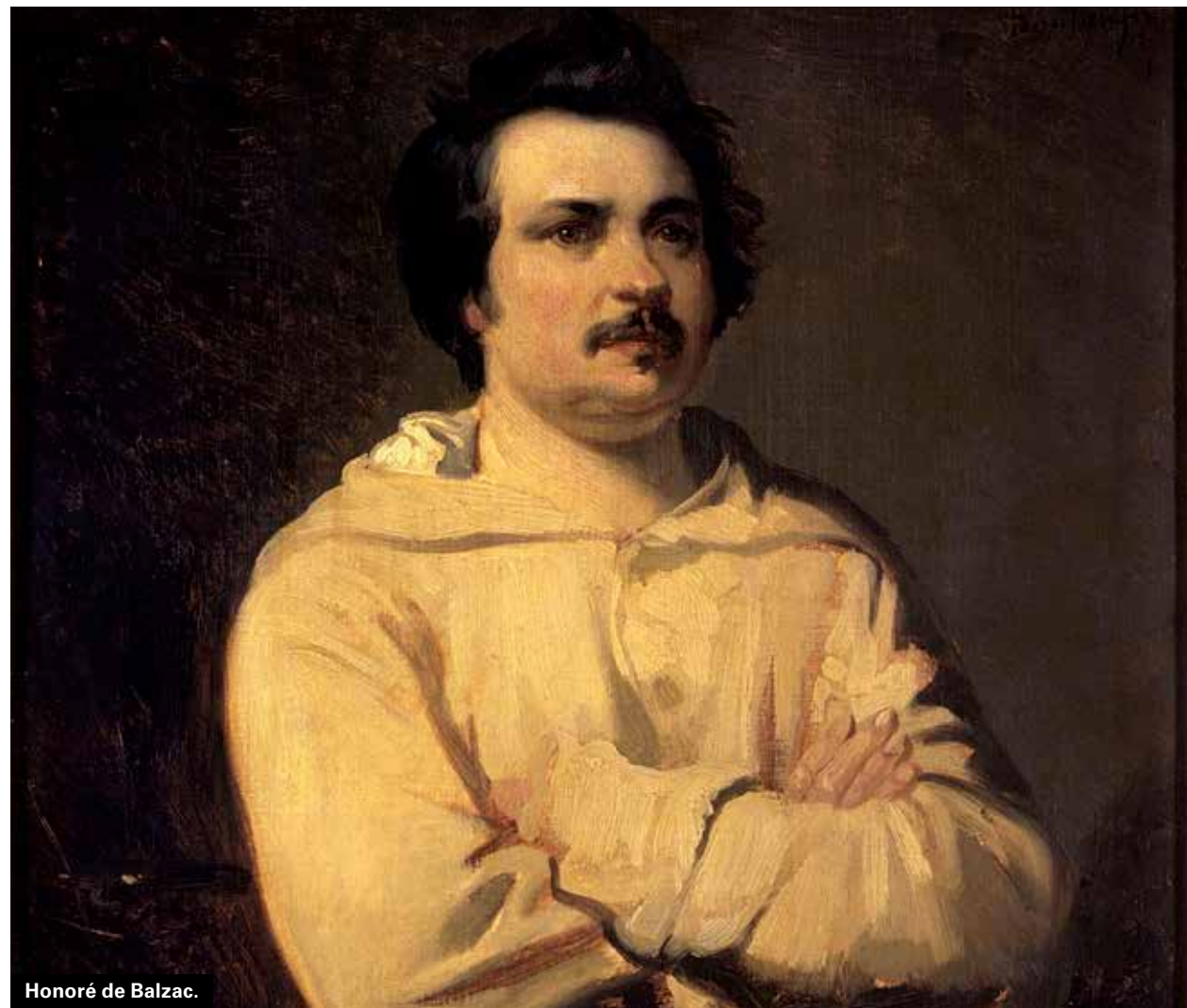
Si Céline est son maître pour le style et pour l'antagonisme radical, pour le programme, il se tourne vers Balzac. Lequel parle, dans un article de 1832, de « *tous ceux qui trouvent chez eux quelque chose après le désenchantement* ». « *Il y a en effet deux espèces, deux catégories, note Muray, ceux pour qui il n'existe*

rien après le désenchantement, et ceux pour qui tout commence. Toute mon entreprise est de faire sentir la richesse et la joie de l'au-delà du désenchantement. » (5 février 1989). Dénier tous ceux qui se laissent ensorceler par le kitsch, comme s'il était le réel : il sera jusqu'au bout fidèle à cette ambition.

Au moment où s'ouvre ce volume, début 1989, la messe est dite : ce sera Muray contre le reste du monde. Sa rage a parfois des accents puérils : « *Chaque minute où tu n'écrit pas est un jour de joie pour eux.* » (15 janvier 1989).

Muray est en guerre contre son époque. Mais l'époque ne le sait pas.

Tout l'intérêt de ce volume est précisément qu'il couvre une période charnière. Il a déjà fourbi les armes qui constitueront les motifs lancinants de son œuvre future. Et pour qui a vraiment lu *Le XIX^e siècle* et *Postérité*, son entreprise de dynamitage est déjà une évidence. Cependant, tel un marrane, il déjeune et devise le jour avec ceux qu'il exècre la nuit, furieux contre eux et contre lui du besoin qu'il a encore d'eux.



Honoré de Balzac.

© Photo Josse/Leemage

C'est Dr Philippe et Mr Muray. À le lire, on comprend que, dans les coteries ex-avant-gardistes qu'il fréquente – Sollers et la bande des anciens de *Tel quel*, Jacques Henric, Catherine Millet et *Art Press*, BHL, Enthoven et Grasset – son charme, son érudition et son talent de société font merveille au point que la plupart le prendront longtemps pour un des leurs.

Ainsi, il collabore très régulièrement avec « *les crétins de Globe* », un journal pourtant complice par son enthousiasme de ce qui est pour Muray, avec la mort de ses parents et l'échec de *Postérité*, l'une des trois catastrophes de cette période : l'élection de François Mitterrand. « *Mon allergie pour lui a été si absolue, si instantanée, si sincère en somme, et si naturelle, que je n'en parle plus jamais, elle n'a aucun intérêt.* » (3 octobre 1991) En 1989, plusieurs de ses articles pour *Globe* passent à la trappe, notamment un magnifique texte sur Sade. Il rompt par un « poulet » (une missive, pas une volaille) lapidaire en novembre. Et quelques mois plus tard, en janvier 1990, on voit de nouveau apparaître dans le *Journal* un texte destiné au magazine sur la terreur que lui inspire la conspiration des marieurs. Et de citer l'explication que Degas donne de son célibat : « *J'aurais eu trop peur d'entendre ma femme me dire : c'est joli ce que tu as fait là.* » Muray finira par épouser N. et celle-ci ne lui dira jamais, bien sûr, qu'il a écrit un joli livre. Après parution du texte dans *Globe*, il découvre comment il a été mis à la longueur voulue : « *Ils me coupent toutes mes fins de phrases, mes articulations en douceur, ils éludent mes nuances, mes équivoques, mon velouté, mes rimes, mes rythmes.* » Qu'il se contente de cette protestation silencieuse est sidérant pour quiconque le connaîtra dix ans plus tard, à l'âge de la souveraineté, capable de faire une scène effroyable pour une virgule manquante. On mesure l'effort que lui a demandé l'avalage répété de telles couleuvres.

Alors, il se venge sans attendre que le plat refroidisse. Dans la clandestinité de son bureau, il peint, derrière l'onctuosité de Sollers et l'urbanité de Lévy, les manigances, les petites appropriations, les jeux de pouvoir, les batailles d'influence, les services rendus, les ascenseurs renvoyés, les louanges exigées. « *Pour me décider à prendre en main la réalisation d'un numéro de L'Infini sur la Révolution, il y a deux ans, Sollers me faisait miroiter la perspective d'avoir à ma disposition du papier à en-tête de Gallimard.* » (18 février 1990) Ils croient me contrôler parce que j'ai besoin d'eux, mais je suis libre, écrit-il de mille manières. Trente ans après, on est vaguement gêné par la duplicité. Alors que la plupart de ses cibles de l'époque ont perdu leur superbe et leur pouvoir, les missiles à retardement de Muray ne s'écrasent-ils pas sur des ambulances ?

Ces trois années sont donc celles de la séparation, c'est-à-dire de la délivrance. Avec *L'Empire du Bien*, qui paraît à l'automne 1991 aux Belles Lettres, Muray brûle ses vaisseaux. Il tombe les masques.

C'est qu'entre-temps, il a enfin rencontré l'éditeur que son œuvre méritait. Ses lecteurs devraient ériger une statue à la gloire de Michel Desgranges (voir le portrait de Daoud Boughezala, pages 54-56). Du reste, Muray se reproche de ne pas l'avoir fait. Le 27 août 1991, il se retourne sur le chemin parcouru et ne voit que des ratages. « *Quand un écrivain de quarante-six ans ouvre les yeux et récapitule tout ce dont il a omis de parler, depuis plus de vingt ans qu'il écrit, le vertige l'envahit.* [...] *Il prétendait comprendre le monde, mais le monde lui a échappé. Il est allé chercher midi à quatorze heures.* [...] *Eh bien (il ne s'en aperçoit que maintenant), le personnage de Desgranges, le patron des Belles Lettres, devrait avoir été l'occasion, et depuis longtemps, d'un grand morceau de bravoure à la La Bruyère. C'était son devoir de le faire.* » Muray mourra en 2006 sans avoir accompli ce devoir. Mais son amitié avec Desgranges avec qui il déjeune une fois par mois à *La Marlotte*, rue du Cherche-Midi, ne faiblira jamais.

On ne saurait conclure ce vagabondage à travers le *Journal* sans évoquer deux obsessions qui ne quittent jamais Muray : le temps et les femmes. Deux obsessions d'ailleurs étroitement liées, car les femmes sont les principales voleuses de temps, les femmes qui, pour paraphraser Sade, veulent être fécondées et non « foutues », les femmes et leur demande d'amour et de mariage. De tels propos lui vaudraient aujourd'hui d'interminables procès en misogynie et sexisme si les duègnes du néoféminisme le lisaient.

Les femmes, Muray est contre, tout contre, il les abomine et ne peut se passer d'elles – cul, con et cerveau. Il aime les posséder et plus encore écrire qu'il les possède. Cependant, elles sont ses seules interlocutrices, ses adversaires et complices de prédilection, à l'image de N., « *la chienne de tête* ». « *Il faudrait que je fasse la revue de détail et l'étude approfondie de toutes les ruptures qui m'ont paru nécessaires (et même, dans certains cas, indispensables à ma survie) dans les dix dernières années. Roche, États-Unis, Bourgadier-Denoël, Sollers, Lévy, Scarpetta, tout le monde finalement. Mais dans cette liste on notera qu'il n'y a pas une seule femme.* » (13 juillet 1991) Elles lui inspirent des aphorismes tranchants – ou saignants : « *On peut introduire bien des choses dans une femme, mais pas le doute.* » (5 juin 1991) Ou encore : « *L'incompatibilité, le principe d'incompatibilité reconnu et cultivé, entre un homme et une femme, est la seule garantie de la liberté.* » (13 septembre 1991) Encore une blague pour la route ? S'adressant à un certain François, il remarque : « *Tu es père [...] parce que tu aimes transmettre...Moi, c'est mettre que je veux.* » (4 février 1991).

Et c'est ainsi que Muray est grand. •

1. *La Gloire de Rubens*, paraît chez Grasset en 1991.



Philippe Muray.

© Hannah Assouline

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN RADICALISÉ

Par Jacques Drillon

Dans le troisième tome de son journal intime, Philippe Muray se hisse au niveau de Kafka et des Goncourt. Avec intelligence et orgueil, l'écrivain fait exploser son époque. Des petits marquis de l'édition aux femmes, personne n'en sort indemne.

Si l'œuvre « officielle » de Philippe Muray est un poêle où se chauffer les mains dans l'hiver qui s'installe (le vrai changement climatique), son *Journal* nous les brûle. N'allez pas y poser vos fesses ! Il arde, il incandesce. Tout y rougeoit plus violemment, plus sauvagement. L'intelligence et l'orgueil y sont plus intolérables que jamais, grâce à Dieu. Quant à l'orgueil, il n'y a que la préface à ses poèmes de *Minimum respect* qui puisse s'y comparer. Celui qui a vu, qui a vraiment vu ce qu'il ne fallait pas voir, compris ce qu'il ne fallait pas comprendre, éprouve un sentiment mi-parti de tristesse et de gloire, et n'exprime sa rageuse solitude qu'au prix d'une arrogance incomparable, d'une insolence absolue. Aucun lecteur n'est accoutumé à cette hauteur, ou plutôt, soyons cohérent, à cette fournaise.

Quant à l'intelligence, elle agit en sorte de rendre séduisant ce qui chez d'autres ne serait qu'irritant. Nous sommes prêts à tout admettre dans ce qu'écrit Muray, jusques et y compris ce qui vilipende nos plus intimes convictions, ce qui raille nos goûts, ce qui bafoue notre morale. Il pourrait violer notre *alma mater*, nous ne lui en tiendrions pas rigueur. Il a le droit ; et d'ailleurs, au contraire du médiocre, qui salit ce qu'il attaque avant de porter son coup, il laisse ses

victimes intactes : nous les retrouverons après son passage. Il ne laisse rien d'amer en vous. On n'est pas d'accord, et basta.

C'est ainsi que les femmes peuvent le lire sans honte ni colère, alors qu'il ne voit que « *femmes lisant des romans de femmes* » en terrasse de cafés, « *putes bénévoles* » qu'il veut décrire « *comme une guirlande de belles étoiles vaginales suspendues entre deux néants, cousues les unes aux autres, reliées par la queue qui les a enfilées* », alors qu'il se plaint de celles qui écrivent des livres, « *les moins bandantes de toutes les femmes !* », et que « *les seules créatures vraiment excitantes sont celles qui ne savent pas lire* », alors qu'il les divise en deux catégories distinctes, « *celles qui jouissent de faire bander un type et celles qui jouissent de le faire éjaculer* »... Que pensent sa veuve, qui assure la publication de ce *Journal*, et son éditrice, qui l'a pris dans son catalogue, à la suite de la quasi-totalité de ses essais, lorsqu'elles lisent : « *D'une certaine façon, on peut dire que si le pamphlet est quasiment interdit, de nos jours, c'est parce que les femmes ont pris le pouvoir* » ? Pensent-elles que le pouvoir, elles ne l'ont pas encore tout à fait pris ? Ou quoi ?

On pourrait voir dans ce troisième volume d'*Ultima necat* (c'est-à-dire : la dernière [heure] tue) un laboratoire pour les travaux en cours, et sans doute l'est-il aussi : carnet de notes où viennent se retrouver tous les amis convoqués à la Grande Réunion Critique, tous les écrivains lus au jour le jour. Ils y convergent comme des rois mages guidés par une étoile plus brillante que les autres. Balzac, Nietzsche, Baudelaire, Freud, Bloy, ils sont tous là, bien à l'heure, comme s'ils avaient prévu d'être un jour appelés par leur héritier présomptif, et que leur œuvre n'avait été faite que dans ce but. *Tu eris Muray*, lui ont-ils dit en latin et en rigolant. Des échos lui arrivent de partout. Il écrit, par exemple : « *Je déteste les vacances qui signifient à chaque fois le triomphe satisfait de la Nature, de la Famille, des Enfants, sur le simple être humain en état de marche.* » Et cite Chateaubriand l'année suivante : « *Le genre humain en vacances se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues, rentré pour un* →

moment dans l'état de nature, et ne recommençant à sentir la nécessité du frein social que lorsqu'il porte le joug de nouveaux tyrans enfantés par la licence. » Attirance magnétique des esprits entre eux.

Mais il est bien plus qu'un recueil de citations à reprendre ici ou là, de preuves sur lesquelles s'appuyer dans les mauvais jours, ou de phrases notées pour se sentir moins seul. Ou alors de résolutions, d'intentions, de bilans, de comptes, de fragments de scènes à développer : faire ceci, ne pas oublier cela, employer tel argument, comme dans tous les carnets de travail d'écrivains : « Des scènes où, se côtoyant, se rapprochant, essayant quand même de se supporter, et peut-être de s'aimer, il et elle noient dans la beuverie les contradictions qui les opposent et qu'ils ne doivent pas voir pour pouvoir continuer à se parler. » Il est aussi une épaisse anthologie de formes brèves – ou moins brèves –, déjà tout armées, abouties, parfaites. Les formules viennent toutes seules, les calembours : « Hystérie démocratique de la fin du xx^e siècle : sexe devenu le bien de tous – comme si tous en étaient dignes » ; « United States of no Smoking America » ; « Pourquoi Dieu existe et pas moi ? » ; « Qu'est-ce qu'il y a au téléthon ce soir ? » ; « Mes ailes de géant les empêchent de m'acheter » ; ou dans le même ordre d'idées : « Dans ma situation, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre que des œuvres complètes ? » L'humour n'est pas un travail, un procédé rhétorique, il est une sorte de pensée naturelle, « innocente », aurait dit Jankélévitch : « L'humour illimité dit la répulsion sans bornes. Qui rit bien vomit bien. Aux dimensions de l'humour que j'espère avoir, moi, déployé partout avec une certaine spontanéité, on jugera de la démesure de mon déplaisir. » Tant il est vrai que cet esprit n'avait pas à se forcer beaucoup pour engendrer, par la cuisse, des êtres bien conformés (d'où l'extrême drôlerie de cet *Ultima necat*, car le « déplaisir » y est constant). Un dîner, une rencontre, une émission de télé particulièrement grotesque, et ce sont trois lignes accomplies. Muray fabrique de la chose géniale comme le foie du glucose. Le « volume virtuel d'aphorismes que tout grand roman contient » est déjà dans son *Journal*. Toujours les vacances : « De nouveau Paris, vacances ratées comme rarement. La même canicule qu'avant de partir. Le même crétin, aussi, devant son traitement de texte, un peu plus vieux seulement, un peu moins riche, un peu plus déçu, un peu plus triste. » Muray fourbit ses armes, dans le but de faire exploser l'époque, et qui consiste d'une part à la citer, à confier aux seuls guillemets la mission de la faire voir comme elle est, d'autre part à préparer l'argumentation pour la polémique future (lorsque certains concepts peuvent encore prêter à discussion, c'est-à-dire rarement) ; et puis Muray revient sur soi. Il y a du Rastignac en lui : « X aime Paris, Y aime Paris, tout le monde aime Paris. Je ne peux pas, moi, aimer Paris. Je ne l'aimerai que lorsque je l'aurai conquis. »

Quelques jours plus tôt, il avait recopié sa généalogie dans l'*Armorial général de France*, en remontant à 1300, offrant ainsi au lecteur l'inverse de *Postérité*, par défense de l'Ascendance (« *Le respect du passé comme arme contre mes contemporains* »). Des Pillot de Chenecey qui épousent des Coligny... Un écu : « D'Azur à trois Fers de lance d'Argent, posée 2 & 1, la pointe en bas. COURONNE : de Marquis. CIMIER : un Sagittaire de Carnation, ayant un Tortil aux couleurs de l'Écu & brandissant une Lance d'Argent. DEVISE : Tire droit. » Muray, centaure brandissant sa lance d'argent, était-il marquis ? Faudrait en être sûr ! Ce serait assez farce, comme disait Flaubert. Le certain c'est qu'il tirait droit. Quoi et qui qu'il ait tiré. (Rappelons que la devise des ancêtres paternels de son cher Céline, petits nobliaux bretons, était « *Plus d'honneur que d'honneurs* ». Ce n'était pas mal trouvé. Il y aurait beaucoup à dire sur le sens prémonitoire des devises.)

Muray veut bien être à l'unisson, à condition de chanter seul

Et puis il y a les autres. Qui ont plusieurs manières de se diviser en deux : les hommes et les femmes (plus on les oppose, mieux on se porte) ; les morts et les vivants (idem) ; les génies et les autres (tout le monde, vous et moi, les imbéciles). Enfin, ce que les professeurs de français appellent aujourd'hui, dans le « schéma actantiel » hérité de Greimas, les « opposants » et les « adjuvants » (on voit tout de suite le niveau). Pour Muray, il s'agit souvent des mêmes personnes. Un opposant peut être un adjuvant : un connard qui vous ouvre les colonnes de son journal, un enfoiré qui vous invite à son émission de radio ; à l'inverse, un adjuvant peut être un opposant *au fond*, ou le devenir : Philippe Sollers, Jacques Henric, Bernard-Henri Lévy et cent autres, devenus par la grâce de la grâce, comme dirait le prince de Ligne, des saligauds – ou pis encore. « Le succès de Sollers depuis 83 vient en grande partie de ce qu'il est arrivé à se donner l'apparence d'avoir trahi la littérature en faisant des livres "grand public". » Existe-t-il plus cruelle vacherie ? Il faut pourtant déjeuner avec lui, avec eux, entendre leurs objections, quand ils s'opposent ; ou supporter leur sympathie, quand ils adjuvent, deux opérations également sordides. Il y a même les pas encore nés, et qui le menacent déjà (on sait que c'est naître qu'il aurait pas fallu) ; de là ce *Journal*, « genre qui appelle la justification » : « Ce qui n'a pas été écrit n'a pas existé. Limbes. Le plus terrifiant : ce que j'ai vécu mais n'ai pas écrit risque d'exister pour les autres, qu'ils l'effacent en l'écrivant eux-mêmes ou, plus probablement, en l'oubliant. Il ne s'agit donc pas d'empêcher la fuite du temps. Il s'agit d'empêcher les autres de me vivre (à la façon dont ils vivent tout : en salopant). » Là encore, écho (de Céline cette fois, dans une préface à *L'École des cadavres*) : « Tuer sous silence



Louis-Ferdinand Céline.

© Rue des Archives/RDA

et broderies, telle est la grande œuvre du Temps, je me méfie. »

Contrairement à Céline, dont il reprend la phrase accumulatrice, agglomérante, Muray ne fait que peu d'allusions à la musique – si ce n'est pour conchier, lorsqu'on ouvre les fenêtres, l'été, « cinquante crétins, dans chaque rue, prêts à vous faire jouir, de force, d'une sélection de leurs meilleurs disques », c'est-à-dire les idiots eux-mêmes, le bruit qu'ils font, plus que les idioties qu'ils écoutent. Il aime le cinéma, connaît par cœur *Le Déclin de l'empire américain* (pas étonnant), mais se montre fermé à la musique. Voilà qui est logique : il ne pouvait pas la connaître. Elle eût invalidé une bonne part de sa pensée. Impossible de la faire entrer dans son système – voir Schopenhauer, qui a bien du mal aussi à en tenir compte –, puisque la musique (du moins celle qu'on joue) est un réel sans bien ni mal, sans plaisir ni douleur, sans vrai ni faux, sans avant ni après, sans opposition, sans temps, sans Histoire, sans volonté ni représentation. Et pourtant elle est dans le monde, c'est bien nous qui la jouons.

Elle n'est pas un langage, n'exprime rien qu'elle-même, elle est un autre réel, une concurrente, en somme : une erreur de Dieu, qui l'a laissée en dehors de tout principe contradictoire et dialectique. Muray n'a pas cette expérience-là, comme il ignore l'expérience de la paternité vécue, et seul l'état du monde le préoccupe.

Parfois la statue descend de son socle, pour se retrouver, tel Gavroche, le nez dans le ruisseau. Pas assez de presse, pas assez de lecteurs. Pas assez de gloire ; colère de voir la place occupée par d'autres, prodigieusement médiocres. L'impression d'avoir tout ce qu'il fallait pour réussir, et d'avoir pourtant raté son entrée. Mais la tête ne reste pas longtemps inclinée sous la cendre : s'il reste à l'écart, pense-t-il, c'est de n'être pas assez *grossier*. Trop fin, trop aiguisé, comme sa *lance d'argent*... Le regrette-t-il parfois ? Cela reste, et restera, à savoir. Il refuse tellement d'être d'accord avec qui que ce soit... Il ignore que, quelque quinze ans plus tard, Stéphane Hessel vendra quatre millions d'exemplaires d'*Indignez-vous*. La belle unanimité... Muray veut bien être à l'unisson, à condition de chanter

seul. Il fulmine de voir Fumaroli gêné de défendre l'enseignement de l'art à l'école, mais on imagine qu'il en ferait autant d'un ministre qui le rétablirait.

En effet, que de contradictions... Jamais lorsqu'il s'agit des livres des autres (voir par exemple, son « Céline mot à mot », après sa « nuit de feu de trente jours » de relecture, et qui est un pur chef-d'œuvre), ni des siens, cela va de soi. Mais de la vie, du bien et du mal. Ce méchant homme, qui n'épargne rien ni personne, et qui, en un grand éclat de rire, plante ses aiguilles sous les ongles de la bêtise, sait au fond qu'il vaut mieux ramasser un vieillard tombé dans la rue que lui donner un coup de pied au passage, fût-il un con fieffé, et que le bien n'est pas seulement à la tête de son *Empire*, mais dans le cœur ; pourtant il ne le dira jamais, même dans son *Journal*, ou de manière si détournée... Par exemple : « Qu'est-ce qui me restera de Sollers ? Qu'est-ce qui me restera de meilleur ? Cette soirée, sans doute, d'il y a quelques années, quatre ou cinq, cette nuit d'automne où on est allés de bistrot en bistrot, après le dîner, jusqu'à trois heures du matin, chassés de partout, reprenant des bières, traqués par les garçons, cernés par les tables et les chaises empilées. Il avait envie de parler, ce soir-là, ou peut-être simplement de ne pas rentrer chez lui. Peut-être qu'il fêtait en secret quelque chose d'agréable. Peut-être qu'il essayait d'oublier quelque chose de désagréable. Je ne sais pas. C'est mon meilleur souvenir de lui. Le dernier. Voilà. »

Muray se drogue à la misogynie, a besoin d'elle pour faire ronfler son moteur

La femme, son ennemie jurée, l'ennemie de son œuvre (Balzac « est mort parce qu'il a découvert l'impossibilité d'écrire en étant marié »), surtout quand elle aime se faire emproser (« La femme à quatre pattes : cheval de Troie »), est non seulement ce qu'il désire le plus au monde, mais ce qui mobilise le plus constamment sa pensée, en tant que sujet d'étude. Nul ne s'exprime plus crûment, à son sujet, aucun auteur. Personne ne méprise autant la pudibonderie, personne n'a compris comme lui, sinon Freud, la place centrale du sexe dans une vie, et comme lui, sinon Lacan, qu'il n'y a pas de *rapport* sexuel. « Ne pense pas à ma place », a-t-on souvent entendu. Eh bien personne au monde ne pense à la place de la femme mieux que Philippe Muray, marquis. Un passage, au milieu de cent autres : « Elle fait partie de celles qui restent couchées à plat ventre quand on les enfle par derrière. À cela, il peut y avoir plusieurs raisons. Ou bien elle trouve que c'est humiliant de se mettre à quatre pattes. Ou elle estime que ses fesses ne sont pas assez belles (un peu trop plates) et elle aimerait mieux que je ne les regarde pas trop. Ou on ne se connaît pas encore assez pour qu'elle s'exhibe dans cette

position. Ou alors (c'est l'hypothèse que je préférerais), elle est convaincue qu'il existe une hiérarchie dans l'avi-lissement inséparable de la baise : la première fois, on peut se faire mettre par devant, et même par derrière, on peut grimper sur le type, on peut le sucer un tout petit bout, d'accord, et d'ailleurs tout cela elle le fait ; mais on ne doit pas se laisser vraiment prendre en levrette (je veux dire avec le cul bien écarté, la raie bien donnée en spectacle), on ne léchera pas vraiment la bite à fond, et, bien entendu, on ne se fera pas enculer. Au début, voulant, par politesse, respecter la liturgie, j'ai entrepris de lui lécher le con ; elle m'a arrêté en me disant : “ Viens tout de suite dans mon ventre, s'il te plaît, ensuite on verra ”. » Muray prétend indirectement qu'exhiber ainsi son corps est suicidaire ; et qu'on lui en voudra de n'aimer dans la femme que son cul (voir *stupra*, comme il dit) : « Le succès de Th. Bernhard vient du silence absolu, dans ses livres, sur la sexualité. Les lecteurs le remercient de leur épargner ça. Il aurait dit qu'il baisait, il était foutu. » Mais non, les lectrices l'aimeront, le liront au deuxième degré – elles ont plus de degrés qu'on ne pense, s'en créent de nouveaux, au besoin, quand il faut être indulgente... Les femmes ont, de Muray, une lecture libre et joyeuse ; elles sont comme les juifs qui éclatent de rire aux blagues juives. Elles sentent la nuance d'envie, de jalousie, parfois de dépit, qui teinte ses sorties, ou plus exactement ses saillies... Elles sentent qu'il se drogue à la misogynie, qu'il a besoin d'elle pour faire ronfler son moteur, comme Céline de l'antisémitisme. « Je ne peux écrire qu'à condition de supposer, en face de moi, quelqu'un qui s'indigne violemment de tout ce que je vais dire. » Il est à leur égard comme cette mère juive, justement, à laquelle son fils avoue qu'il est amoureux : « Je vais faire une grande fête, ajoute-t-il, et tu devras deviner qui c'est. » La fête a lieu, le fils a dansé avec toutes les invitées. « Alors, demande-t-il ensuite à sa mère, tu as trouvé qui c'était ? – Celle avec la robe bleu marine. – Mais oui ! Comment as-tu deviné ? » La mère baisse les yeux : « Je ne l'aime pas. »

Ce *Journal*, dont la lecture procure une jouissance constante, un émerveillement de chaque instant, ce *Journal* qui se hisse sans peine au niveau de celui de Kafka ou des Goncourt, de Delacroix ou de Gide, est celui d'un écrivain radicalisé, pour lequel deux choses comptent vraiment : la littérature, d'abord, et son œuvre, ensuite. Son œuvre vient de la littérature et y retourne. Un fanatique de la vérité. Nanouk, sa femme, lui dit : « C'est facile de savoir si quelqu'un est un écrivain, il suffit de questionner sa femme, ses enfants, ceux qui ont vécu avec lui. S'ils te disent spontanément et rageusement que la littérature a gâché leur vie, alors ça va, tu peux être tranquille, ils ont vécu avec un écrivain. » •



Philippe Muray, *Ultima necat III : journal intime (1989-1991)*, Les Belles Lettres, 2019.



Philippe Sollers.

© Hannah Assouline

MICHEL DESGRANGES L'AMI DES BELLES LETTRES

Par Daoud Bougezala

**L'éditeur de Muray aux Belles Lettres
Michel Desgranges se souvient avec
émotion de son ami disparu. Aujourd'hui
romancier retiré à la campagne, cet
érudit dézingue à tout-va. Portrait.**

Quel est le point commun entre Iggy pop, Francis Lalanne, Dominique Venner et Philippe Muray ? Tous ont été publiés aux éditions des Belles Lettres par un certain Michel Desgranges. Aujourd'hui retiré dans sa maison de campagne, l'homme vit en quasi-ermite avec sa charmante épouse au cœur d'une région où il n'a aucune attache. « Je ne m'aventure jamais à plus de trois kilomètres », confesse ce Parisien repenté aux airs de hippie à gros pull.

Au milieu de sa bibliothèque, l'hôte des lieux exhume ses souvenirs. C'est en 1969 qu'il rencontre Muray à la rédaction du magazine *Détective*, dont Desgranges réécrivait les articles. « Est arrivé un jeune homme qui voulait gagner de l'argent en écrivant des bêtises pour pouvoir faire des choses plus intéressantes. » Des bêtises alimentaires, Philippe Muray en écrira beaucoup avant de bâtir une œuvre personnelle. Le nègre des « Brigade mondaine », mélange de SAS et de Harlequin, avait commis un premier roman très classique, *Une arrière-saison* (1968), qu'il renia jusqu'à le faire retirer de sa bibliographie. Hélas, on ne gagne pas son pain quotidien « en écrivant des livres qui se vendent à 1 500 exemplaires et rapportent 850 euros tous les deux ans. Philippe écrivait donc trois "Brigade mondaine" par an. Ça lui prenait dix jours à chaque fois, mais il en souffrait, car c'était fortement répétitif et d'un niveau de plus en plus bas. »

Les deux amis se perdent un peu de vue dans les années 1970 lorsque Muray s'est retrouvé embringué avec les farceurs et les bavards de *Tel quel*, la revue maoïste de Philippe Sollers. *L'Empire du Bien* (1991) scelle leurs retrouvailles artistiques sous les auspices des Belles Lettres, maison que Michel Desgranges a reprise quelques années plus tôt. Leur complicité tout en pudeur s'achève

un jour de février 2006 par l'envoi d'un courrier lapidaire, où son vieux Philippe annonce presque rigolard le cancer foudroyant qui l'emportera dans la quinzaine.

Par amitié pour Muray, qui y écrivait, Desgranges publia un temps *L'Atelier du roman*, revue littéraire « très très éloignée de (s)es convictions intellectuelles » dont les brillantes plumes, amatrices de Gombrowicz, Kafka ou Joyce, « défendent une conception de la littérature au lieu d'écrire de la littérature ». De là à adresser le même grief à Philippe Muray, dont les romans n'égalaient pas la virtuosité des essais, il y a un pas que Michel Desgranges refuse de franchir. Pourtant, l'obsession d'une théorie de la littérature, qui tenaillait Muray, est sans doute la pire ennemie du romancier. L'auteur du *XIX^e siècle à travers les âges* n'a néanmoins jamais cédé au romantisme révolutionnaire. Militer, c'est se limiter. « La question politique ne jouait pas pour Philippe. Il exprimait une critique de la société, pas une idéologie. »

Desgranges note néanmoins un infléchissement dans la trajectoire de son ami génial : l'engagement au sein du →

Desgranges selon Muray

7 juin 1989. « Vous comprenez, nous ne pouvons plus publier que des gens qui sont susceptibles de nous servir. »

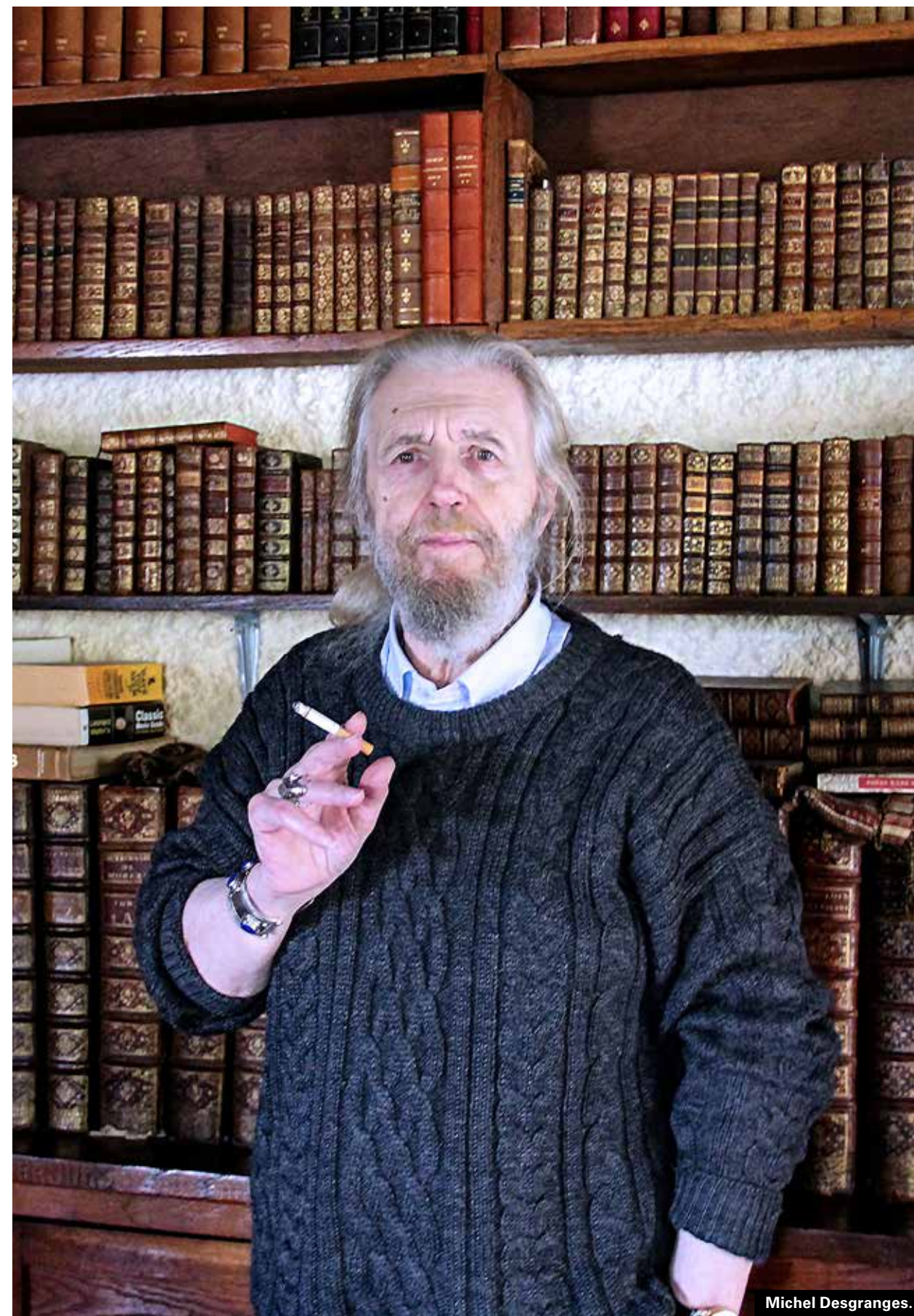
Y. B. (Grasset) a dit ça à M. D. en lui refusant son dernier roman, il y a une dizaine d'années. M. D. n'était ni journaliste, ni employé d'édition, ni membre d'un jury, ni fonctionnaire de télé, rien du tout. Pas garçon d'ascenseur, en résumé. Donc, la porte.

Il a cessé d'écrire, depuis.

Mais il est devenu éditeur (il vient de racheter les Belles Lettres).

« Aujourd'hui, Grasset vous publierait les yeux fermés, lui dis-je.

– Aujourd'hui, je n'ai plus le temps d'écrire », me répond-il. •



© Emma Rebato

Michel Desgranges.

très antitotalitaire Comité des intellectuels pour l'Europe des libertés. Au sortir de l'aventure *Tel Quel*, au tournant des années 1970 et 1980, Muray y a côtoyé les hérauts de l'anticommunisme qu'étaient Revel, Aron, Besançon ou Ionesco. Au début de la décennie suivante, les lecteurs de *L'Idiot international* découvrent avec enchantement ses premiers articles dans le quotidien de Jean-Edern Hallier. « *Un hobereau conservateur breton qui s'amuse à prendre le parti de révolutionnaires* », en sourit encore Michel Desgranges, que Muray avait présenté à Hallier.

Du flirt éditorial entre Desgranges et Hallier, naîtra le best-seller *La Force d'âme*, 200 000 exemplaires vendus aux Belles Lettres grâce à cet extravagant « *qui avait une grande passion dans la vie : escroquer ses éditeurs* » ! Le borgne éructant a d'ailleurs joué un tour pendable à Desgranges en publiant ce florilège d'articles incendiaires, dont certains lui avaient valu des condamnations à payer de lourds dommages et intérêts aux courtisans mitterrandiens Bernard Tapie, Jack Lang et Georges Kiejman. Edern-Hallier conclut un gentlemen's agreement avec son éditeur (« *Pivot veut bien m'inviter dans son émission si mon livre ne contient pas d'attaques contre eux...* ») en vertu duquel les premiers exemplaires imprimés sont envoyés au pilon et les nouveaux exemplaires caviardés. Lorsque Jean-Edern passe chez Pivot, il péroré : « *Mon éditeur, qui est un lâche, un cochon et un voyou, n'a pas osé publier ceci et cela... mais si vous le voulez, je vous en enverrai des copies. Il suffit de m'écrire aux Belles Lettres.* » Non content de le calomnier et de l'injurier, Edern-Hallier récupère 60 000 euros au nez et à la barbe de Desgranges ! « *On s'est fâchés, il m'a menacé de me faire assassiner par des Yougoslaves...* » Les années passant, Edern-Hallier perdant la vue, leur relation commune Gilbert Collard supplie Desgranges de se réconcilier avec ce vieil aveugle. Ultime pied-de-nez au destin, Les Belles Lettres et les éditions du Rocher coéditent les pamphlets *L'Honneur perdu de François Mitterrand* puis *Les Puissances du mal*. Double jack-pot ! Aujourd'hui, Desgranges regrette les éditeurs de la trempe de Jean-Paul Bertrand (Le Rocher) et Vladimir Dimitrijevic (L'Âge d'Homme), des mordus pleins de cette abnégation qui fait les mauvais gestionnaires.

Michel Desgranges peut être fier de son itinéraire d'enfant gâté par les dieux. En touche-à-tout prodige, il a tâté du journalisme, de l'industrie, de la production de disques de métal avant d'écrire des romans (voir encadré). Mais l'œuvre de sa vie demeure Les Belles Lettres, la maison désormais centenaire qu'il a rachetée en 1985 et dont il préside encore le conseil de surveillance. Dès son adolescence au collège d'oratoriens, son professeur de latin, Pierre Grimal, qu'il éditera par la suite, lui inocule le virus de la culture classique. En dépit de ses talents, l'étudiant n'a pas longtemps encombré les couloirs de la Sorbonne. Il aura suffi d'une visite médicale obligatoire au début de la deuxième année pour qu'il décampe et arrête ses études, refusant par principe de se soumettre aux desiderata de l'administration, comme il s'en expliquera dans une lettre adressée au

Les Philosophes : absurde, trop absurde

Népomucène Bouvillon, Gauburge Corbillion, Bernard-Henri Lentourloupe et Mélanie Broutard ne sont pas des personnages de Groland, mais ceux du dernier roman de Michel Desgranges. *Les Philosophes* forme le deuxième volet du diptyque ouvert par *Une femme d'État*, savoureuse fiction autour de la politique. Dans ce roman à thèse, Desgranges s'attaque à un autre univers impitoyable : l'université. Quitte à sortir la grosse artillerie, moquant tantôt les inepties intersectionnelles, tantôt l'hermétisme des Pangloss post-modernes. Sa cible numéro un : l'ontologie, discipline où barbotent les disciples d'Heidegger pour nous asséner que l'être est. Contre cette tautologie asphyxiante, Desgranges construit son récit autour d'une obsession : l'incapacité à se frotter au réel. Mais à l'exception des héroïnes féminines, à la psyché plus complexe, les personnages frisent un peu trop la caricature. À croire que leur culte de l'abstraction a contaminé leur inventeur. Malgré ces outrances, il y a quelque chose de jouissif à écarter les cuistres. •

président de l'université. Si jeune et déjà insoumis...

La quarantaine venue, Desgranges rééditera l'ensemble du catalogue classique des Belles Lettres, l'enrichissant d'auteurs aussi peu attendus que Philippe Léotard (helléniste à ses heures) ou Ludwig von Mises. Entre sa collection de DVD indiens et ses maquettes de trains du far west, ce libertarien revenu de sa jeunesse pro-Algérie française vitupère contre l'antilibéralisme pavlovien d'une certaine droite : « *Comment peut-on parler de libéralisme dans un pays où a été totalement abolie la liberté d'expression, où chaque jour sont édités de nouvelles normes qui obligent et interdisent, et où 50 % du revenu de la population va dans les caisses de l'État ? Dans une société libérale, il y aurait la liberté d'expression et le droit d'acheter de la cocaïne...* » En haut d'une étagère, Desgranges cache un volume de *La France foutue*, satire pornographique contre-révolutionnaire au service du trône et de l'autel. Lire, rire et forniquer : nos aïeux savaient vivre, eux ! •



Michel Desgranges,
Les Philosophes, Les
Belles Lettres, 2019.

Portes ouvertes

LES SAMEDIS 25 JANVIER & 7 MARS

« L'ICES,
bien plus qu'une université,
c'est notre maison. »

Philippine, étudiante à l'ICES



En savoir plus sur ices.fr
Institut catholique de Vendée

CULTURE & HUMEURS

60

Caubère, Œdipe roi des planches

Frédéric Ferney

70

Qui vit par la morale périra par la morale

Pierre Lamalattie

74

Le trône contre l'autel

Jean-Baptiste Roques

76

Laïcité, la République adoucit les mœurs

Françoise Bonardel

80

Marie-Antoinette, retour à la Conciergerie

Patrick Mandon

82

Le bourreau et les putains

Jérôme Leroy

84

Chagnon, l'anthropologue contre les idéologues

Peggy Sastre

90

La brigade des femmes

Emmanuel Tresmontant

96

Les carnets de Roland Jaccard

98

Le journal de l'ouvreuse

©Süddeutsche Zeitung/Rue des Archives

La tribu indienne des Yanomamö, dans la jungle amazonienne, 1997.

CAUBÈRE

ŒDIPE ROI DES PLANCHES

Par Frédéric Ferney

Entre Hergé et Proust, Philippe Caubère raconte ses souvenirs sur scène. Sous la double tutelle de sa mère disparue et d'Ariane Mnouchkine, il met un point (presque) final à sa thérapie théâtrale. Portrait d'un histrion de génie.

Coucou, le revoilà !

Il vient de publier le second tome de son *Roman d'un acteur*, sous le titre *La Belgique* (éditions Joëlle Losfeld) et présente trois nouveaux monologues sur la scène parisienne. Il revient, il revient toujours, c'est un *revenant*, Philippe Caubère.

Mais le fantôme, ce n'est pas lui, ce sont les autres, tous les autres, amours, muses, démons, tout ce cirque humain, cette meute de spectres hilares qui le harcèle dans l'intimité de ses nuits, toutes ces figures peintes qui bravent l'oubli et qui le remordent sans fin. À bientôt 70 ans, sa tête de jeune loup, mi-faune mi-farfadet, n'est-elle pas lourde d'avoir trop dansé avec des ombres ? Cela va-t-il cesser un jour ? « *Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir* », dit un personnage de Beckett...

Non ! Avec lui, trop, ce n'est pas assez ; il ne sait pas s'arrêter – l'encre, le sang, les larmes, les mots, il faut que ça coule, il faut que ça gicle, nom d'un chien ! D'où lui vient ce diminutif : « Budu » ? Et comment est née cette idée folle de mimer sa vie sur la scène, de faire le pitre au lieu de jouer du Racine en poignets de dentelle et en culotte de soie ?

La faute à Céline !

Un jour, encore adolescent, à Marseille, il a lu *Mort à crédit*, dont il a aimé la sincérité obscène et mélancolique ; il y a cueilli des saveurs qu'on ne trouve qu'à soi ;

plus tard, il a choisi d'adopter le nom du héros, « Ferdinand » alias « Budu » – un jeune homme sensible, hargneux, grisé de songes.

Il en a fait son alter ego.

Il a aussi lu *L'Éducation sentimentale*, ce roman d'apprentissage où Flaubert prête en se mirant dans l'encre de la nostalgie on ne sait quoi d'amer et risible aux bravades de la jeunesse. Cela lui a plu, au petit Marseillais. Il a compris que le tragique et le burlesque ne font qu'un... si l'enfance est la mère des secrets : vas-y, mon garçon !

La faute à Mai 68 aussi !

Né en 1950, Caubère en a respiré les secousses et toutes les fumées. Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! Sous les pavés, la plage ! Soyez réalistes, demandez l'impossible ! Il a même été un peu trotskyste... On n'a plus l'idée de cela.

Ça ne s'efface pas, les souvenirs, au contraire, ils s'agrandissent avec le temps. Il en a beaucoup, Caubère, il en a trop, ça déborde ! Un seul remède à ce poison : le rire – l'humour qui pardonne et comprend, l'ironie, aïe !, qui condamne et qui blesse. Il ne s'agit pas d'embellir le passé, non, la vérité est laide, nous avons l'art afin qu'elle ne nous tue pas, disait Nietzsche.

Il le sait depuis longtemps, il n'y a que l'amour, et puis le travail, et puis rien.

Son mantra : « *Souviens-toi !* » Mais ce n'est pas un poison rouge qui tourne en rond dans son bocal, c'est un petit taureau ténor qui trépigne et qui songe en se jetant à l'eau : « *Si tu n'avances pas, tu meurs !* » Il a aussi appris au détriment de ses rancunes – on en a tous une – que l'imparfait, ce temps cruel, s'impose parfois, et qu'il devient la source de mystérieuses tristesses.

Auteur, conteur, comédien et romancier de soi, Caubère hésite entre Tintin – Ariane Mnouchkine, c'est sa Castafiore ! – et la *Recherche du temps perdu*, avec une pointe d'ail dans l'accent. Sur scène, on le reconnaît aussitôt, mais il se quitte, il devient un autre, c'est bien lui et pourtant il est déjà parti, hop là !, dans son Kamtchatka intérieur. On dirait qu'il s'étonne, un peu las de son agilité, tour à tour pathétique et guignol, à la manière d'Aragon

qu'il admire encore : « *Quel est celui qu'on prend pour moi ?* »

Scrupuleux, c'est-à-dire féroce, un brin obsessionnel, Caubère note toutes ses impressions dans des carnets qui lui fourniront la matière de ses spectacles – une trame. Peu importent les faits, les événements, les dates ; il y a dans une vie, à côté de ce qu'on croit comprendre de soi, des jours oubliés, des nuits blanches, des heures perdues, des contrées fugitives. Et là, soudain, une autre vérité affleure, risible, qu'on ne soupçonnait pas.

Encore faut-il oser, nommer sa défaillance et vaincre sa peur, ce dont le critique du journal *Le Monde* ou des *Inrocks* n'a aucune idée.

Est-ce le secret de son endurance ?

Ce n'est pas un auteur qui joue ce qui est déjà écrit, fût-ce de sa main, c'est un comédien infidèle, prêt à varier son récit, à crayonner un nouvel épisode, à esquisser un repentir, au gré de son humeur. Il semble improviser – sur les vestiges de la commedia dell'arte, dans le *fa presto* plutôt que le léché – comme s'il inventait une grammaire qui n'est qu'à lui.

Il refuse de se taire, il est de ceux qu'on adore ou qu'on déteste, et il fait tout pour ça

Le seul texte qui vaille, c'est celui qui s'élabore sous nos yeux. Le geste appelle le mot, le mot appelle l'idée, c'est-à-dire la sensation. Car il préfère les sensations aux idées – ce n'est qu'un histrion ; son seul dessein, c'est de plaire. Parfois, il le sait bien, il devient trop chimérique, il se rend inaudible, insupportable, mais d'abord à lui-même, comme un gosse.

Seul au monde.

Orphelin, ce n'est ni un mari ni un père, c'est un *fils*, entièrement subjugué par le souvenir d'un tyran adoré : sa mère – morte en 1977. Aujourd'hui, il est plus vieux qu'elle : quand il la ressuscite sur scène, amoureuxment, c'est presque une jeune fille, il ne l'incarne pas comme un personnage de comédie, il l'incorpore, il la courtise presque, il la console.

Un romantique ? Non, il y a je ne sais quoi de sec et lapidaire chez Caubère, même s'il est beaucoup trop bavard. Comme d'autres – Proust, Romain Gary, Oscar Wilde ou Baudelaire parmi les plus éminents –, il a dû s'arracher à l'emprise de sa mère sur sa vie pour ne pas étouffer. Mais sans elle, sans ce miroir intraitable et doux, il ne serait jamais devenu l'artiste qu'il est, il n'en aurait pas eu envie.

Alors, quoi ? Est-ce un one-man-show, une chronique, un journal intime qu'il nous propose ? « *C'est une autobiographie en forme de roman comique* », répond →

© Gallimard/Opale via Leemage



Philippe Caubère.

Jouer, c'est un combat !

Causeur : Votre désir ?

Philippe Caubère : Que la salle soit pleine !

C. – Où en êtes-vous en politique ?

Ph. C. – J'ai voté Macron à la présidentielle, je ne m'en cache pas.

C. – Vraiment ?

Ph. C. – Pas le choix.

C. – Alors ?

Ph. C. – Je n'attendais rien. Sur certains sujets, Macron ne s'en sort pas si mal. Sur d'autres, je suis atterré.

C. – Vous n'êtes plus de gauche ?

Ph. C. – Ha ! Ha ! Je ne suis plus de gauche, parce que je suis (encore) de gauche, comme dirait Alain Finkielkraut.

C. – Vous défendez toujours la prostitution ?

Ph. C. – Je ne fréquente plus de prostituées, mais je n'ai pas changé d'avis. Je les aime, je les défends, je les admire. Vous avez lu *La Maison* d'Emma Becker ?... La prostitution, vous savez, cela va bien au-delà du sexe ! Pour moi, c'est plus énigmatique que ce qui n'est qu'un motif romanesque chez Maupassant ou social avec Zola. C'est une expérience.

C. – En avril 2018, vous avez été accusé de viol. Un an plus tard, la plainte contre vous a été classée sans suite par le parquet de Créteil. Un commentaire ?

Ph. C. – Que vous dire ? Aux yeux de l'opinion, quand vous êtes accusé, vous êtes déjà coupable. Quand vous êtes blanchi, vous êtes encore coupable d'avoir été blanchi ! Comme la tournée qui était prévue en 2018 a été annulée, cela m'a donné tout le temps d'écrire mon livre...

C. – Un projet ?

Ph. C. – Oui ! Les *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet au théâtre La Condition des soies, à Avignon cet été. Jouer, c'est un combat ! Vous viendrez ?

C. – Avec joie.

Caubère qui ajoute : « C'est aussi un exorcisme. » Une psychanalyse, ça peut durer vingt ans. Un exorcisme, on ne sait pas.

Quand il s'expose aujourd'hui, enfin affranchi de sa tutelle, un peu ivre de sa suprématie, insurgé et reconnaissant, c'est bien à elle qu'il le doit. Son plus gros

regret : elle n'a jamais su que son petit chenapan serait Molière au cinéma. Et le paternel de Marcel Pagnol dans – quel beau titre ! – *Le Château de ma mère*.

Car désormais, c'est lui le roi.

Longtemps, au théâtre du Soleil, il a perfectionné son emploi sous le masque d'Arlequin devant l'œil de Zeus de Mnouchkine, la « tsarine », à qui il devait plaire ou mourir, comme Shéhérazade devant le calife ou comme Molière devant le Roi-Soleil. Séduire, rude métier ! Sans elle non plus, rien n'aurait eu lieu.

Là encore, il lui a fallu sortir de sa cage pour voler de ses propres ailes, s'arracher à une passion mortelle, partir loin pour ne pas suffoquer. Un renégat ? Oui, oui, oui, mais vivant ! Valet de pique, non merci ! Rien que pour elle, il avait rêvé d'être sacré, d'être un monstre, d'être dieu, il n'était qu'un jouet, hélas, une proie entre ses griffes.

Ce fil d'Ariane oedipien qui l'a si longtemps ligoté est-il définitivement rompu ? Peut-on se guérir de la servitude quand elle est désirée ?

Non, il lui en reste quelque chose : blagueur, tendre, vulnérable, obsédé par la perfection, il a beau faire le mariolle, secrètement il doute, il vacille, il tremble. Et il rue quand il s'agenouille.

Au commencement, en 1981, il y eut *La Danse du diable*, puis *Le Roman d'un acteur*, épopée burlesque en 11 épisodes, de 1986 à 1993, et puis *L'homme qui danse*, autobiographie comique et fantastique en huit épisodes, et puis, et puis... on s'y perd. Est-ce bientôt fini ? « Adieu Ferdinand ! Suite et fin », vraiment ? Non, il lui reste à écrire, c'est sûr, un épilogue, un codicille, une ultime révérence, auquel il ne croit pas lui-même. Ce qui lui manque encore, c'est la chute.

Un bel esclandre, pourquoi pas ?

C'est son penchant. On se souvient de sa tribune dans *Libération*, en 2011 : « Moi, Philippe Caubère, acteur, féministe, marié et "client de prostituées" ». Il a aussi été l'un des signataires du manifeste « Touche pas à ma pute » en 2013. Un tollé !

Car il refuse de se taire, il est de ceux qu'on adore ou qu'on déteste, et il fait tout pour ça. Aujourd'hui, les critiques les plus distingués se pincent le nez devant ses ébats solitaires. Bah ! on peut arrêter de faire ce qu'on fait, pas d'être ce qu'on est ! Plus vive, plus profonde que les réactions de la vanité blessée ou satisfaite, au-delà des clameurs qu'il suscite, une fière indifférence au blâme ou à l'éloge l'habite.

A-t-il grandi ? Sa mère serait fière de lui. Et Ariane Mnouchkine ? Ça, c'est moins sûr. •



Le Casino de Namur, I et II, La Baleine et le Camp naturiste, en alternance au théâtre du Rond-Point jusqu'au 5 janvier, puis en tournée.



RÉVEILLONS-NOUS, IL Y A URGENCE !

« Chaque chapitre témoigne d'une volonté farouche de dévoiler vérités et déviances qui plombent notre lien.

Elle tape fort. »

Paris Match

« Un hommage au génie populaire. »

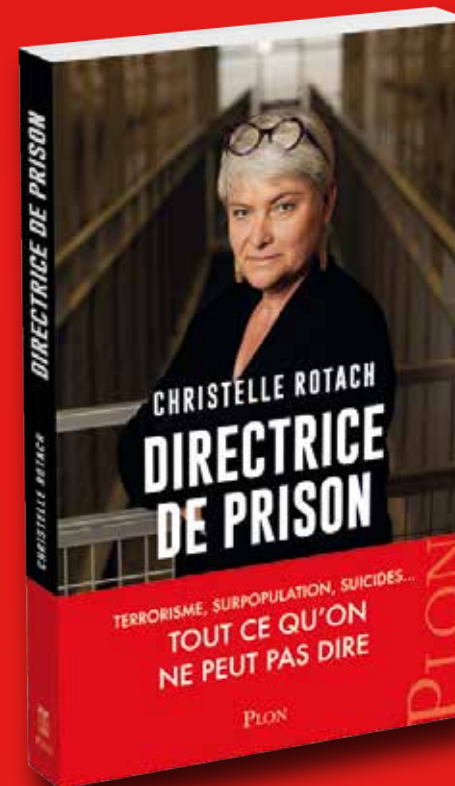
Le Figaro Magazine

« Un des titres phares de la rentrée, il rhabille déjà pour l'hiver le politiquement correct. »

Famille chrétienne

« Un revigorant plaidoyer pour le "bon sens". »

Le Figaro



UN TÉMOIGNAGE COUP DE POING SUR LA PRISON D'AUJOURD'HUI

PLON

Retrouvez-nous sur     *lisez!*

PHILIPPE CAUBÈRE, SA VIE EST SON ŒUVRE

Par Sophie Bachat



Philippe Caubère joue *Adieu Ferdinand ! Suite et fin*.

Dans son dernier spectacle *Adieu Ferdinand ! Suite et fin*, au théâtre du Rond-Point jusqu'au 5 janvier, Philippe Caubère achève son cycle autobiographique. Une trilogie époustouflante sur ses désillusions de jeune homme, de mari et de comédien.

Quel est le rapport entre un champ de betteraves, un casino et un camp naturiste ? *Adieu Ferdinand, suite et fin*, le dernier spectacle de Philippe Caubère à l'affiche du théâtre du Rond-Point jusqu'au 5 janvier 2020. Il s'agit de l'ultime trilogie de son autobiographie scénique, *Le Roman d'un acteur*, travail proustien qui évoque la commedia dell'arte entamé en 1981.

Comme toujours, la performance de Caubère est sidérante, tellement sidérante qu'on a parfois du mal à suivre, entre les différents personnages, les didascalies, les bruitages, les mimes et contorsions de l'acteur.

Dans cet ultime volet, Caubère convoque le jeune Ferdinand, son double scénique, au moment où il quitte Ariane Mnouchkine et le théâtre du Soleil, sa mère de théâtre et celle qui fit de lui un Molière définitif au cinéma. Et il tue la mère. De manière subtile cependant, mais évidente pour qui a l'oreille avertie. Dans *Le Casino de Namur II*, il fait dire à Bruno Gallardini, l'un de ces personnages, sorte de Caubère augmenté qui revêt la bonhomie méditerranéenne de l'acteur : « Mmmnouchkine c'est important, ne pas oublier le M », et l'acteur appuie sur le M de manière caricaturale. Dans *La Baleine et le camp naturiste*, le premier volet qui se passe en partie dans un camp naturiste, il écorne l'image de la grande dame du théâtre, représentée comme une adepte du naturisme et du sexe en groupe.

La Baleine est la plus drôle et enlevée des trois pièces. On retrouve Ferdinand/Caubère et sa femme Clémence toujours pensionnaires à la Cartoucherie de Vincennes. Enfants de 68, Ferdinand et Clémence ne se sont pas juré fidélité lors de leur mariage et Ferdinand lui avoue son désir d'aller voir ailleurs, ce qui fait pleurer Clémence. Ce n'est pas une réflexion sur la fidélité dans le couple, mais le portrait d'un « homme faible et merveilleux » paumé entre la doxa soixante-huitarde de l'amour libre, ses pulsions et son amour pour sa femme. Et c'est aussi un merveilleux texte sur l'obsession sexuelle des hommes. Pour se venger, Clémence l'emmène en vacances au fameux camp naturiste de Montalivet, où l'acteur s'en donne à cœur joie.

© D.R.

Les deux autres volets, beaucoup plus sombres, se passent en Belgique où l'acteur a fait partie de la troupe de Jean Vilar, à Louvain. « *La Belgique, à côté Jérôme Bosch, c'est Walt Disney* », s'exclame Ferdinand dans *Le Casino de Namur I*. En effet, nous voilà propulsés au milieu de l'excellente et *über* belge émission « Strip Tease ». Ferdinand et son ami Bruno rendent visite à un camarade qui vit chez ses parents, rois de la betterave dans les plaines de Wallonie. Un drame familial burlesque et effrayant se noue. Dans cette famille dysfonctionnelle, le fils et ses velléités de faire l'acteur sont humiliés sur fond de belgitude, de repas pantagruélique et de déco en forme de betteraves.

Son père lui a « cassé la gueule » lorsqu'il lui a avoué son désir de faire du théâtre

Caubère, fils de bourgeois provençaux, se projette certainement, car il a dit dans une interview que son père lui a « cassé la gueule » lorsqu'il lui a avoué son désir de faire du théâtre. C'est le volet le plus dérangeant, une véritable farce tragique, qui laisse un goût amer.

C'ÉTAIT ÉCRIT QUE C'EST TRISTE VENISE...

Par Jérôme Leroy

Si la réalité dépasse parfois la fiction, c'est que la fiction précède souvent la réalité. La littérature prévoit l'avenir. Cette chronique le prouve.

L'*aqua alta* qui, à plusieurs reprises, a partiellement submergé Venise en novembre a suscité une émotion planétaire. Il y a quelques mois, des inondations qui ont causé des centaines de morts en Asie du Sud-Est n'ont eu droit qu'à quelques lignes dans la presse. Venise inondée, comme Notre-Dame en feu, c'est un symbole. C'est aussi l'occasion de revenir sur l'image faussée d'une ville romantique pour voyage de noces. Dans *Venises* – au pluriel –, Morand se moque de cette naïveté : « *Les romantiques tiennent bon ; ils défilent ce matin sur la place, derrière une banderole blanche : "Nous voulons la lune."* »

Le Casino de Namur II est à mon sens la pièce la moins réussie. Après les agapes, nos amis se dirigent vers le casino, le péché mignon du Belge Jean-Marie. Il y retrouve d'ailleurs un peu de superbe. On sent cependant que l'acteur, lui, est un peu perdu dans cet univers, il a d'ailleurs raconté qu'il avait eu beaucoup de mal à mémoriser le texte à cause de son aversion pour les chiffres. Du coup, il perd un peu le public à force d'« *impair et gagne* » et autre « *rien ne va plus* ». Mais Ferdinand gagne malgré tout, il a une chance de « *cocu* » qui le laisse indifférent, il ne sait plus où il est, et lui, virtuose des mots, n'arrive plus à prononcer « croupier » qui devient dans sa bouche « crêpier » ou « drapier ».

D'avantage qu'une métaphore de la vie, on peut y voir une métaphore de la désillusion de l'acteur sur son métier. Caubère déclare ainsi dans un entretien : « *J'ai peut-être inventé quelque chose avec tout ça, mais qui pour finir ne ressemble à rien !* » Et pourtant, une fois encore, l'acteur pantagruélique parvient grâce à l'autobiographie théâtrale, genre dont il est sans doute l'unique représentant, à se démultiplier pour être à la fois le Belge rejeté par sa famille, le sympathique méridional Bruno et bien sûr Ferdinand le désenchanté, « *empêtré dans le grand scotch de la vie* ». •

On pleure sur une ville dont on oublie qu'elle est une ville, simplement, comme l'écrit dans *Le Monde* l'écrivain vénitien Roberto Ferrucci : « *Vous pourrez lire mille reportages, y compris cet article, aucun, pas même ceux qui auraient été écrits par des maîtres comme Hemingway ou Emmanuel Carrère, ne parviendrait à transmettre la douleur, la rage, l'incompréhension, la peur, toute cette gamme de sentiments que seul un habitant de Venise, seul celui qui a choisi Venise pour son caractère unique, seul celui qui y est né, peut vraiment éprouver.* » En citant Hemingway, Ferrucci fait allusion à *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, le dernier roman de l'écrivain. Un colonel américain vit ses derniers jours en compagnie d'une jeune *contessa*. C'est une Venise mortifère, parmi tant d'autres, comme celle d'Aschenbach dans *La Mort à Venise* de Thomas Mann : « *C'était Venise, l'insinuante courtisane, la cité qui tient de la légende et du traquenard.* » Et ce traquenard dans lequel sont pris les habitants, il y eut jadis des Italiens pour vouloir le détruire. Marinetti, chef de file des futuristes, écrivait en 1909 : « *Hâtons-nous de combler les petits canaux fétides avec les décombres des vieux palais croulants et lépreux. Brûlons les gondoles, ces balançoires à crétins, et dressons jusqu'au ciel l'imposante géométrie des grands ponts de métal et des usines chevelues de fumée, pour abolir partout la courbe languissante des vieilles architectures !* » Gageons que les autorités italiennes ne choisiront pas cette solution pourtant économique et moderne. •

LA CAUSE DES PEUPLES

Par Bérénice Levet



Matteo Salvini au rassemblement annuel de la Lega, Pontida, 15 septembre 2019.

Christophe Boutin, Olivier Dard et Frédéric Rouvillois signent un passionnant *Dictionnaire des populismes*. De Salvini à Michéa, des personnalités fort diverses gratifient le peuple d'une supériorité intrinsèque. On aurait tort de les diaboliser a priori.

Les peuples font leur grand retour sur la scène politique et en guise de bienvenue, un mot leur est adressé, destiné à faire trembler dans les chaumières : « Populisme » ! Le populisme est en effet ce chiffon rouge agité par les progressistes afin de s'éviter toute remise en question, de flétrir par avance, c'est-à-dire, avant toute considération, les aspirations que les peuples osent enfin formuler haut et fort et de délégitimer quiconque a la faiblesse d'en reconnaître la pleine légitimité. Populiste serait ainsi celui qui ne conspu pas le besoin d'enracinement, le besoin d'inscription dans une histoire et dans un lieu, l'attachement et la fidélité à des mœurs, à un mode de vie, à la physionomie d'un pays. Le philosophe Ortega y Gasset parlait d'un droit de l'individu à la continuité historique, mais aujourd'hui, sous le double assaut de la mondialisation financière et de l'islamisation, ce sont les peuples qui réclament le droit à la continuité historique, le droit de persévérer dans leur être, dans leur identité unique et insubstituable. Le populisme européen, dit Philippe de Villiers croisant le fer avec un président Macron fulminant contre la « lèpre » nationaliste et populiste, c'est le « *cri des peuples qui ne veulent pas mourir* ».

Comme le mot « impressionnisme » en son temps, forgé pour disqualifier les jeunes et hardis Pissarro, Monet ou Renoir et dont ils se firent finalement un titre de gloire, les partis, les leaders estampillés « populistes », Jean-Luc Mélenchon ou Marine Le Pen en France, Matteo Salvini en Italie, ont dit « soit ! », acceptons l'épithète, relevons le défi. Plus récemment encore, et plus intrigant aussi, le mot est volontiers adopté par certains esprits qui font profession de penser, soucieux de comprendre avant de haïr, et qui même sont tout à fait acquis aux insurrections populaires qui se lèvent à travers le monde, comme le journaliste Alexandre Devecchio dont le dernier essai *Recomposition* est sous-titré « Le nouveau monde populiste » (Éditions du Cerf). La thèse qu'il défend est très forte puisqu'il ne suggère rien de moins qu'une recomposition politique qui se ferait autour des propositions portées par lesdits populistes.

Le doute alors s'imisce. Serait-ce que le populisme n'est pas nécessairement synonyme d'antiélitisme, d'anti-intellectualiste, qu'il ne représente pas fatalement une menace, un péril pour la démocratie, contrairement à ce qu'on nous serine à longueur de temps ? Bref que les images que nous associons spontanément au mot populisme sont davantage fruit de la paresse et de l'ignorance que de l'instruction ? Le dossier mérite donc d'être rouvert.

Et c'est précisément ce que nous permettent Christophe Boutin, Oliver Dard et Frédéric Rouvillois avec la publication du *Dictionnaire des populismes* pour lequel ils ont sollicité des spécialistes et des intellectuels venus de tous les continents et de toutes les disciplines. La forme du dictionnaire est assurément la forme idoine pour appréhender un objet qui ne se laisse pas enserrer dans une définition, qui ne cesse de changer de visage au gré du temps et de l'espace, bref qui se conjugue au pluriel ainsi que le titre l'indique d'emblée. C'est la première grande leçon à retenir de cet ouvrage et que doivent entendre ceux qui ont choisi de réintroduire le mot populisme pour réveiller les fantômes du boulangisme ou du poujadisme : il n'est pas deux populismes qui se ressemblent, le populisme en soi n'existe pas, le populisme se dit en plusieurs sens, en une infinité de sens, en autant de sens qu'il y a de peuples, et même au sein de chacun des peuples, il se reconfigure au fil des circonstances.

Cependant, même s'il s'agit de faire briller les multiples facettes de l'objet et d'envisager le phénomène dans l'ampleur et la variété de ses incarnations, les auteurs entendent le soupir du lecteur qui, tel Socrate face à Ménon, s'impatiente : on vous demande une définition, une essence du populisme et l'on voit se lever un essaim de populismes. Et ils ne se dérobent pas, ils s'y risquent. On qualifiera de populiste, s'accordent-ils, quiconque gratifie le peuple d'une supériorité intrinsèque, et entend tirer toutes les conséquences de cette supériorité reconnue. Le peuple étant doué d'une supériorité notamment morale, taillé dans une étoffe plus humaine, alors il doit se voir non pas méprisé, ainsi qu'il l'est trop souvent, mais au contraire pris au sérieux et satisfait dans ses aspirations, dit en substance le populiste. Si air de famille il y a entre tous les populismes, il se décèle ainsi dans cette commune mystique du peuple. Sur ce point, on se reportera à la notice consacrée à Michelet et à son maître-ouvrage *Le Peuple*, véritable « *catéchisme prophétique du populisme*, ainsi que l'écrit Rouvillois, où l'on devine par avance, exprimés par l'un des plus grands écrivains du siècle, la plupart des éléments significatifs de cette vision du monde ».

Mais ne croyez pas avoir alors trouvé quelque repos, car à rebours de ceux qui ont conçu cet anathème pour n'être pas dérangés dans leur confort moral et intellectuel, ce dictionnaire n'est pas là pour nous →



Jean-Claude Michéa.

engourdir : à peine se croit-on en possession d'une définition, qu'une nouvelle question jaillit : le populisme se distingue par la supériorité qu'il reconnaît au peuple, c'est entendu, mais de quel peuple parle-t-on ? Le peuple lui-même ne se dit-il pas en plusieurs sens ? Le peuple des populistes, est-ce la *plebs*, les couches populaires ? Le peuple-*ethnos*, communauté historiquement constituée, cimentée par les liens du sang et/ou les mœurs, la mémoire, la langue, l'héritage ? Le *demos*, le corps

civique ? Réponse décisive, au sens littéral du terme, l'acception retenue décidant de la couleur politique et de la tonalité dominante de chacun des populismes. Populisme de droite, dira-t-on lorsque le peuple auquel on fait appel, ou auquel on s'adresse est le peuple-*ethnos*, le peuple comme donné et identité, et populisme de gauche, le peuple comme entité sans histoire partagée, sans identité, fédéré, comme le dit Jean-Luc Mélenchon, par le seul rejet des élites.

© Hannah Assouline

Le populisme se reconnaît aussi à un « style », un style volontiers en rupture avec les codes habituels, que ce soit dans la tenue, dans la langue. Le « débraillé » terme que Rouvillois, qui signe l'article, juge plus adéquat que vulgarité, est ainsi particulièrement goûté du populiste.

Boutin, Dard et Rouvillois se dérobent d'autant moins à l'entreprise conceptuelle que l'une de leurs ambitions est d'élever la notion de populisme au rang de catégorie, digne de figurer dans la nomenclature des régimes politiques. « *Ni fantôme sorti du néant, ni injure* », le populisme, entendent démontrer les auteurs, est un « *objet politique intellectuellement identifiable* ». Indice du peu de légitimité universitaire dont il jouit, le populisme est absent du *Dictionnaire de philosophie politique* que publiaient en 1996 Philippe Raynaud et Stéphane Rials.

Pourtant, si le mot est récent – il fait son apparition au XIX^e siècle dans la Russie tsariste –, la chose qu'il désigne, elle, est ancienne. S'interroger sur le populisme, sur son essence, sur son histoire, c'est se confronter aux questions qui travaillent la philosophie politique depuis que quelque chose comme la politique existe, depuis que la question du peuple, de son rôle dans la cité occupe les esprits. Et parmi les questions que les populismes mettent impérieusement à l'ordre du jour, il en est deux qui sont absolument majeures pour nous, et que nous ne pourrions plus longtemps escamoter : la question de la représentation et la question de l'impuissance du politique. Sur ce chapitre, on suggérera au lecteur de dévider un fil qui conduit de « Antiélitisme » et « Antiparlementarisme » à « Référendum d'initiative populaire » et « Référendum révocatoire » en passant par la constellation de notions qui cristallisent autour du mot « Démocratie », avec un détour par la très suggestive entrée « Révolution française » que signe l'historien Patrice Gueniffey. Ces notices – comme l'ensemble de l'ouvrage d'ailleurs – remettent les pendules à l'heure : non, le peuple n'est pas fatalement contre les élites, funestement contre le Parlement, sommairement contre la représentation – serait-ce la marque de ces dispositions morales que George Orwell et Jean-Claude Michéa prêtent volontiers au peuple, ainsi qu'il est rappelé à l'article « Décence commune » ?

Le plaisir qu'offre un dictionnaire, c'est le plaisir du vagabondage. Au gré de ses humeurs, de son inspiration, de ses travaux du jour, on empruntera tel ou tel chemin. On s'y meut par association d'idées. La tentation est grande pour nous, Français, d'y pénétrer par la pomme de discorde par excellence avec les élites, le signe de leur éclatante trahison : le « Référendum de 2005 » et le « Traité de Lisbonne, « *la Constitution malgré nous. Une constitution sans les peuples* », conclut l'auteur.

Fatigué de l'actualité, on peut aussi y pénétrer avec un esprit davantage historien, en fin limier de l'usage du mot en France. Il n'était plus guère familier qu'aux spécialistes de l'histoire de la littérature et sur ce chapitre, il faut lire les notices consacrées respectivement au « Roman » et à « Eugène Dabit », qui reçut le premier le prix du roman populiste pour *L'Hôtel du Nord* et qui porte témoignage d'un temps où l'épithète « populiste » n'avait rien de péjoratif et n'impliquait pas non plus la fétichisation du peuple. Témoignant seulement du souci de peindre la vie ordinaire des gens ordinaires sans s'« *embarrasser de ces doctrines sociales qui tendent à déformer les œuvres littéraires* ». Rappelons qu'un prix Eugène-Dabit du roman populiste continue d'être décerné chaque année.

Promenade esthétique que l'on poursuivra avec bonheur en se reportant successivement aux entrées absolument passionnantes que sont « Poésie », « Théâtre », « Cinéma français » – reconnaissons au passage à l'auteur l'art de susciter le désir de découvrir ou redécouvrir les films qu'il évoque –, « Chanson », « Béranger », « Aristide Bruant ». Évidemment, on ne laisse pas de songer aux entrées qui ne figurent pas et qu'on eût aimé trouver ainsi de Frank Capra, le réalisateur américain de *Monsieur Smith au Sénat* qu'il eût été stimulant et sans doute fécond de passer au crible de l'épithète « populiste ». Les notices « Victor Hugo » et « Émile Zola » posent également des jalons très précieux pour penser la question de la représentation du peuple dans l'art.

Les populismes rencontrent leur limite évidente dans la sacralisation du peuple, dans le postulat qui les réunit de sa supériorité intrinsèque, mais ils ont l'immense mérite, et c'est ce qui ressort de cette entreprise collective appelée à devenir un ouvrage de référence et un outil de travail, de reconnaître la légitimité des aspirations populaires, lesquelles renvoient bien souvent à des besoins fondamentaux de l'âme humaine allègrement diabolisés par les progressistes et autres collaborateurs du monde comme il ne va pas. Davantage exposé aux rugueuses réalités du quotidien, à ses aspérités, privé des moyens économiques de les contourner, si le peuple n'est pas supérieur, il est assurément le gardien, la vigie des moyens qu'ont conçus les hommes et que leur lèguent leurs ancêtres pour rendre la vie plus douce, plus aimable. Si bien que loin de servir fatalement une idée dégradée et dégradante de l'homme, les populistes sont les seuls aujourd'hui à « élever la voix », et à demander avec le poète Saint-John Perse : « *Et de l'homme lui-même quand donc sera-t-il question ?* » •



Christophe Boutin, Frédéric Rouvillois, Olivier Dard, *Le dictionnaire des populismes*, Éditions du Cerf, 2019.

QUI VIT PAR LA MORALE PÉRIRA PAR LA MORALE

Par Pierre Lamalattie

Des minorités agissantes censurent des œuvres d'art au nom de leur moralité blessée. Si ce rappel à l'ordre a de quoi inquiéter, la responsabilité en incombe aussi aux nombreux artistes qui prétendent édifier les masses par leurs postures moralisatrices.

Couvrez ce sein que je ne saurais voir

Des peintures anciennes sommeillant dans des musées sont brusquement ramenées sur le devant de l'actualité au nom d'une relecture militante. Cette censure à l'œuvre dans des pays démocratiques n'émane pas du pouvoir, comme c'était le cas autrefois, mais des nouvelles minorités agissantes. D'ailleurs, leurs attaques contre l'art ne sont que l'une des menaces pesant sur la liberté d'expression. Ici, on exige le retrait d'une peinture de Waterhouse procurant, paraît-il, aux visiteurs masculins l'occasion regrettable d'apercevoir de jolies poitrines. Là, sur le sexe d'une femme dessiné par Egon Schiele, on demande un bandeau pudique. Balthus, avec son amour des petites filles, est désormais un cas indéfendable. Évidemment, l'abstraction est à l'abri de toute objection, et c'est peut-être justement la preuve de sa faiblesse. Un point de satisfaction cependant : nos prix de vertu n'ont pas encore découvert Rubens ou Boucher.

S'y ajoutent, à l'autre extrémité de l'éventail politique, des passages à l'acte par des profils plus traditionalistes. Par exemple, en 2009, Ernest Pignon-Ernest avait collé sur la façade de la cathédrale de Montauban, avec le consentement de l'évêque, de grands et magnifiques dessins d'anges. Dans leur partie haute, ces anges ont assez classiquement des ailes et sont vêtus de drapés. La partie basse, par contre, est dénudée. On voit qu'il s'agit de femmes bien terrestres. Elles écartent leurs cuisses et montrent leur sexe. Malheureusement, les sexes en question sont vandalisés peu après. La photo d'un crucifix immergé dans l'urine (*Piss Christ*

d'Andres Serrano présenté à Avignon en 2011), le plug anal gonflable érigé place Vendôme à Paris en 2014 (*Tree*, de Paul McCarthy) et beaucoup d'autres œuvres subissent le même sort. Parfois, les services chargés de la promotion de l'artiste en profitent pour relancer leur campagne de communication.

Quoi qu'on pense des créations en question, on ne peut accepter que des justiciers improvisés passent à l'acte ou exigent la censure. De nombreuses personnalités et associations ont manifesté leur attachement à la liberté artistique. En outre, la loi du 7 juillet 2016 consacre cette liberté et renforce sa protection. C'est à l'évidence une condition indispensable de la création.

Aussi surprenantes que soient ces attaques au XXI^e siècle, elles ne se différencient guère dans leurs résultats de la pudibonderie traditionnelle. Ce qui est nouveau, c'est que les artistes, en de nombreuses situations, fragilisent eux-mêmes cette liberté en se situant sur le terrain moral. Plusieurs évolutions y contribuent.

L'autonomie de l'art a perdu son support

Tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e, l'idée d'une autonomie de l'art s'affirme. Les commentateurs et les artistes soulignent que le sujet d'une œuvre n'est pas l'essentiel. La peinture d'histoire est critiquée, de même que le côté jugé anecdotique des pièces de genre. Ce qui paraît décisif, c'est le talent du peintre, son coup de pinceau, son sens de la composition, la richesse de ses matières, etc. Bref, l'art existe d'abord par ses formes. Or, si le sujet s'adresse à l'opinion, vise à instruire ou à édifier, la forme est un domaine à part qui n'a manifestement rien de moral ni de politique. C'est un domaine autonome qui accrédite la notion d'autonomie de l'art et des artistes.

Avec l'art contemporain, les créateurs abandonnent en grande partie la notion même d'objet de l'art. Produire des peintures à suspendre ou des sculptures sur socle paraît désuet. Les conceptuels, en particulier, s'appliquent à livrer des idées qui peuvent très bien ne pas être exécutées et qui, quand elles le sont, sont confiées à des artisans anonymes. Certains vendent à haut prix une simple feuille A4 où figure un mode →



© Christian LENDL / VIENNA TOURIST BOARD

Des affiches pour une exposition consacrée à Egon Schiele
censurées dans le métro londonien, novembre 2017.

d'emploi sommaire pour réaliser l'œuvre. D'autres mettent en scène des attitudes ou des interventions. C'est dire que le talent apporté traditionnellement à la forme dans une œuvre artistique est délaissé et, avec lui, ce qui fondait l'autonomie de l'art.

Quand les artistes actuels désirent être sanctuarisés, ce qu'ils demandent n'a plus rien à voir avec la fameuse autonomie à laquelle beaucoup se réfèrent encore. Ce à quoi ils aspirent, en réalité, c'est à une sorte de statut quasi prophétique qui leur permettrait de lancer des injonctions et d'agir sur la société, tout en étant suffisamment respectés et protégés pour ne rien avoir à craindre en retour. On est évidemment loin d'un consensus sur un tel statut d'exception. Au contraire, prétendre moraliser les populations expose à des retours de morale.

Supériorité morale présumée des artistes contre décence ordinaire du public

Certains artistes aiment se dire « subversifs ». C'est un mot qu'on a beaucoup lu et entendu. De quoi s'agit-il ? Dans la plupart des cas, il est question de déranger, voire de choquer le public, en contrariant son sentiment moral habituel ou, pour reprendre le terme d'Orwell,

sa décence ordinaire (*common decency*). L'intervention mise en scène par tel ou tel artiste paraît de prime abord franchement immorale, mais ensuite, une explication affirme, au contraire, une intention morale supérieure ayant échappé aux mécontents. Ces facéties, bien sûr, peuvent être teintées de mépris de classe.

Parmi les innombrables exemples, citons d'abord l'intervention de Maurizio Cattelan en 2004, financée par un groupe de luxe italien. L'artiste pend trois enfants, très haut, à un grand arbre du centre de Milan. Il s'agit de mannequins parfaitement imités, commandés à un sous-traitant digne du musée Grévin. Cependant, les habitants, en se réveillant, croient à un vrai drame et ressentent une affreuse tristesse. Certains essayent de grimper décrocher les enfants. Un homme chute gravement. En découvrant la supercherie, l'affliction se transforme en colère. Finalement, l'explication arrive. L'artiste, impavide, se dit inspiré par l'intention de « susciter la réflexion ».

En 1996, Hervé Paraponaris expose au musée de Marseille *Tout ce que je vous ai volé*. Cette installation rassemble les fruits d'un certain nombre de vols réels opérés par ses soins. Des cartels indiquent d'ailleurs la

tout uniment « met en lumière la beauté et la richesse des arbres aujourd'hui menacés ». Cependant, cette vision irénique d'une forêt par essence positive est-elle raisonnable dans un pays où elle ne cesse de progresser, envahissant et stérilisant le milieu rural ?

Plus surprenant, Fabrice Hyber, protagoniste de ce débat à la FIAC et de l'exposition « Nous les arbres », « achète des paysages » en Vendée pour les transformer en forêt. Cet artiste est pourtant fils d'un petit agriculteur, éleveur de moutons dans cette région. On aurait pu attendre de lui qu'il ait plus de compassion pour le monde paysan et surtout qu'il comprenne cette chose simple : la croissance forestière diminue la surface agricole. En plantant sa forêt, il supprime, sans même s'en rendre compte, la possibilité d'existence d'une ou plusieurs exploitations familiales comme celle qui lui a permis de grandir.

On le voit, en se raccrochant à des thèmes d'actualité, les artistes et les curateurs peuvent, certes, s'inscrire puissamment dans le présent. Cependant, ils prennent aussi le risque de chercher un succès facile et de tomber dans les idées reçues.



Un ange d'Ernest Pignon-Ernest, présenté dans le cadre de l'exposition « Ingres et les modernes », vandalisé à Montauban, juillet 2009.

provenance des larcins. Cet événement enthousiasme la critique, notamment Paul Ardenne. Au bout de quelques jours, cependant, des visiteurs reconnaissent des objets leur appartenant et déposent des plaintes aboutissant à des condamnations. Cette œuvre avait pour but, apprend-on, de faire réfléchir le public à la notion d'appropriation, en particulier l'appropriation dans le cadre colonial.

En 2018, Adel Abdessemed présente au MAC Lyon une vidéo intitulée *Printemps*. On y voit sur plusieurs murs un ensemble de poulets vivants, suspendus par les pattes et brûlant vifs dans d'atroces caquetages (simple effet spécial selon l'auteur). Devant les protestations, le musée retire l'œuvre en dénonçant le « procès parfaitement injuste qui est instruit contre Adel Abdessemed alors que l'artiste est profondément engagé dans la défense de l'animal ».

L'art au service des idées dans l'air du temps

Dans les exemples précédents, l'artiste met en scène une morale, croit-il, supérieure et, en réalité, souvent difficile à saisir. Désormais, on voit, aussi et surtout, se multiplier des événements artistiques construits autour de thèmes ayant le vent en poupe : « décolonialisme », genre, diversité, « intersectionnalité », climat, planète, biodiversité (voir encadré), fin du monde,

etc. Attardons-nous un peu, non sur ces thèmes eux-mêmes, qui dépassent le cadre de cet article, mais plutôt sur l'usage qui en est fait par les artistes. Il peut y avoir, en effet, une grande différence entre servir une cause et s'en servir. Il y a presque une antinomie entre ressentir une inquiétude morale et faire la morale aux autres. Quand Courbet brosse *Enterrement à Ornans*, il exprime indiscutablement un sentiment sur les mœurs et la condition humaine qui n'est pas étranger à ce que relèvent, avec d'autres moyens, des auteurs comme La Rochefoucauld ou La Bruyère, qualifiés de moralistes. Personne ne s'en plaint, bien au contraire. De même, à notre époque, lorsque Adrian Ghenie peint *Bataille de tartes à la crème à la chancellerie du Reich*, il a la puissance d'un moraliste.

Cependant, quand tant d'artistes et de curateurs se mettent à la remorque des thèmes dans l'air du temps, ils prennent manifestement deux risques. Le premier concerne l'intérêt des œuvres produites : quelqu'un faisant la morale est presque toujours ennuyeux et normatif. S'y ajoute souvent la possibilité d'adopter un peu vite des idées reçues (voir encadré), en négligeant l'information et le recul critique nécessaires.

Le second risque affecte le statut même des artistes. Lorsqu'ils agissent en militants, rien ne les distingue plus de simples militants, si ce n'est le fait d'être accueillis par des institutions. Cependant, le militant subventionné devrait-il être plus respectable que le militant ordinaire qui assume sa condition ? Un exemple intéressant nous est apporté le 12 octobre dernier. Ce jour-là, des manifestants d'Extinction Rébellion occupent la place du Châtelet, à Paris. Dans le même temps, le Centquatre (centre culturel de la Ville de Paris) accueille une exposition inspirée par la collapsologie. On y va de *Smartphone fossilisé* en fossile d'*Homo stupidus stupidus*. Comment ne pas faire un rapprochement entre ces deux événements et ne pas s'interroger sur leurs statuts respectifs ?

Tous ces événements montrent qu'il est d'autant plus difficile de défendre l'art contre les assauts du moralisme que les artistes eux-mêmes se font militants et moralisateurs. •

Pour approfondir :



Carole Talon-Hugon, *L'Art sous contrôle*, PUF, 2019.



Stéphanie Lemoine, « L'art contemporain face à la fin du monde », *Le Journal des arts*, 15 novembre 2019.

LE TRÔNE CONTRE L'AUTEL

Par Jean-Baptiste Roques



Jean-François Colosimo.

Comme le démontre brillamment Jean-François Colosimo dans *La Religion française*, la France n'a pas attendu 1789 ou 1905 pour devenir laïque. C'est dès l'an mil que nos rois ont soigneusement tenu la religion à l'écart de la politique. Exégèse.

Il aura donc fallu un écrivain orthodoxe (adepte à ce titre d'une relation « symphonique » entre l'Église et l'État) pour nous livrer cette belle leçon de laïcité. Un écrivain d'autant moins porté sur le profane qu'il dirige, depuis six ans, une maison d'édition, Le Cerf, dont la plus fameuse collection s'appelle « Sources chrétiennes ». Sauf que, comme il le souligne dans sa magistrale introduction, Jean-François Colosimo dispose d'un atout considérable pour nous réinformer sur la guerre froide que le trône a menée contre l'autel tout au long de l'Ancien Régime : de souche calabraise, il est né à Avignon. Non loin de la tour Philippe-le-Bel, qui, juste en face du fameux pont Saint-Bénézet, tient en respect depuis 1360 l'ancienne cité pontificale. « *Le premier absolutisme royal n'a pas été liberticide mais la monarchie naissante a au contraire tâché de circonscrire une juste autonomie de la sphère temporelle, fondée sur l'alliance du prince et du peuple qu'il a vite qualifiée de républicaine* », résume l'érudit provençal. Pas sûr toutefois que les militants du Printemps républicain soient d'accord pour se placer sous le signe des Capétiens...

Pour Colosimo, la France se définit par une opposition originelle à Rome, celle des Césars comme celles des papes. Raison pour laquelle nos monarques ont toujours préféré se réclamer symboliquement du roi David (qui lui aussi avait maille à partir avec les empires environnants), plutôt que de quelque filiation latine. Puis l'auteur passe en revue, au fil de 420 pages solidement documentées, les différents épisodes de la lutte impitoyable livrée, siècle après siècle, par le pouvoir français contre tous les projets théologico-politiques qui n'ont cessé de le menacer : templiers, calvinistes, jansénistes, jésuites, etc. Et de se pencher sur les cas les plus tangents. Tel celui de Robert Le Pieux, premier de nos rois thaumaturges, particulièrement indocile envers le Vatican et plusieurs fois menacé d'excommunication malgré ce surnom qui exhale l'encens. Ou Saint Louis, pas si illuminé que

cela, quand on sait qu'en 1256 il impose la présomption d'innocence aux tribunaux de l'Inquisition.

Mais alors, objectera-t-on, Voltaire nous aurait donc menti ? Les Lumières ne seraient pas la courageuse entreprise de sécularisation que l'on apprend aux écoliers, accomplie par une « génération Charlie » avant l'heure, lassée de vivre dans un pays aux mains des bigots et des fanatiques ? Si Colosimo ne nie pas l'affaire Calas ni le supplice du chevalier de La Barre, il répond que le « droit divin » ne doit pas être regardé comme le signe d'une impitoyable théocratie, mais plutôt comme la formule d'un anticléricalisme subtil et résolu : en se référant au Créateur – et rien qu'à lui – le souverain fait savoir qu'il n'acceptera aucun accommodement raisonnable avec quelque intercesseur que ce soit. Et d'expliquer que les régimes suivants ont eux aussi poursuivi cet inlassable combat. Sous ce nouveau jour, on comprend mieux la manière rude avec laquelle Napoléon poursuivit l'émancipation des juifs (entamée sous Louis XVI et achevée à la fin de la Restauration) en promulguant notamment le « décret infâme » qui leur refusait le droit d'échapper à la conscription alors que les autres citoyens pouvaient payer un remplaçant. Et l'on s'explique mieux les scènes violentes rapportées lors de l'expulsion des congrégations en 1880, qui firent, on l'a oublié, leur lot de morts côté catholiques.

Nos contemporains respectent davantage la foi que l'appartenance nationale

Reste une question. Cette manière si singulièrement française, et parfois si brutale, d'articuler le spirituel et le temporel a-t-elle quelque intérêt à être perpétuée en 2019 ? Longtemps, la distinction entre les croyances (intimes par définition) et les cultes (qui s'expriment dans l'espace public) – l'antique dualité entre la *superstitio* et la *religio*, comme le rappelle Colosimo – a semblé claire et acceptée de tous. Désormais, c'est la philosophie libérale anglo-saxonne qui prévaut. Nos contemporains respectent davantage la foi, en ce qu'elle est censée marquer une sacro-sainte identité personnelle, que l'appartenance nationale. À l'heure où le Saint-Siège est devenu une ONG « no border » et où Jupiter nie l'existence de la culture française, il n'est pas certain que la célébration des racines profondes de notre laïcité suffise à impressionner l'hydre islamiste. •



La religion française, Jean-François Colosimo, Éditions du Cerf, 2019.



Marche contre l'islamophobie, Paris, 10 novembre 2019.

LAÏCITÉ LA RÉPUBLIQUE ADOUCIT LES MŒURS

Par Françoise Bonardel

Tout en invoquant le vivre-ensemble, l'islam rigoriste impose des signes de séparation dans la société. Rien n'est plus étranger à nos mœurs laïques qui donnent sens et saveur à la vie en communauté.

à se voiler de la tête aux pieds. Du moins est-ce ainsi que notre culture nous a appris à évoluer dans la vie publique et privée.

Seulement, la République, tout le monde en parle comme d'un bouclier, mais dans les faits, il se révèle bien peu protecteur. Peut-être faudrait-il relire les auteurs grecs et latins pour se remémorer les grandes heures où l'on prenait vraiment au sérieux la *res publica*, la « chose publique » qui unissait, par exemple, le peuple romain au Sénat (*senatus populusque romanus*).

Tous des nuls, ces Gaulois qui ne comprennent plus grand-chose à la laïcité, et le font savoir à leurs dirigeants qui ne savent pas davantage où se situe désormais la limite entre le public et le privé, le profane et le sacré. Imaginez la tête de Vercingétorix si sa fille lui avait annoncé qu'elle voulait porter le péplum...

Allez, encore un effort pour être à la fois laïques et républicains ! Pas facile certes, mais vital pour la France de demain.

Pas de République donc sans un accord de confiance entre le peuple et ses élus, tous guidés dans leurs actions par le souci du bien commun : que ce qui profite aux uns ne nuise pas aux autres, et que chacun reçoive selon ses mérites. En revanche, quand une République ne cesse d'encenser ses « valeurs » sans être capable de faire respecter ce bien commun, mérite-t-elle encore ce titre ? Peut-être vaudrait-il mieux, comme le suggère Paul-François Paoli¹, qu'elle se prévale de ses « vertus » et tente d'en mettre quelques-unes en pratique.

D'abord ça sert à quoi, la laïcité ? À préserver une collectivité de l'intrusion du religieux dans les affaires publiques, mais aussi à protéger un espace de liberté au sein duquel toutes les religions peuvent continuer à exercer leurs prérogatives spirituelles. Bien avant que la loi de 1905 officialise la séparation des pouvoirs politique et religieux, la laïcité faisait son chemin à travers ce mouvement culturel de fond qu'est la sécularisation : rendre au « siècle » ce qui appartenait à Dieu, et dissocier les trois « ordres » – de la chair, de l'esprit et de la charité – que Pascal hiérarchisait au nom du christianisme (*Pensées*, Br. 793) : libre disposition de son corps, autonomie du savoir libéré de toute tutelle religieuse et reconnaissance du fait que les élans caritatifs ne dépendent pas de la croyance en Dieu. Devenue laïque, la République sut longtemps faire cohabiter ces « ordres » sans avoir à se barricader ni à légiférer, et les femmes pouvaient susciter le respect sans avoir

D'ailleurs, de quoi parle-t-on au juste quand on brandit les « valeurs » de la République contre le fanatisme religieux ? D'un « vivre-ensemble » harmonieux, contredit par la réalité des faits que connaissent sur le terrain tous les Français ? De l'idéal démocratique, démenti par les concessions inacceptables faites par ladite République pour préserver la paix sociale tout en créant de ce fait des inégalités et injustices inédites ? Tout cela est aujourd'hui confondu dans la bouillie indigeste du multiculturalisme et du partage républicain, et autres bons sentiments altruistes et humanistes dont la source d'inspiration pourrait bien être celle d'une religiosité devenue laïque. On recycle à tout-va en ces temps incertains !

Laïque ne signifie pas agnostique ou athée, mais renvoie au fait qu'on ne se sert pas de sa religion pour influencer la vie publique – quant au *laïc*, c'est celui qui →

n'est pas devenu un « clerc » en entrant dans un ordre religieux. Les béguines étaient des laïques qui vivaient au XIII^e siècle en petites communautés dans le nord de l'Europe et dédiaient leur vie à Dieu et aux pauvres. Quand le Bouddha vit augmenter le nombre de ses disciples qui menaient une vie sociale et familiale, il leur donna des enseignements différents de ceux réservés aux moines. Ce n'est donc pas parce que l'opposition entre laïcité et religion est devenue frontale au XIX^e siècle que laïcs et laïques sont tous des athées militants, et les religieux des intégristes dont il faudrait attendre le pire. La vie publique d'un croyant peut être inspirée par ses convictions religieuses sans que cela porte atteinte à la laïcité. En revanche, l'intégrisme religieux finit toujours par déborder sur l'espace public qu'il ambitionne de remodeler et de conquérir.

La loi de 1905 reste à cet égard un garde-fou contre toute tentative de restauration théocratique, mais le problème s'est déplacé sur le terrain, dans la gestion quotidienne des prérogatives et des limites. Il faut donc rappeler que l'École n'est pas un bâtiment, mais une institution de la République, et son règlement intérieur s'applique *extra-muros*. Le débat sur le port du voile islamique lors des sorties scolaires n'aurait donc même pas dû avoir lieu, et le refus devrait être le même si une mère arrivait en habit orange d'adoratrice de Krishna ou vêtue de la robe noire des pratiquants du zen. Toutefois, si les bouddhistes de culture asiatique sont environ 500 000 en France, on ne les entend jamais. Et qui sait qu'il y a à Paris un temple dédié au dieu éléphant Ganesh auquel les fidèles hindouistes viennent faire leurs offrandes ? Qui s'émue en croisant dans la rue un sikh coiffé du turban traditionnel sinon pour admirer sa prestance ? La preuve en est que la République fonctionne sans heurt quand aucune communauté ne cherche à la faire reculer ou à la bafouer. Ni le dharma bouddhique ni la Torah hébraïque n'ont jamais été présentés comme une alternative aux lois de la République, à l'instar de ce qu'est la charia pour certains.

Parlons-en donc un peu, de cette fameuse charia (« la voie vers Dieu ») qui n'est pas l'invention des fondamentalistes coupeurs de têtes, mais fait partie intégrante de la révélation divine faite au prophète Mahomet, même si son élaboration doctrinale s'échelonna durant plusieurs siècles et ne prit pas exactement la même forme dans les différentes contrées islamisées. Seule une loi d'origine divine pouvait par ailleurs pacifier et unifier les tribus arabes, à l'époque éparses et indisciplinées. À chaque peuple son histoire digne de respect, mais ce n'est pas la nôtre. Tenter de vivre ensemble, c'est prendre acte de ces différences et se donner le temps de voir si elles sont ou non compatibles, non décider qu'elles le sont pour éviter toute friction. À chacun d'y mettre du sien.

Il n'en demeure pas moins qu'une religion dont la parole divine détermine, si elle est respectée, tous les agissements publics et privés du lever au coucher,

ignore ou refuse la distinction du laïc et du religieux qui sous-tend les sociétés occidentales modernes. Alors que les membres du clergé chrétien ont, après Vatican II, abandonné leurs habits religieux afin de mieux se fondre dans la communauté chrétienne, mais aussi républicaine, l'islam rigoriste impose aux femmes, et à un moindre degré aux hommes, des signes de séparation tout en se plaignant d'être stigmatisé. À qui ferait-on croire qu'une société aussi ouverte que la nôtre à la diversité – des mœurs, des croyances, des costumes – prendrait ombrage d'une singularité parmi tant d'autres si elle n'y percevait une provocation pouvant être le signe avant-coureur d'une domination future, à l'échelle mondiale qui plus est ?

Une société vivante et cohérente, c'est aussi un paysage culturel, une atmosphère familière, un climat social : cette réalité polymorphe qu'on nomme des « mœurs », témoignant jusqu'alors en France d'une coexistence plutôt pacifique entre le laïc et le religieux. Mais comme ce n'est justement pas dans nos sociétés la loi qui codifie les mœurs, ce vide juridique protecteur des libertés publiques devient la brèche par où s'engouffrent d'autres mœurs, au nom cette fois-ci d'une loi divine avec laquelle on ne transige pas. L'espace public peut certes s'ouvrir à des formes diverses d'appartenance religieuse, mais ne saurait être confisqué par l'une d'entre elles au point de rendre méconnaissable un quartier, une ville et bientôt un pays tout entier. Or, nous sommes en train de vivre ce moment crucial où une religion tente de s'ériger en pouvoir politique après avoir été protégée par lui, au nom de la laïcité justement. Et s'il ne fait aucun doute que l'islam porte depuis toujours un projet politique, ce n'est pas au sens que l'Occident donne à ce terme puisque la *res publica* est aux mains d'Allah.

À ce sujet, jusqu'à quand pourra-t-on rester dans le flou, entre exaspération et résignation ? Combien de temps les dirigeants politiques pourront-ils demander aux peuples de se satisfaire des « valeurs » républicaines tandis que sont sous leurs yeux malmenées les mœurs qui donnent sens et saveur à la vie en communauté ? Les peuples sont lassés de vivre sous le joug d'une sorte d'impératif moral alors que leur vie quotidienne se dégrade et qu'ils voient disparaître ce qui leur est cher : une douceur de vivre, encore si sensible dans les films français des années 1970-1980 ; un amour de son pays, qu'il est recommandé de taire aujourd'hui ; une certaine désinvolture à l'endroit des choses du cœur et de l'esprit, trop graves pour qu'on se prive d'en rire. L'esprit français en somme, laïc plus que religieux selon les cas, religieux et laïc d'autres fois. Une liberté d'être que personne, sinon notre propre lâcheté, ne nous enlèvera. •

1. Paul-François Paoli, *L'Imposture du vivre-ensemble de A à Z*, L'Artilleur, 2017.

2. On réécouterà à ce sujet avec profit l'interview accordée par Hubert Védrine à la « Matinale » de Radio Classique, le 16 octobre 2019.

« UN BILAN ACÉRÉ, UN BON COUP DE POING AUX ARROGANTS ! »

Benoît Lasserre / Sud Ouest



EN LIBRAIRIES

L'ARTILLEUR

www.editionsdutoucan.fr

MARIE-ANTOINETTE RETOUR À LA CONCIERGERIE

Par Patrick Mandon



Marie Antoinette et ses enfants, Élisabeth Vigée Le Brun, 1787.

Marie-Antoinette est l'objet d'une passionnante exposition à la Conciergerie. Le destin atroce de cette reine martyrisée par l'histoire de France est présenté à travers les nombreuses métamorphoses de son personnage et leurs représentations.

Sage ou garce ?

Le 14 octobre 1793, Marie-Antoinette fait face au président du Tribunal révolutionnaire, Martial Joseph Armand Herman, à l'accusateur public Antoine Fouquier-Tinville, et à une salle comble. Le procès est expéditif. Très tôt le matin du 16, le verdict tombe, pour haute trahison : la mort !

Elle monte à l'échafaud le même jour, à 12 h 15. Une charrette l'a menée, mains liées dans le dos, jusqu'à l'actuelle place de la Concorde. Elle a un air de dignité paisible, qui force le respect. Effleurant le pied de Charles-Henri Sanson, elle aurait murmuré : « Faites excuse, monsieur le bourreau ». A-t-elle prononcé ces mots ? Peu importe ! Sa mort fondait à la fois son destin et sa légende.

Marie-Antoinette fut regardée comme une martyre,

©MP/Leemage

voire comme une sainte par quelques-uns, comme une garce luxurieuse par d'autres.

Une star d'Ancien Régime

Le cinéma témoigne de ses métamorphoses successives. Dans *La Marseillaise* (1938), de Jean Renoir, Lise Delamare campe une femme froide, hostile au peuple ; de même Ute Lemper dans *L'Autrichienne*, de Pierre Granier-Deferre, en 1989. Bien différente est Michèle Morgan, dirigée par Jean Delannoy (*Marie-Antoinette*, 1955) : éprise d'Axel de Fersen, progressant vers son supplice, tout dans sa silhouette évoque fidèlement la reine. Sofia Coppola avait un autre projet en tête lorsqu'elle donna sa propre version (2006) : peu soucieuse de vérité historique, son Antoinette, jouée par Kirsten Dunst, restitue assez bien la course folle de la jeune souveraine flouée, qui voulait échapper à l'ennui.

Une fille patiente

Wolfgang Amadeus Mozart, reçu avec sa famille à la cour, aurait déclaré à l'archiduchesse Maria Antonia, fille de l'empereur François 1^{er} de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche, qu'il voulait l'épouser : le jeune prodige ayant glissé sur le parquet, la petite princesse l'aurait aidé à se relever...

Bref, cela commence bien : l'aristocrate autrichienne ignore que sa vie terrestre s'achèvera dans un geyser de sang, sur une place parisienne, sa tête tranchée basculant dans un panier d'osier avant d'être présentée à la foule.

Depuis François 1^{er} et Charles Quint, les maisons de France et d'Autriche s'affrontent. Mais le traité de Versailles (1^{er} mai 1756) entraîne le « renversement des alliances ». Louis XV et Marie-Thérèse donnent à ce rapprochement l'éclat du mariage entre le dauphin, futur Louis XVI, et la délicieuse Marie-Antoinette.

C'est ainsi que, le 16 mai 1770, cette gamine de 14 ans épouse ce garçon de deux ans son aîné. Il est intelligent, mais timide, balourd. Le soir venu, il s'éloigne... On parle d'une malformation bénigne, un phimosis ; ou est-ce un manque d'audace ? Marie-Antoinette patientera pendant sept longues années avant de se réjouir...

La vie privée contre l'étiquette

« Élevée dans une cour où la simplicité s'alliait avec la majesté, [...] il n'est pas étonnant que, devenue reine, elle ait voulu se soustraire à des contrariétés dont elle ne jugeait pas l'indispensable nécessité : cette erreur tenait à une vraie sensibilité¹. » Son paradoxe repose sur ce cruel constat : Marie-Antoinette, par son « égoïsme », montrait la voie d'une autre forme de gouvernement, libérée de la tutelle, écrasante, de l'Étiquette versaillaise. Elle voulait imposer le registre de la vie privée dans l'énorme appareil, qui fait de la personne du roi de France un personnage sacré.

À l'écart du palais, dans son domaine du Petit Trianon, elle n'admet que ses intimes. Elle néglige le fardeau de la représentation imposée par sa fonction. Ainsi se cristallise l'image d'un être de frivolité, insupportable

à la communauté, alors qu'au même moment, en France, une crise morale et culturelle (par certains aspects comparable à celle que nous connaissons) affecte profondément la société entière.

Marie-Antoinette sous les yeux des Français

Sa figure se gâte rapidement. Ses contemporains useront à son endroit du vocabulaire de la haine et de la grossièreté, souvent puisé dans le registre sexuel. Elle est la putain du royaume. La variété de ses apparitions révèle les passions françaises, mauvaises, jamais éteintes.

Si l'on dresse son portrait chinois, il faut convoquer :

- La délicate jeune fille, promise d'un règne aimable.
- La frivole : elle fait la fortune de mademoiselle Bertin, marchande de modes qui impose « *un changement total [...] dans la parure des dames [...]. La reine, jusqu'à ce moment, n'avait développé qu'un goût fort simple pour sa toilette ; elle commença à en faire une occupation principale [...] naturellement imitée par toutes les femmes [...], quelques étourdies contractèrent des dettes ; il y eut de fâcheuses scènes de famille, plusieurs ménages refroidis ou brouillés ; et le bruit général fut que la reine ruinerait toutes les dames françaises².* »
- L'étrangère, victime d'une puissante austrophobie : « *Un monstre naquit à Vienne en Autriche [...]. Il sortit des flancs d'un autre monstre qui [...] ne respiroit que le meurtre et le carnage. [...] Ces deux monstres, que l'enfer vomit pour le malheur du monde s'appellent Marie-Thérèse [...] et Marie-Antoinette d'Autriche³.* »
- La femme Capet, puis la veuve Capet « *fléau et sangsue des Français* » comptable du sang versé : « *Ah jamais ton sang impur ne nous rendra celui que tu as fait couler.* »
- L'incestueuse : le tribunal s'efforce de démontrer qu'elle a couché avec son fils. Sa répartition lui amène la sympathie immédiate des femmes présentes : « *Si je n'ai pas répondu, c'est que la nature elle-même refuse de répondre à de telles accusations faites à une mère. J'en appelle à toutes les mères !* »
- La martyre : le parti royaliste, les catholiques, une partie du peuple la diront presque sainte, victime d'une populace affolée de sang et de vengeance.
- L'héroïne d'avant-garde, égarée dans un temps de troubles et de noirceur.
- Une princesse tragique, enfin, dépassée par les événements que son éducation lui interdisait de prévoir et plus encore de comprendre.

Elle voulait le bonheur, elle connut la terreur. •



1. Madame Campan, *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre*, 1822.

2. Toutes les citations suivantes sont tirées du « Procès criminel de Marie-Antoinette [...] veuve de Louis Capet ci-devant roi des Français », Paris, an II.

3. *Ibid.*

« Marie-Antoinette, métamorphoses d'une image », du 16 octobre 2019 au 26 janvier 2020, Conciergerie, 2, boulevard du Palais, 75001 Paris.

LE BOURREAU ET LES PUTAINS

Par Jérôme Leroy

Entre les carnets du bourreau Deibler et les photographies érotiques d'Alexandre Dupouy, l'entre-deux-guerres nous fournit de beaux livres pour Noël. Tripes sensibles ou puritaines s'abstenir.

On les appelle les « beaux livres » ou « *coffee table books* ». On les offre au moment des fêtes. Ils nous parlent toujours de la même chose : les impressionnistes, la Grèce antique ou l'architecture du Bauhaus. Et on les retrouve quelques semaines plus tard sur le Bon Coin ou dans les solderies. Alors, si vous voulez vraiment en offrir ou vous en faire offrir, pourquoi ne pas le faire en adoptant l'esprit *Causeur*, c'est-à-dire avec un certain mauvais esprit qui ne choquera que les pisse-froid de toute obédience.

Invitons donc pour cela Éros et Thanatos entre les huîtres et le foie gras grâce à la Manufacture de livres, qui propose deux objets aussi passionnants que subversifs avec *Guillotins : les carnets du bourreau Deibler* et *Capitale du plaisir : Paris entre-deux-guerres*.

Le bourreau Deibler, Anatole de son prénom, a exercé son office entre 1891 et 1932. On n'est pas bourreau par hasard, chez les Deibler, c'est même une affaire de famille où on se transmet un remarquable savoir-faire de génération en génération, puisque le premier de la dynastie a exercé dans le Wurtemberg, à la fin du XVIII^e siècle, l'aimable fonction de « *bourreau et écorcheur* ». Mais Anatole, lui, est un homme de son temps. Il est le Mozart de la guillotine. À sa deuxième exécution, la presse est unanime : « *Anatole Deibler réalise à la perfection le type du bourreau moderne et on peut lui prédire un nombre respectable de représentations.* » Une exécution capitale, c'est d'abord un spectacle. Anatole fait son apprentissage en Algérie, puis à Paris, auprès de son père, bourreau en chef de la République. Anatole se fait vite un prénom, à Paris et en province où se transportent « *les bois de justice* » jusque dans les sous-préfectures oubliées. Sa réputation est connue. Ses futurs clients, non dépourvus d'un certain humour fataliste, se tatouent sur le cou « *Ma tête à Deibler* » ou « *À découper suivant les pointillés* ».

Anatole est aussi le contemporain d'Alphonse Bertillon,

l'inventeur de la criminologie moderne qui utilise la photographie pour mettre en fiche les criminels depuis 1880 et parmi eux, les condamnés à mort. Méthodique, année par année – on continue à guillotiner pendant toute la guerre de 1914-1918 –, Deibler colle les photos dans un cahier, accompagnées d'une notice qui résume toute une vie avec une concision digne des nouvelles en trois lignes de Félix Fénéon.

Il s'agit finalement d'un journal intime macabre qui n'aurait pas déplu aux surréalistes. Le premier, c'est Jean Duga, spécialiste de l'assassinat de couples à coups de marteau, qui fait connaissance avec la Veuve, le 23 janvier 1890, à Nancy. Le dernier, presque quarante ans plus tard, s'appelle Étienne Bordus : « *Quarante ans, scieur de long. Tue à Saint-André-de-Seignanx le 7 juillet 1930 l'aubergiste Jeanne Lafourcade à coups de marteau pour voler 3 100 francs.* » Mais au cours de ces années, le marteau n'aura pas été la seule arme utilisée par les assassins. Que penser d'Albert Philippe, promotion 1930, qui utilise le socle d'une lampe à pétrole ? Ou de Frédéric Delacourt, promotion 1914, qui tua à la massue une fillette de 13 ans ? Ou de Patte et Vigneau-Cazal, soldats, promotion 1923, qui pendirent les corps de leurs victimes pour faire croire à un suicide ?

Au passage, à lire certaines notices sur le mode opératoire des assassins, on se rappelle que les serial killers sadiques ne sont pas une invention moderne qui fait les beaux jours du thriller. D'ailleurs, Anatole eut le droit à son heure de célébrité en envoyant dans l'autre monde le précurseur Landru, exécuté à Versailles, le 25 février 1922.

Cette année 1922 est au cœur de *Capitale du plaisir*. Le livre d'Alexandre Dupouy, libraire et collectionneur émérite – auquel on devait déjà *Le Cul de la femme*, un album de clichés inédits du postérieur de dames de petite vertu pris par Pierre Louÿs, grand écrivain fin de siècle et érotomane d'élite –, est un véritable trésor iconographique sur le Paris de l'entre-deux-guerres, devenu la Mecque du sexe. Le grand carnage de 1914-1918 était passé par là. La mort avait été par trop omniprésente pour que n'explode pas une faim de plaisirs à côté de laquelle la libération sexuelle d'après 68 a des airs de bibliothèque rose.

On trouvera ici des clichés d'époque à ne pas mettre entre toutes les mains ni sous tous les yeux. Le noir et blanc, à l'exception de quelques publicités colorisées,



Fac-similé d'une page des carnets du bourreau Deibler.

règne en maître et fait ressortir, à l'époque de notre pornographie aseptisée, une crudité inédite. La nudité à l'air plus nue encore, et des perversions que l'on croit naïvement récentes, de la flagellation au bondage sadomasochiste, sont monnaie courante. Mieux, c'est même dans ces années-là qu'apparaît une pornographie amateur où l'on voit monsieur et madame Tout-le-Monde, qui ont des physiques de personnages de Simenon, se livrer à des galipettes parfois acrobatiques.

C'est que l'époque est aussi à l'émancipation féminine, les lois sur le divorce changent, les jeunes filles sortent seules, elles changent de coiffure, elles s'habillent comme des hommes : il en reste si peu, des hommes, après la saignée de la « der des ders ». Il y a même une créatrice de mode érotique, Yva Richard, spécialisée dans le fétichisme, qui tient boutique dans la rue du Marché Saint-Honoré. Un roman de Victor Margueritte, *La Garçonne*, en 1922, est le best-seller sulfureux qui se fait l'écho de ce bouleversement des mœurs et si l'homosexualité tombe encore sous le coup de la loi, elle n'est plus taboue.

Comme souvent, ce sont les étudiants qui, au sens propre comme au figuré, mènent le bal. Le plus célèbre

est le bal de l'École des beaux-arts, les Quat'zarts, dont chaque édition annuelle réunit des milliers de personnes déguisées et se termine tard dans la nuit par des bacchanales et autres saturnales imitées de l'antique. On y remet des prix « *anatomiques* » et les affiches, comme les cartons d'invitation, sont de véritables chefs-d'œuvre de l'Art déco.

Il ne faudra rien de moins qu'une autre guerre mondiale pour en finir avec cet épanouissement dionysiaque de la capitale du plaisir et du vice. Autant dire qu'il s'est agi ici d'une parenthèse enchantée où même le vice avait des allures d'innocence joyeuse. •



Éric Guillon, *Guillotins : les carnets du bourreau Deibler*, La Manufacture de livres, 2019.



Alexandre Dupouy, *Capitale du plaisir : Paris entre-deux-guerres*, La Manufacture de livres, 2019.

CHAGNON, L'ANTHROPOLOGUE CONTRE LES IDÉOLOGUES

Par Peggy Sastre

Mort cet automne, Napoleon Chagnon (1938-2019) est l'un des pères de l'anthropologie. Ses travaux sur les peuples primitifs vénézuéliens ont dynamité le mythe du bon sauvage. Et en ont fait la victime du maccarthysme universitaire.

L'histoire plaît aux autodidactes : parce que l'institution académique ne fait rien qu'à étouffer les vrais talents et promouvoir les demi-habiles, les conformistes et les cireurs de pompes, la science avance sans elle. En annexe de cette fable, il y a la figure du génie broyé de son vivant par des coteries de médiocres mais qui, une fois mort, se voit réhabilité au centuple. Comme s'il adressait son plus beau doigt à la postérité et nous incitait à l'optimisme – vous verrez, la vérité finit toujours par triompher.

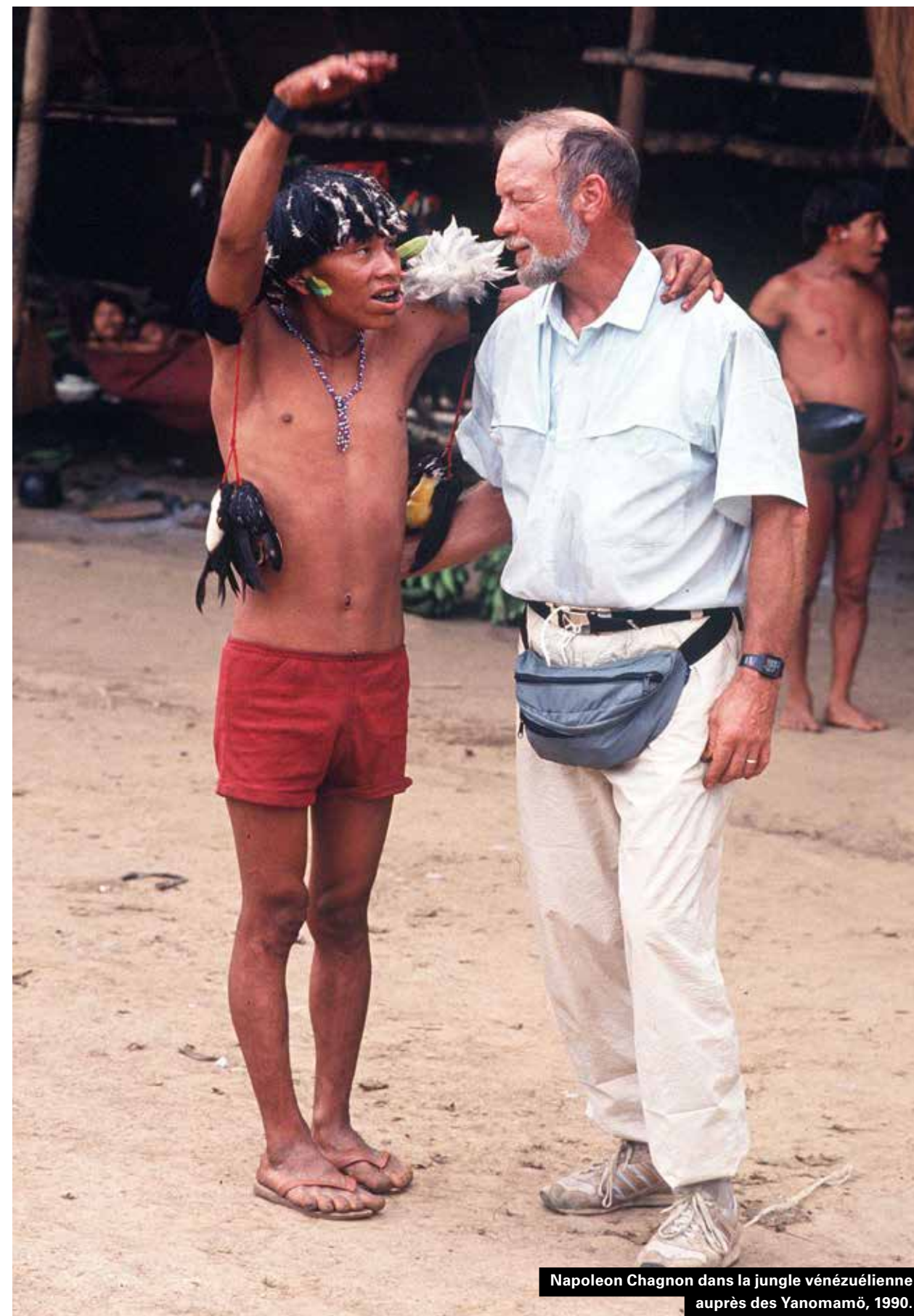
C'est l'histoire que raconte le majeur de Galilée, relique païenne trônant au musée d'Histoire des sciences de Florence des siècles après le procès, l'abjuration de l'« hérésie copernicienne », la prison à vie commuée en assignation à résidence et la mort interdite de pierre tombale. C'est le symbole autour duquel Alice Dreger, historienne des sciences, construit son *Galileo's middle finger*¹, catalogue de cabales académiques fomentées au nom d'une de nos religions contemporaines – la « justice sociale » et son orthodoxie identitariste de gauche. L'anthropologue Napoléon Chagnon, mort le 21 septembre, y occupe une place centrale.

Parce qu'il voulait suivre la « nouvelle synthèse » sociobiologique et souleva, comme il le résume dans son autobiographie², « la possibilité anthropologiquement désagréable que la nature humaine soit elle aussi animée par une biologie produite par l'évolution », Chagnon fut la victime d'une des pires chasses aux sorcières scientifiques de ces quarante dernières années. Le paroxysme, comme l'écrit Dreger, « de ce

qui se passe lorsque les cœurs en viennent à tellement saigner que les cerveaux ne sont plus correctement oxygénés ».

Il y a deux ans, en découvrant Dreger à un moment où j'étais moi-même la cible d'une telle hémorragie en miniature, j'ai ressenti une étrange émotion. Un mélange de terreur et de réconfort. La terreur, parce que son inventaire ordonne d'abandonner toute espérance : même au sein du bastion censément le plus rationnel qui soit, nos cervelles de macaques à peine mutés boivent les rumeurs comme du petit-lait et font la fine bouche dès qu'il s'agit d'en vérifier les fondements. Le réconfort, parce que je comprenais que je n'étais ni seule, ni anormale, ni même cryptonazie, comme je commençais (presque) à le croire à force de le voir répété. J'avais seulement travaillé avec ou sur des scientifiques « coupables » d'avoir poursuivi des idées aussi passionnantes qu'impopulaires et subséquemment « punis » de leur tarabustage de vaches sacrées par des menaces de mort, des semaines passées sous protection policière, des vies personnelles sabotées et une santé ruinée. En lisant Dreger, j'ai aussi pleinement saisi le conseil que Chagnon m'avait donné une quinzaine d'années plus tôt.

À l'époque, je projetais une réorientation vers des recherches de terrain intégrant anthropologie et biologie. Chagnon était mon fanal. Comme des millions d'autres lecteurs, j'avais été subjuguée par sa monographie sur les Yanomamö, le « peuple féroce » du mythique bassin de l'Orénoque. En mal de ressources bibliographiques, je lui avais aussi écrit pour savoir « *Comment faire pour devenir vous ?* ». Il allait me donner les références, tout en me dissuadant de continuer dans sa voie : « *Tu as vu ce qu'ils m'ont fait ? Alors que je suis une sommité ? Toi, tu n'es même pas encore née que tu es déjà morte. Barre-toi du monde académique le plus vite possible.* » Notre bref échange s'arrêta là. Je savais vaguement qu'un livre très critique à son égard venait de sortir. Je sais aujourd'hui que je ne connaissais même pas le quart de son histoire, celle de la sommité qui se fait accuser de génocide par un faussaire que ses pairs décident de prendre au sérieux pour vider des années de querelles. →



Napoleon Chagnon dans la jungle vénézuélienne auprès des Yanomamö, 1990.

© GENTILE/SIPA

Comme me le fait remarquer sa petite-fille, la cinéaste Caitlin Machak, le calvaire de Chagnon s'éclaire d'autant mieux qu'on y voit « *une histoire de surdoué* » parti de rien et qui n'a pas son pareil pour susciter les jalousies. Né en 1938 à Port Austin, au Michigan, dans une famille misérable d'origine franco-canadienne de 12 enfants – son prénom impérial lui vient de son grand-père, un de ses frères écopéra de « Verdun » –, Chagnon entre à l'université grâce au peu d'argent que son père avait réussi à économiser sur sa pension de GI et ses petits boulots. S'il entame des études orientées vers la physique et l'ingénierie, en travaillant à côté comme ambulancier ou arpenteur-géomètre, les quelques heures que son cursus réserve aux sciences humaines le font « *tomber amoureux* » de l'anthropologie. Il se décide pour une carrière consacrée à l'étude de peuples « *vraiment primitifs* », qu'il mènera à l'université du Michigan, Penn State, Northwestern, l'université de Californie à Santa Barbara et l'université du Missouri. En 1964, le doctorant Chagnon s'envole pour la jungle vénézuélienne et un premier séjour de recherche qui inaugure une série d'une petite trentaine en trente ans. Lorsqu'il est titularisé à l'université du Michigan, Chagnon a 27 ans. Son étude des Yanomamö ouvre une fenêtre sur l'histoire de l'humanité vieille de dizaines de milliers d'années.

À l'instar de Marx, Chagnon montre que l'histoire des peuples est bien l'histoire des guerres, sauf que

ses données contredisent un axiome du matérialisme historique : les Yanomamö ne se tapent pas dessus pour des choses, mais pour des femmes. « *Dans les années 1960, la théorie anthropologique la plus scientifique affirmait que les membres des tribus, tout comme ceux des nations industrialisées, ne se battaient que pour des ressources matérielles rares – nourriture, pétrole, terres, approvisionnement en eau [...]. Pour un anthropologue, laisser entendre que les conflits avaient quelque chose à voir avec les femmes, c'est-à-dire la compétition sexuelle et reproductive, équivalait à un blasphème ou, au mieux, à une absurdité. [...] D'un autre côté, aux yeux des biologistes, une telle observation n'avait non seulement rien de surprenant, mais elle était parfaitement normale pour une espèce à reproduction sexuée. Ce qui les étonnait, c'était que les anthropologues pussent considérer ridicule l'application aux humains de la lutte reproductive, tant la compétition des mâles rivalisant pour des femelles était un phénomène répandu dans le monde animal.* »

L'histoire que raconte Chagnon ne se contente pas d'agacer la « *biophobie* » de ses collègues. Étayée de données ethnographiques parmi les plus précises jamais produites, elle a le malheur de dynamiter le mythe du « bon sauvage ». En plus d'avoir des conditions de vie largement en deçà de la « *précarité* » – « *Nous avons tous fait du camping, mais imaginez les conséquences hygiéniques d'un camping de trois ans au*

même endroit avec deux cents congénères sans égouts, eau courante ni collecte des déchets, et vous aurez une petite idée de la vie quotidienne chez les Yanomamö. Et de la vie telle qu'elle était durant une bonne partie de l'histoire humaine » –, Chagnon observe combien les Yanomamö ne vivent absolument pas en symbiose édénique avec leur environnement qu'ils saccagent dès qu'ils en ont l'occasion, soit grosso modo quand ils ne sont pas trop occupés à sniffer des plantes hallucinogènes ou à tuer des enfants – ceux de leurs rivaux en priorité, mais parfois les leurs. Pour figurer la cible qu'il a dans le dos, Chagnon atteste que les hommes les plus violents – les *unokais*, statut honorifique accordé aux tueurs – se reproduisent davantage que les autres. La violence ne serait donc pas qu'un phénomène « socialement construit ».

L'histoire de Chagnon est aussi celle d'un tempérament. Sarah Blaffer Hrdy me parle de son « Nap » comme d'« *un homme chaleureux et bon enfant avec un formidable sens de l'humour* », mais qui avait aussi « *une personnalité que l'on pourrait qualifier de "teigneuse"*. Il aimait provoquer les gens. » Pour Machak, c'est le caractère d'un gosse obligé de « *faire ses preuves* » parce que né à une sale époque et d'un homme aux valeurs profondément libérales qui, coupé du monde moderne au moment de sa « *révolution culturelle* », n'en rattrapera jamais les codes. Dreger a une jolie formule en parlant de « *sa surdité politique – son incapacité (ou sa répugnance constitutive) à chanter juste* ». Son autre gros problème ? Son obstination à croire sa dévotion envers la méthode scientifique suffisante pour lui garantir le salut.

À l'heure où Chagnon pense naïvement se ranger des controverses en prenant sa retraite, l'ouvrage d'un dénommé Patrick Tierney est annoncé. L'homme, aujourd'hui volatilisé, se présentait comme un « *journaliste anthropologue* », mais Dreger le soupçonne d'avoir été « *une marionnette* » en « *service commandé* » de Terence Turner et Leslie Sponsel, deux adversaires de Chagnon. Dans son livre – et son article du *New Yorker* qui fera le tour du monde –, Tierney livre une litanie d'accusations aussi mensongères que dévastatrices contre Chagnon et le généticien James V. Neel, son ami et collaborateur en Amazonie, mort d'un cancer quelques mois auparavant. Florilège : dans le cadre d'expériences « *eugénistes* » et « *fascistoïdes* », Chagnon et Neel ont utilisé un vaccin contre la rougeole qu'ils savaient défectueux et qui fera des centaines de morts parmi les Yanomamö ; Chagnon en a payé d'autres pour qu'ils s'entretuent face caméra ; il adorait jeter ses bergers allemands sur les gens et tirer en l'air pour intimider son monde ; la plupart de ses données sur les avantages adaptatifs de la violence sont bidonnées ; il admire le sénateur Joseph McCarthy et sa chasse aux communistes.

À la veille de la publication, Turner et Sponsel envoient

une lettre d'« *alerte* » à l'American Anthropological Association (AAA) où ils comparent Chagnon à Mengele. Sans même l'ouvrir, l'AAA diligente une commission d'enquête. La manœuvre provoque l'ire de nombreux chercheurs qui démissionnent sur-le-champ de l'AAA. Parmi eux, Raymond Hames, qui recommande cependant Blaffer Hrdy. Elle refusera l'invitation, démissionnera elle aussi et, près de vingt ans plus tard, son souvenir de cet assassinat en règle est encore vif. « *J'ai lu les directives de la commission, m'écrit-elle, et j'ai réalisé qu'il s'agissait d'un coup monté, que la conclusion ne pouvait être que "coupable". Le problème, c'est que dans les années 1960, lorsque Nap était parti pour la première fois étudier les Yanomamö, il pensait s'être engagé à faire de la recherche scientifique. Au fil de sa carrière, les "règles" ont changé, une transformation qui peut se résumer en ce qu'un détracteur de Chagnon proclamait à l'époque et que je n'ai jamais oublié : "On ne fait pas de la science, on fait le bien." [...] Alors si le but de la commission était de savoir si Chagnon avait ou non œuvré à aider les Yanomamö, la seule réponse honnête allait forcément être : "Non, il était là pour faire des recherches." Je ne voulais pas participer à cette mascarade.* »

En 2002, juste avant que la commission ne rende un rapport mi-chèvre mi-chou – Chagnon y est exonéré des charges les plus graves, tout en étant rappelé à l'ordre pour des manquements éthiques anachroniques –, Blaffer Hrdy reçoit un étrange courrier de la part de Jane Hill, sa directrice : « *Détruisez ce message. Le livre n'est qu'un tas de fumier (nous utiliserons des mots plus ripolinés dans notre rapport, mais nous sommes tous d'accord là-dessus). Je pense néanmoins que l'AAA devait faire quelque chose, parce que je suis persuadée que les travaux des anthropologues auprès des peuples indigènes en Amérique latine [...] et leur avenir ont été gravement remis en question par ces accusations. Le silence de l'AAA aurait été interprété comme un acte d'approbation ou de lâcheté. La postérité jugera du bien-fondé de cette décision.* »

À la fin de son autobiographie, Chagnon s'excuse pour le ton de plus en plus « *déprimant* » pris par son écriture, accablé qu'il était par « *la puanteur persistante* » laissée par « *l'explosion dans la presse nationale et internationale d'un extraordinaire scandale* ». Il venait pourtant d'être élu à l'Académie des sciences américaine, distinction comparable à un prix Nobel, mais il préférerait lister tout ce dont la cabale l'avait privé. « *Je n'ai pas beaucoup voyagé, pas beaucoup pêché, je n'ai pas chassé la grouse et le faisan avec mes chiens, je n'ai pas été à beaucoup de concerts, pas lu beaucoup de romans pour le plaisir et je n'ai pas passé davantage de temps avec ma famille.* » L'histoire d'un temps pour toujours perdu et d'un génie broyé. •

1. Penguin, 2015.

2. *Noble Savages*, Simon & Schuster, 2013.



La tribu Yanomamö dans la jungle vénézuélienne, 1990.

DES SLAMS POUR L'ISLAM

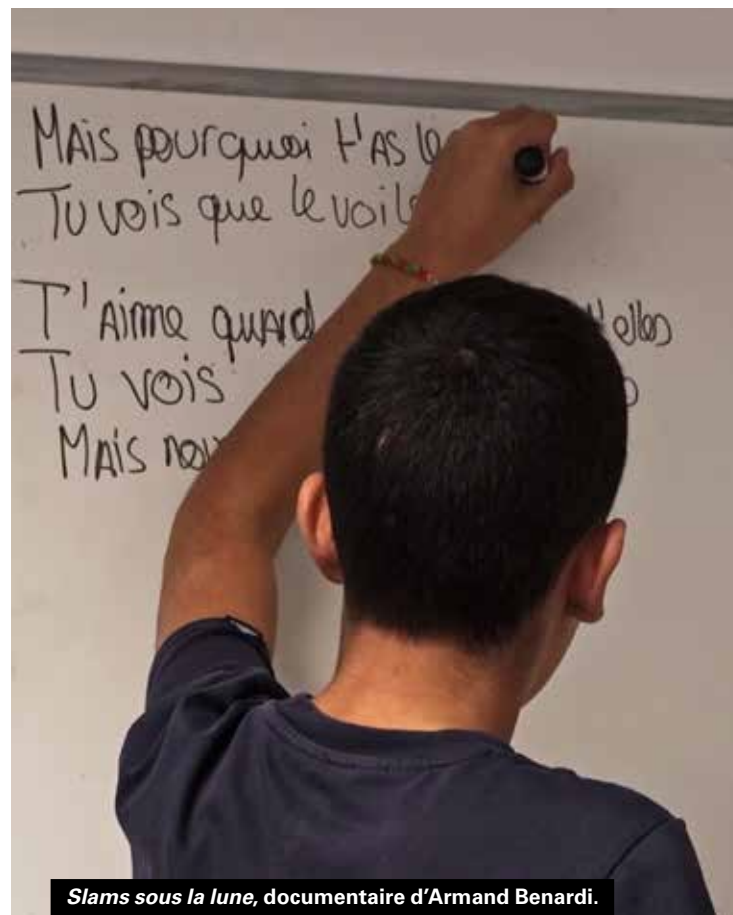
Par Anne-Sophie Nogaret

Au Centre Léo-Lagrange de Bonneuil-sur-Marne, des ateliers d'écriture sont animés par et pour les musulmans afin de prévenir la radicalisation. Constamment ramenés à leur appartenance religieuse, les enfants y reçoivent des cours d'exégèse coranique. Une hérésie antilaïque.

Slams sous la lune est un documentaire d'Armand Bernardi coproduit et diffusé par Public Sénat une dizaine de fois entre décembre 2018 et novembre 2019. On y voit un atelier d'écriture consacré à l'islam et destiné aux collégiens musulmans, organisé par le centre Léo-Lagrange de Bonneuil-sur-Marne. L'argent public financerait-il une nouvelle forme de catéchisme ?

L'atelier et le documentaire s'inscrivent clairement dans la veine de la « prévention de la radicalisation », sésame à subventions et seule réponse idéologique apportée par les technocrates au djihadisme français. Tout comme la « déradicalisation », cette prévention repose sur un présumé très optimiste : la violence islamiste résulterait entre autres de l'ignorance religieuse. Par le truchement d'associations subventionnées, les institutions s'efforcent donc d'enseigner aux jeunes gens ce qu'est le « véritable islam », quitte à piétiner pour cela le principe de laïcité auquel elles sont soumises. Comme tuer au nom d'Allah ne peut provenir que d'une compréhension dévoyée de l'islam, elle-même fondée sur une mauvaise traduction, il est nécessaire d'enseigner aux petits musulmans ce que dit le texte originel du Coran, en arabe, donc. Osons la rétrospection historique : si dans leur enfance, Hitler et Staline avaient appris l'étymologie du mot socialisme, l'histoire du xx^e siècle aurait-elle été différente ? La réponse est dans la question.

« On va travailler le féminin dans les cultures musulmanes », annonce Faker Korchane, animateur de l'atelier. Formulation sans doute un peu étrange aux oreilles de gamins de 13 ans, mais qui exprime l'ordre du jour : il s'agit de déconstruire les préjugés sur l'islam véhiculés par les médias. Puis, il invite les gamins à s'intéresser aux femmes musulmanes (nécessairement voilées), avant de citer trois des épouses du prophète dont l'une était imam et l'autre « première théologienne de l'islam ». Ce discours est tout à fait cohérent avec le parcours de Faker Korchane, qui a créé il y a un an la mosquée Fatima, « mixte et inclusive » où officie une femme imam, Kahina Bahloul. Reste à savoir pourquoi un centre socioculturel financé par un État laïque crée des ateliers d'écriture animés par et pour les musulmans, au cours desquels les enfants se voient constamment ramenés à leur appartenance religieuse. L'islam est « un patrimoine qui n'est pas du tout connu des Occidentaux », leur explique Korchane. Merci pour Rémi Brague, Jacqueline Chabbi, Gilles Kepel et tous les autres. L'animateur veut-il dire que des non-musulmans ne sont pas légitimes pour parler d'islam ? Contrairement à ce qu'affirme la présentation de l'atelier, il ne s'agit donc pas tant d'apporter aux enfants des connaissances historiques que de référer l'histoire de leur religion aux seules sources reconnues par les croyants, le Coran et la sunna. L'atelier d'écriture du



Slams sous la lune, documentaire d'Armand Benardi.

centre Léo-Lagrange devient ainsi un cours d'exégèse coranique, comme le montrent quelques passages du film.

Les séances s'organisent autour de deux thèmes récurrents, toujours mis en miroir : les femmes voilées et la laïcité, la seconde privant les premières de leur liberté. « Que les femmes retrouvent leur liberté ! » slament les jeunes participants. Comme l'islam, la laïcité est une grande incomprise, explique l'animateur : ainsi, Aristide Briand aurait écrit la loi de 1905 pour autoriser les processions catholiques (interdites dans la première version de la loi).

LES RÉFÉRENCES DE LADJ LY

Par Anne-Sophie Nogaret

Inspiré par Hugo et Kassovitz, le réalisateur des Misérables gratifie Eric Zemmour et Zineb El Rhazoui de mots fleuris.

Ladj Ly se réclame de Victor Hugo. Les misérables du xxi^e siècle ne vivent plus à Paris, ils peuplent désormais les « quartiers » et, à en croire le film, ils sont majoritairement noirs. Néanmoins, comme autrefois, ils restent pauvres et n'aiment pas la police. Quand on voit Christophe, le chef de la BAC violent et corrompu qui fait sa loi dans le quartier avec les caïds locaux, on comprend pourquoi. Les misérables d'aujourd'hui ont des enfants. Beaucoup d'enfants qui sont, c'est étrange, surtout des garçons. Toujours en groupe, parfois en meute, ils vivent dehors. Quant aux filles, elles ne font que de furtives apparitions. On peut d'ailleurs légitimement s'interroger, au vu de la référence au livre de Hugo : mais où est

Réduction du « féminin en culture d'islam » aux femmes voilées, obsession du voilement et critique victimaire de la laïcité : on retrouve là des motifs chers à l'islam politique. Certes, il arrive que les enfants les reprennent : l'un prie à la mosquée pour « gagner des points de paradis », l'autre oppose la femme voilée à la femme dénudée, l'autre encore regrette l'Algérie « où il y a plus de liberté ». Tous considèrent que les djihadistes sont « des fous » égarés. Cependant, les scènes les plus intéressantes du documentaire sont celles où, hors atelier, ils expriment librement leurs désirs, leurs sentiments, leurs rêves. Pas en tant que musulmans. En tant qu'enfants. •



Ladj Ly.

donc passée Cosette ? Et où sont les femmes ? Les seules que l'on voit, aussi furtives que leurs filles, sont des mères en train de cuisiner. Pas de Fantine à l'horizon, mais des Gitans.

Victor Hugo n'est donc pas la seule référence de Ladj Ly : outre *La Haine* de Kassowitz, *Snatch*, film de Guy Ritchie, l'a aussi inspiré. Passons sur la dimension très peu plausible des leviers narratifs utilisés, de l'installation d'un cirque gitan dans la cité au vol d'un lionceau par Issa, qui bizarrement porte le prénom coranique de Jésus. Ce vol amorce l'engrenage dramatique de la bavure. Une seule lueur d'humanité dans la cité, Salah, avatar modernisé de Jean Valjean. Délinquant repent, il incarne la justice, la paix et la bonté. Car Salah a emprunté la voie du salafisme. Ladj Ly est cohérent : dans une interview publiée sur Leblogducinema.com, il salue la présence des « religieux » dans les banlieues. Il invite aussi Zineb El Rhazoui à « aller se faire enculer » et traite Zemmour de « fils de pute » (page depuis mystérieusement disparue). Ode à l'obscurantisme musulman, insultes aux patriotes : Victor Hugo aurait certainement apprécié. •

LA BRIGADE DES FEMMES

Par Emmanuel Tresmontant

Au siècle dernier, tous les grands chefs étaient des hommes tandis que les femmes se cantonnaient à une cuisine de ménagère. Depuis la vague féministe post-Mai 68, la situation s'est inversée : aux femmes les grandes tables, aux hommes les fourneaux familiaux.

L'histoire de la cuisine française concentre d'une façon presque paroxystique les problématiques des relations hommes-femmes auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés. Ainsi, le tableau que les historiens de la cuisine dressent de la France de la Belle Époque, il y a un siècle, nous raconte une autre civilisation, beaucoup plus dure et socialement compartimentée.

La cuisine, d'abord, ne jouissait pas du statut prestigieux qui est le sien aujourd'hui dans notre imaginaire. En 1920, le grand Auguste Escoffier (1846-1935), pape de la cuisine française, soupire en voyant à quel point les grands de ce monde (qui sont pourtant ses clients à l'hôtel Savoy de Londres) ignorent et méprisent l'art qui est le sien : « *Que veut dire après tout le mot de "cuisinier" que l'on a l'air de tant dédaigner, quoique l'on soit toujours heureux de pouvoir savourer les mets délicats préparés par lui ? Ce mot désigne l'artisan de l'art d'apprêter les mets servant à la nourriture de l'homme et la cuisine est une science qu'il ne peut posséder qu'après de longues années d'études et un travail constant. Je demande s'il existe au monde un sujet plus important que celui-ci et n'y a-t-il pas à s'étonner que l'homme à qui journellement on s'adresse pour alimenter et restaurer ses forces reste ignoré ou mal connu ? Pour conserver le prestige de notre cuisine française, il est urgent de rompre avec les vieilles légendes, de mieux considérer le cuisinier et se dire que savoir préparer les aliments est une science que chacun ne peut posséder.* »

Au XIX^e et au début du XX^e siècle, les restaurants tels que nous les connaissons n'étaient pas encore médiatisés, le *Guide Michelin* n'était pas encore allé les recenser au

cœur de nos provinces. Cuisiniers et cuisinières originaires de la campagne ne savaient pour la plupart ni lire ni écrire et apprenaient leur métier sur le tas, sans passer par des écoles d'apprentissage (puisqu'elles n'existaient pas).

Ce que les historiens considèrent comme l'« âge d'or » de la cuisine française était alors incarné par les cuisiniers des maisons bourgeoises où se rendait le « gratin » de la société de l'époque. En 1911, à Paris, on recensait ainsi plus de 4 000 cuisiniers œuvrant pour le compte de grandes maisons : celles du baron d'Erlanger, du marquis de Pomereu, de M. Buloz, du duc de Congliano, sans oublier bien sûr celle des Rothschild, chez qui le plus célèbre chef français du XIX^e siècle, Antonin Carême (1784-1833), termina sa carrière. C'est dans ces maisons privées, où l'élite politique et culturelle du pays se retrouvait chaque semaine, que la cuisine française atteint son apogée. D'une part, on y inventa la brigade hiérarchisée avec son chef et ses chefs de parties (chargés des postes stratégiques que sont les sauces, les rôtis, le garde-manger, le poisson et la pâtisserie). D'autre part, l'on y conçut le prototype du menu gastronomique à la française, dans le droit-fil des menus royaux de l'Ancien Régime, respectueux des principes d'harmonie et d'équilibre (interdiction de servir la même sauce ou le même mets deux fois de suite) : premier service (potage), deuxième service (volaille ou gibier), troisième service (poisson), salades, desserts (glaces, fruits, gâteaux...), le tout ponctué de légumes et arrosé de plusieurs vins censés s'accorder à chaque plat, ce que l'on appelait « la ronde des vins ».

Du point de vue de la mixité sexuelle, la situation était très claire, et comme gravée dans le marbre : aux hommes était réservée la haute cuisine, avec ses plats complexes à base de gibier, de truffes et de fois gras, aux femmes, la cuisine ménagère de tous les jours, avec ses plats mijotés (blanquette, miroton, daube...).

Plus on descendait dans l'échelle sociale, plus la femme était cuisinière, assimilée à une bonne à tout faire, une domestique (toujours en 1911, on en recense plusieurs dizaines de milliers à Paris).

©Louis Monier/Rda/Leemage



Jean-Pierre Coffe en 1993 : il fut l'un des premiers à militer pour que les hommes s'adonnent à la joie de la cuisine de tous les jours.

Au XIX^e siècle, la cuisinière est présentée sous un jour peu flatteur, comme chez Balzac qui la décrit comme menteuse, voleuse et malhonnête (la concierge dans *Le Cousin Pons*).

Quand est créée la première école professionnelle de formation des cuisiniers, le ministère du Commerce constate qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes sur le marché du travail. Mais l'État se heurte à un réflexe corporatiste des cuisiniers qui refusent que les femmes puissent devenir des « chefs » de haute cuisine... « *Les femmes ne peuvent viser à la perfection, disent-ils, elles doivent se contenter de faire une cuisine ménagère.* » La III^e République de Jules Ferry et de Jules Grévy se contente de créer des écoles normales d'institutrices destinées à former les jeunes femmes pour leur inculquer l'art de la cuisine, l'hygiène et les préceptes de la bonne économie pour gérer leur futur foyer. Le but est de maintenir l'ordre social nouveau et républicain, l'enseignement ménager visant à lutter contre les trois fléaux que sont alors la syphilis, la tuberculose et l'alcoolisme. La femme au foyer ainsi « éduquée » a pour mission de dissuader son homme d'aller dépenser l'argent de la semaine au cabaret et au bordel.

Fatigué par la compétition, l'homme européen a trouvé refuge devant ses fourneaux

Pendant que les cuisiniers préparaient le filet de chevreuil sauce poivrade pour le duc Pozzo di Borgo dans son château de Montretout, les femmes, elles, mitonnaient les poireaux vinaigrette, la soupe au chou et le bœuf carottes (comme Françoise, la cuisinière des parents de Marcel Proust). Les premiers vivaient dans des châteaux et des hôtels particuliers, les secondes dans des pavillons de banlieue ou des petits appartements...

Toutefois la cuisine bourgeoise exécutée par des femmes de la campagne connut son heure de gloire dans les années 1920 et 1930 avec le triomphe des « mères lyonnaises » : la mère Fillieux (1865-1925), la mère Brazier (1895-1977) et la mère Bourgeois (1870-1937) furent ainsi les premières femmes à décrocher trois macarons au *Guide Michelin*. On venait de Paris à Lyon pour déguster leur fameuse poularde demi-deuil et leur quenelle de brochet sauce Nantua...

Toujours marginale, la cuisine des femmes eut aussi comme défenseur l'un des chroniqueurs gastronomiques les plus cultivés du siècle : Robert Courtine, alias La Reynière, qui écrivit pour *Le Monde* de 1952 à sa mort en 1998. En 1977, Courtine créait l'Association des restauratrices cuisinières (ARC) pour protester contre

le refus de la Société des cuisiniers d'intégrer en son sein une grande cuisinière, Annie Desvigne, patronne de l'auberge de Vervins, dans l'Aisne. Quarante ans après, les mots de Robert Courtine vont toujours droit au cœur : « *Les femmes sont les mères de notre cuisine. Ce que la femme sait, elle le tient de sa mère, qui le tenait de sa grand-mère. Sa cuisine est alchimie de patience et d'amour. Le chef cuisine pour sa paie. La femme cuisine pour l'homme, son enfant, son mari, son amant... Les défenseurs de la "haute cuisine" disent dédaigner la "cuisine simple" des femmes. Mais celle-ci a sa noblesse qui est la noblesse du cœur.* »

Sans le savoir, Robert Courtine écrivait ces lignes à une époque charnière, puisque la transmission de mère à fille avait cessé depuis 1968.

C'est donc au moment où la cuisine ménagère des femmes est en train de disparaître qu'elle est érigée en mythe ! C'est quand les femmes renoncent à faire la cuisine (qu'elles considèrent désormais comme un symbole de l'oppression masculine) que tous les cuisiniers hommes se mettent à ratiociner (ils continuent de le faire d'ailleurs !) sur le souvenir de leur grand-mère légendaire qui leur aurait appris à faire la tarte Tatin, alors que cette pauvre grand-mère était considérée comme une moins-que-rien de son vivant.

En 1988, François Mitterrand, qui aimait la cuisine des femmes, dit à ses conseillers éberlués : « *Je veux une femme de la campagne dans ma cuisine !* » On lui fit alors venir Danièle Mazet-Delpeuch, superbe cuisinière du Périgord qui lui fit ses petits plats jusqu'en 1990 et inspira le film *Les Saveurs du palais*, sorti en 2012. En 1997, après la mort de Mitterrand, elle publiera *Carnets de cuisine, du Périgord à l'Élysée*.

Que déduire de toute cette histoire, si ce n'est que les frontières ont bougé en moins d'un demi-siècle. Aujourd'hui, en bataillant dur, les femmes sont entrées de force dans le monde de la grande cuisine, qui leur était interdit jusque-là. Anne-Sophie Pic est ainsi la femme la plus étoilée du monde (huit étoiles au *Guide Michelin* pour ses restaurants basés à Valence, Lausanne, Paris et Londres). Jessica Préalpato, chef pâtissière du Plaza Athénée, à Paris, a été élue « Meilleur Chef pâtissier du monde » en juin 2019. C'est une sommelière, Estelle Touzet, qui dirige la cave de l'hôtel Ritz. Guy Savoy, de son côté, a recruté 50 % de femmes dans la brigade de son restaurant trois étoiles, « *car elles sont plus concentrées et calmes que les hommes* ». Tout cela était inimaginable il y a quarante ans !

Dans le même temps, les femmes ont déserté la cuisine de la maison et ont laissé la place aux hommes qui, jusqu'à présent, se contentaient de griller les saucisses au barbecue le dimanche, dans une sorte de réminiscence cro-magnonesque du feu préhistorique et viril... Aujourd'hui, faire la cuisine est devenue une activité

masculine noble, gratifiante socialement, certaines grandes écoles de commerces, comme l'ESCP, allant même jusqu'à proposer des CAP de cuisine à ses étudiants pour leur permettre de briller au cours de leurs futurs repas d'affaires... Comme l'écrivain anglais Julian Barnes (*Un homme dans sa cuisine*), le mâle d'Europe est devenu obsessionnel et anxieux : qu'est-ce qu'une goutte ? Une cuillerée doit-elle être rase ou bombée ?

On comprend donc mal pourquoi les sociologues n'ont pas encore étudié ce phénomène de civilisation et n'ont pas dressé une typologie de l'homme en cuisine (le retraité allant acheter son maquereau frais au marché, le bobo commandant des kits de cuisine chez Nature et Découverte, etc.), alors que se pressent sous nos yeux tant d'exemples de « reconversion », comme celui de tel médecin, banquier, avocat ou informaticien « en quête de sens » abandonnant du jour au lendemain son statut social et son confort financier pour devenir boulanger, cuisinier ou fromager.

Né en 1959, le cuisinier autodidacte Bruno Verjus était chef d'entreprise et homme de radio avant d'ouvrir son restaurant Table, près du marché d'Aligre à Paris. « *Le*

soir, je rentrais chez moi pour nourrir mes enfants, car ma femme ne voulait pas entendre parler de cuisine. Puis je repartais travailler... Je me suis aperçu que ce rituel avait beaucoup marqué mes enfants, surtout mon fils aîné qui, à 20 ans, s'est aussi pris de passion pour la cuisine... J'ai alors compris que nourrir, c'est créer un lien puissant avec les autres. »

Fatigué par la compétition, l'homme européen a donc trouvé refuge devant ses fourneaux. Ce faisant, il a pris le pouvoir et délimité son nouveau territoire : « *Chérie, combien de fois t'ai-je dit et répété que les épices, je les range ici ?* » Célibataire, il a même compris quelle arme redoutable l'art de cuisiner pouvait constituer pour séduire les femmes : « *Dis, tu ne feras ce homard au lard paysan, à la crème et au sauternes à aucune autre femme que moi ?* » s'entend-il dire avec délice, pendant que la belle caresse son torse velu.

Dans trente ans, les grands chefs ne parleront plus de leur grand-mère, mais diront : « *C'est mon père qui m'a appris à faire le risotto aux truffes, c'est avec lui que j'allais au marché du boulevard Richard-Lenoir le dimanche, pendant que maman était en "conf call" avec ses collègues de New York.* » •



Jessica Préalpato, cheffe pâtissière du restaurant Alain Ducasse au Plaza Athénée, a été élue « meilleur chef pâtissier du monde » en juin 2019.

TANT QU'IL Y AURA DES FILMS

Par Jean Chauvet

« *Le critique de cinéma, c'est l'inspecteur des travaux finis* », disait François Truffaut. Chaque mois, Jean Chauvet parlera des chantiers en cours.

Descente aux enfers

***Sympathie pour le diable*,
de Guillaume de Fontenay
Sortie le 27 novembre**

Que craindre d'un premier film qui serait le biopic d'un héros de guerre ? Tout ! *Sympathie pour le diable* marque l'entrée en cinéma d'un réalisateur nommé Guillaume de Fontenay qui évite tous les pièges de ce qui aurait pu être un barbant exercice de style et d'admiration. La barque originelle était pourtant passablement chargée, notamment par le recours à une histoire vraie. Une certaine tendance actuelle du cinéma français et d'ailleurs, qui place en effet ses productions sous l'abri tutélaire de la prétendue réalité des choses et embarque ses spectateurs dans des récits soi-disant documentés et en fin de compte vraiment désincarnés. On tente de faire passer la pastille du manque d'inspiration à travers ce prétendu réalisme sociologique. Mais la majorité de ces productions artificielles se fracassent précisément sur



le mur du vraisemblable : le mentir-vrai du cinéma ne peut en aucun cas se confondre avec la « vraie vie ». Or, Fontenay le novice évite tous les écueils dans cette adaptation des récits de guerre du correspondant de presse risque-tout Paul Marchand, issus notamment de son expérience à Sarajevo en 1992. Tout est donc bien réel, mais le cinéaste adopte un véritable point de vue avec une économie de moyens absolument admirable. À l'esbroufe facile du film de guerre et des récits horribles, il substitue une image granuleuse sortie d'on ne sait où, qui procure au spectateur un effet d'étouffement permanent. Sans voyeurisme aucun, il ne nous épargne rien d'une guerre tout à la fois de rues et de positions, ethnique et politique. Marchand n'est assurément pas un analyste géopolitique. Il est le pur produit d'une école du « témoignage » journalistique, prêt à prendre tous les risques physiques – lui-même sera d'ailleurs blessé au bras avec des séquelles à vie. Son destin ressemble étrangement à celui d'un autre reporter de guerre français qui travailla lui dans les années 1950 et 1960 : Jean Marvier, sulfureuse et fascinante figure mêlée à l'affaire Ben Barka, mais surtout baroudeur casse-cou, blessé lui aussi et partageant avec Paul Marchand le goût des cigares cubains, du jeu d'argent et autres pratiques d'hommes pressés qui traversent leur vie en décidant eux-mêmes du jour où elle doit s'arrêter. C'est ce que raconte *Sympathie pour le diable*, qui ne dissimule rien des aspects rugueux et antipathiques d'un professionnel bien décidé à être le premier, le meilleur, le plus exposé donc. Et qui a supprimé de son vocabulaire la déontologie que triment en bandoulière ses confrères occidentaux. Porté par la très belle performance de l'acteur Niels Schneider, le portait ne vire jamais à l'hagiographie besogneuse. Tour à tour complexe et ambigu, héroïque et contestable, Marchand est une figure parmi d'autres dans le chaos de Sarajevo. Ni plus ni moins qu'un élément de la tragédie qui se joue. Comment raconter la guerre que raconte le personnage principal ? Fort de cette problématique, le cinéaste ne nous épargne rien de ses horreurs, mais rien non plus de tous ses petits accommodements avec la morale ordinaire qu'il faut mettre en œuvre pour survivre et témoigner.

On est frappé par l'extrême exigence du propos, qui sans l'ombre d'un racolage honteux prend un genre (le film de guerre) pour bien autre chose que ce qu'il

© Shayne Laverdière / Monkey Pack Films

est le plus souvent. Cette plongée dans le quotidien avec son inévitable cortège de bassesses sonne sans cesse juste, parce que le cinéaste refuse d'entrée de jeu de sombrer dans le protocole spectaculaire. Filmer la guerre avec héroïsme, c'est l'assurance de tomber dans un piège moral et esthétique redoutable. La montrer comme ici à hauteur d'hommes, en armes ou non, relève de la salubrité publique. On saura gré enfin au cinéaste d'avoir refusé toute idéalisation du métier de journalisme de guerre. Ni soldats engagés ni témoins à l'objectivité illusoire, ces professionnels nous sont montrés tels qu'ils sont : dérisoires et nécessaires, pathétiques et contradictoires. Le film de Guillaume de Fontenay ne cache rien de tout cela et s'avère être une des belles surprises cinématographiques de cette fin d'année. •



Au terminus de la prétention

***Chanson douce*, de Lucie Borleteau
Sortie le 27 novembre**



Le malicieux Michel Audiard a dit un jour qu'il valait mieux adapter un mauvais livre, car à l'arrivée cela pouvait faire un bon film... Le film de Lucie Borleteau adapté du roman *Chanson douce*, de l'omniprésente et convenue Leïla Slimani, lui donne malheureusement tort. De ce roman lourdement démonstratif, la cinéaste fait naître un film terriblement maladroit

© Studio Canal – Pyramide Films

pour raconter l'histoire d'une folie ancillaire. Incarnée sans finesse par Karin Viard, dont la dangerosité potentielle clignote trop tôt, cette petite héritière solitaire des sœurs Papin ne trouve pas ici son Chabrol tendance *La Cérémonie*. Les bobos parisiens ont remplacé les bourgeois provinciaux d'hier. Mais l'acidité a disparu. Reste un drame de la folie ordinaire dont on se fiche éperdument. Tout ici est téléphoné, attendu, prévisible, et on se surprend à espérer le massacre des innocents à force d'ennui, de répétition et de prétention stylistique. •



Au nom du père

***La Sainte famille*,
de Louis-Do de Lencquesaing
Sortie le 25 décembre**



Un film dans lequel un ministre de la Famille, le jour même de la formation de son cabinet, jette dans une poubelle un ouvrage sur le transhumanisme ne peut pas être fondamentalement mauvais. C'est ce que fait le personnage principal du nouveau film de et avec Louis-Do de Lencquesaing, *La Sainte famille*. Dommage que tout n'y soit pas de cette belle inspiration décapante. Dommage que cet acteur-cinéaste talentueux rechigne à entrer vraiment dans la peau de son personnage politique, comme le fait si bien Luchini à l'inverse dans le récent *Alice et le Maire*. Reste une épatante Marthe Keller dans un rôle de vieille mère indigne. Et surtout une scène absolument incorrecte, magnifiquement juste et idéalement ambiguë, où une belle-fille adolescente brise les codes face à son beau-père médusé. De quoi faire hurler les tenants actuels du normatif en béton. Quel dommage que l'intégralité du film ne tienne pas cette note iconoclaste... •





LES CARNETS DE ROLAND JACCARD LE MUSÉE DES POMPES FUNÈBRES



J'avais recopié, il y a une vingtaine d'années, cette réflexion de René Girard, que j'avais jugée prophétique : « *Quand le mur de Berlin est tombé, si vous aviez dit que quinze ans plus tard la situation serait redevenue une opposition jumelle entre deux forces et que l'une de ces forces serait nommée islam, les gens vous auraient ri au nez.* » La différence, c'est que l'Occident ne croit plus à ses boucs émissaires, l'islam oui.

Certains ont perçu depuis longtemps – notamment Cioran, Caraco ou Sloterdijk – que, hier, l'homme occidental était l'émetteur absolu qui envoyait des messages au monde entier. Désormais, il est devenu le destinataire : il reçoit régulièrement des lettres cachetées qui lui déclarent la guerre. « Occident », aujourd'hui, c'est l'adresse d'une déclaration de guerre. Le plus surprenant est que, par lâcheté ou culpabilité, les Européens ne prennent même plus la peine de les ouvrir. Oui, l'heure de fermeture a bien sonné dans les jardins de l'Occident. Il n'est que de voir combien sa culture a sombré pour en prendre la mesure. Mais réjouissons-nous : avec internet et le tourisme de masse, nous avons encore de quoi nous

divertir. Sans doute plus pour très longtemps ! Et n'oublions pas que la mort, cela se mérite... surtout quand on vit dans la honte et l'aveuglement.

Comment définir l'Histoire, sinon comme une lutte éternelle entre les paralytiques et les épileptiques ?

Cette réflexion géniale de Louis-Ferdinand Céline : « *Tout est permis, sauf de douter de l'Homme.* » J'ignorais que Céline considérait Élie Faure comme son Maître et qu'il correspondait couramment avec lui. Il le contredit souvent en lui expliquant qu'il n'y a pas de peuples au sens grandiose où l'entend Élie Faure : il n'y a que des exploiters et des exploités – et chaque exploité ne demande qu'à devenir exploiteur. Céline insiste : « *Le prolétariat héroïque, égalitaire, n'existe pas. C'est un songe-creux, une faribole, d'où l'inutilité, la niaiserie absolue, écœurante de toutes ces imageries imbéciles qui opposent le méchant capitaliste repu à la chaîne d'or au prolétaire en blouse bleue, héros de demain. Ils sont tous aussi fumier l'un*



©FineArtImages/Leemage



que l'autre. » Conclusion : il ne faut se donner ni au peuple, ni à la finance, ni à personne. J'ajouterais : et surtout pas à soi-même.

Si Jésus était mort à soixante ans, il aurait considéré sa religion comme un péché de jeunesse.

La seule question à laquelle personne n'est en mesure de répondre, c'est : « À quoi bon ? » L'équivalent de « *I would prefer not to* ». Question qui n'en est pas une, remarque finement Cioran, car c'est la réponse à toutes les questions.

Rares sont ceux qui arrivent à cette conclusion : la jouissance la plus profonde et la plus subtile est, aussi paradoxal que cela paraisse, le renoncement. Il me semble que je ne suis pas loin d'y parvenir.

J'approuve totalement ce cher Albert Caraco lorsqu'il écrit que la plupart des hommes feraient mieux de se couper la gorge plutôt que de languir à la surface d'eux-mêmes. Ce que j'ai de commun avec lui, c'est le plaisir que je prends à froidement scandaliser mes lecteurs, non pour qu'ils se hérissent, mais pour qu'ils

se réveillent, tout en sachant que c'est peine perdue.

J'ai renoncé à écrire mon autobiographie qui, de toute manière, n'intéresserait personne, car elle révélerait que tout va bien, sauf ma mémoire.

Il y a depuis peu à Vienne un Musée des pompes funèbres. Un ami me conseille d'y aller : on se sent immédiatement chez soi. Il y a aussi le café Schopenhauer pour se requinquer.

J'ai beaucoup changé dans ma vie, ne sachant si j'allais vers le meilleur ou le pire. Je me prépare au dernier changement qui aura au moins l'avantage de m'éviter ce genre de questions.

Notre amour de la vie – et je m'aperçois chaque matin combien il décline vite chez moi – n'est qu'une vieille liaison dont nous avons bien de la peine à nous débarrasser.

L'euthanasie, comme le propose le Parlement belge, devrait être accordée à quiconque est las de vivre et considère son existence comme accomplie. Il me plaît d'achever cette chronique sur une note optimiste... •



©FineArtImages/Leemage

UNE NIGHT AU CHÂTELET

Plus que le critique, le comédien, le musicien et le danseur, c'est l'ouvreuse qui passe sa vie dans les salles de spectacle. Laissons donc sa petite lampe éclairer notre lanterne !



Citoyen, diversitaire, cocréatif, hashtag mitou, art-thérapeutique (« dans la perspective des Jeux olympiques et paralympiques »)... depuis sa réouverture il y a trois mois, le Châtelet nous la joue équitable-responsable. « Racisme, sexisme, homophobie, droits des minorités, inégalités sociales, urgence environnementale... Pour que les Joséphine Baker du *xx^e* siècle n'aient plus à demander "faut-il que je sois blanche pour vous plaire mieux ?", nous les accompagnerons et les soutiendrons. Nous porterons ces enjeux et les donnerons à voir sur la scène parisienne. » Alléluia.

Entre les murs, rien de trop neuf. On a rhabillé le cadre de scène, disposé des miroirs à la corbeille pour que le client voie comme il est beau. La lumière est plus forte, plus froide, genre Bastille en moins lugubre. Au programme, ballet, comédie musicale (*An American in Paris* de retour jusqu'au 1^{er} janvier), opéra alternatif (magnifique *Saül* de Haendel venu du festival de Glyndebourne fin janvier), pareil qu'avant en différent.

Le vrai neuf commence tard. Depuis un mois, dans les salons du haut, la patronne a ouvert une boîte. Une boîte qui s'appelle Joséphine justement. « Il s'agit de présenter des artistes nouveaux, des formes d'art inédites pour expérimenter ensemble et trouver les créateurs de demain », elle dit. Traduisez : de la grosse night qui tache, où les business-boys peuvent causer dollar et politique entre deux *fashion weeks* en dansant la *hype* sans se faire polluer par les beaufs en autocar.

La nouvelle directrice du théâtre, choisie personnellement par notre Grand' Maire, a confié Joséphine à un disciple de Jack Lang qui s'y connaît en night, un ancien de l'Essec nommé Arnaud Frisch. « Nous voulons souligner les croisements qui s'opèrent de plus

en plus entre les arts en défendant des valeurs que nous partageons comme l'accessibilité à tous, l'égalité des sexes, les identités LGBTQI + et l'engagement citoyen. » Alléluia bis. Et voilà que patatras. Les valeurs que nous partageons se ramassent à la pelle dans la nuit du 7 au 8 novembre.

Les good vibes envoyées par la sono et 800 paires de talons à la recherche de l'art inédit font craquer le plafond, pourtant blindé après deux ans et demi de travaux. Un plâtre du grand foyer situé pile en dessous tombe sur un lustre et casse un globe. Rien de méchant, assure la direction, qui pousse tout de même la compagnie vers le hall et tend d'urgence quelques filets de sécurité.

« On ne va pas reculer devant l'audace ! » rigole Christophe Girard, le Castaner culturel de la mairie. Tu penses. Déplacer une cloison de loge au palais Garnier, scandale national. Fissurer le plus ancien théâtre lyrique de Paris (le Châtelet s'amuse depuis 1862), tout le monde s'en cogne.

Et rigoler, y'a de quoi. On dirait une fable. Quand l'Hôtel de Ville était gouverné par la droite, sous Chirac et Tiberi, son opéra municipal célébrait l'« *élitisme pour tous* », religion de gauche fondée par l'immense metteur en scène Antoine Vitez, prophète communiste sous le règne du pharaon Mitterrand. C'était le théâtre régulier de Patrice Chéreau, de Bernard Sobel. Depuis que la Mairie est passée à gauche, le Châtelet se tient au garde-à-vous devant le mainstream libéral ; Broadway et *clubbing* ont remplacé l'art non commercial ; *Festivus Festivus* s'oublie négligemment, ravi de son tintamarre neuneu qui partage surtout les valeurs de TF1 et du CAC 40. Cette leçon vaut bien une lézarde sans doute. En attendant l'éboulis, mojito pour tous ! •

NOUVEAU

HORS-SÉRIE



COMMANDEZ-LE DÈS MAINTENANT

Cinquante-sept ans après l'indépendance et alors que l'Algérie est secouée par un vent de révolte, c'est un hors-série exceptionnel, aux antipodes du politiquement correct, que publie *Valeurs actuelles*. Préfacées par François d'Orcival, 132 pages de récits, textes et documents inédits, pour certains classés "confidentiel" ou "secret défense", éclairant des vérités interdites ou occultées : massacres et exactions du FLN contre les pieds-noirs et les harkis, complicités au sommet de l'État, rôle de l'islam dans la rébellion, action des barbouzes, les guillotinés oubliés de Mitterrand, la face cachée des icônes de la repentance... L'occasion, aussi, de rappeler le passé méconnu de résistant de la plupart des défenseurs de l'Algérie française, de rendre hommage aux écrivains "de l'autre bord" ainsi qu'aux rapatriés œuvrant depuis, envers et contre tous, pour la mémoire de leur terre et de leurs pères.

10,90 € ÉGALEMENT EN KIOSQUE



RETROUVEZ TOUS LES HORS-SÉRIES SUR BOUTIQUE.VALEURSACTUELLES.COM

✉ BON DE COMMANDE

Remplissez et renvoyez ce bulletin avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à : VALEURS ACTUELLES - LIBRE RÉPONSE 63854 - 60439 NOAILLES CEDEX - Tél. 01 55 56 70 94

VEX19004



☒ OUI ! Je désire recevoir le hors-série **ALGÉRIE FRANÇAISE, LES VÉRITÉS INTERDITES** (VAH021) pour 10,90 € en exemplaire(s). ➡ Total : €

☐ Mme ☐ M. NOM : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Je choisis de payer : ☐ par chèque à l'ordre de Valmonde et Cie ☐ par carte bancaire

N° Signature obligatoire :

Expire à fin@.....

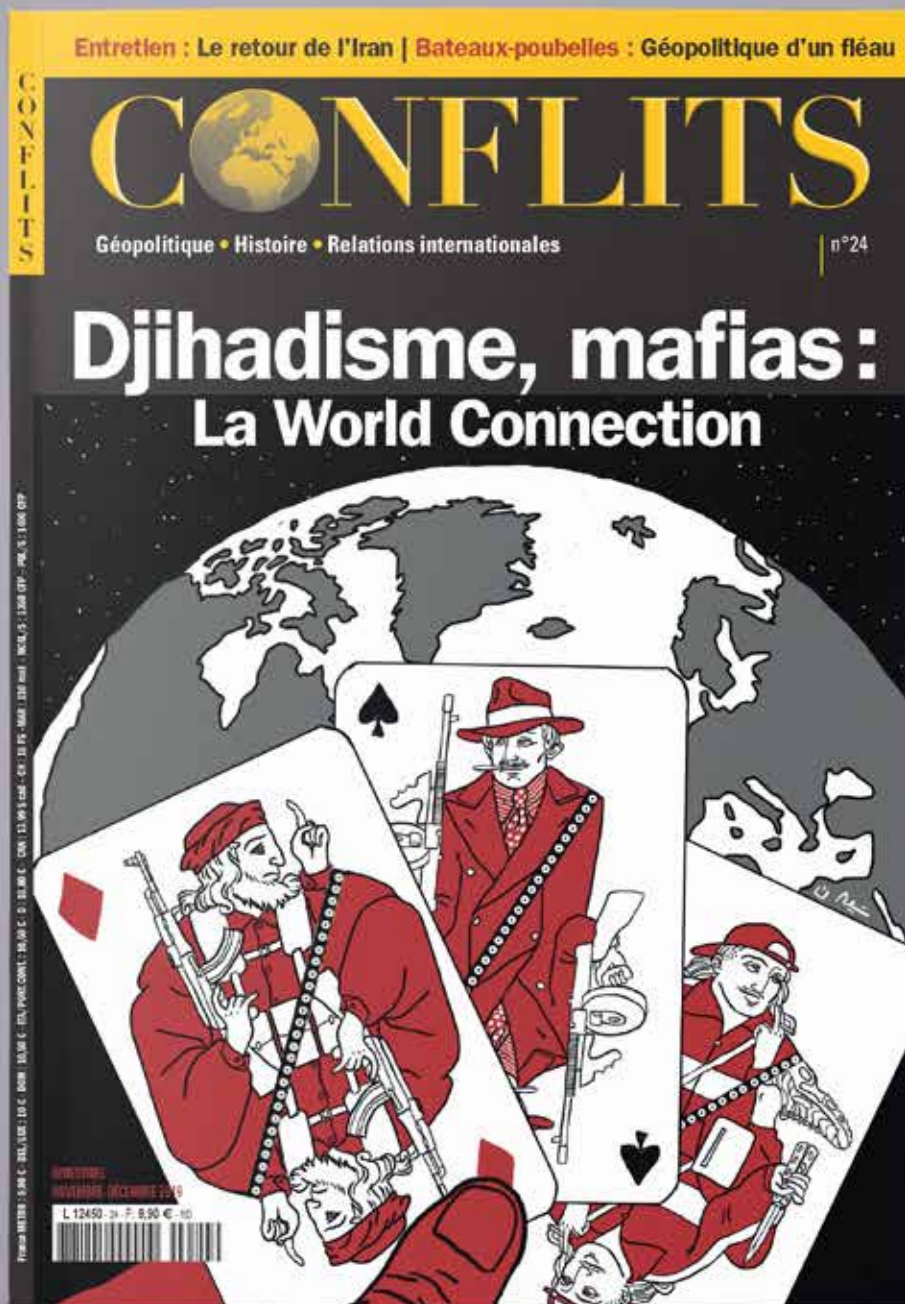
E-mail :@..... Téléphone :

☐ Je souhaite également recevoir les informations des partenaires de Valmonde société éditrice de *Valeurs actuelles*.

Si vous ne souhaitez pas recevoir d'informations, bons plans et autres offres de Valmonde cochez la case ci-contre ☐.

Les informations collectées via ce formulaire servent à la gestion de votre abonnement sous la responsabilité de VALMONDE et Cie, SAS au capital 1 410 497 € (Siège social : 24 rue Georges Bizet - 75116 Paris - Siren 775 658 412), société éditrice du magazine *Valeurs actuelles*. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement ou de portabilité de vos données. Vous pouvez vous opposer à leurs traitements par VALMONDE et Cie (ou en demandant la limitation). Pour exercer vos droits, il vous suffit de nous contacter à l'adresse postale mentionnée ci-dessus, à l'adresse électronique dpo@valmonde.fr ou au 01 55 56 70 94 en justifiant de votre identité. Vos données pourront être cédées à des partenaires commerciaux pour une finalité de prospection commerciale sauf si vous cochez la case ci-contre ☐.

Découvrez le dernier numéro
de la revue **CONFLITS**.



En vente actuellement chez votre marchand de journaux
ou sur le site www.revueconflits.com.